

MAQUIS DE L'AIN ET DU HAUT-JURA



CE DOCUMENT EST EXTRAIT DU SITE : WWW.MAQUISDELAIN.ORG



Sten Mark 2

Conception / réalisation :
[IO-NETWORK.com]
Laurent Michaud
webmaster@io-network.com

V. 1.5.1

Table des matières

1. AVANT PROPOS.....	6
1.1. Maquis de l'Ain et du Haut-Jura.....	6
Une référence pour beaucoup de responsables nationaux de la Résistance ou du Maquis.....	6
2. LE CAS EXEMPLAIRE DE L'ORGANISATION DES MAQUIS DE L'AIN.....	7
2.1. Naissance du Maquis.....	7
des réfractaires aux combattants.....	7
2.2. Les Maquis de l'Ain s'organisent.....	8
le 'Patron' prend le commandement.....	8
2.3. Le colonel Henri ROMANS-PETIT.....	10
Chef emblématique des maquis de l'Ain et du Haut Jura.....	10
2.4. Le camp de la ferme des Gorges.....	12
10 juin 1943.....	12
2.5. L'école des cadres et leur formation.....	13
La ferme abandonnée des Gorges pour rassembler les premiers réfractaires qui deviendront Maquisards de l'Ain.....	13
2.6. Le profil des camps fin 1943.....	17
La guérilla excluait les concentrations d'hommes trop importantes, facilement repérables, donc vulnérables, difficiles à encadrer et à contrôler.....	17
2.7. Carnet de route de Charles FAIVRE.....	20
2.8. Lycee Lalande.....	21
La naissance des FUJP en 1941.....	21
2.9. La naissance des F.U.J.....	23
Les Forces Unies de la Jeunesse.....	23
2.10. Formation et l'action des maquis du Haut Jura.....	25
par Henri PEYRELONGUE.....	25
3. UN EVENEMENT MEDIATISE.....	27
3.1. L'événement phare de l'automne 1943.....	27
Le défilé du 11 novembre 1943 à Oyonnax : un défilé d'une audace inouïe, mais d'abord le défi courageux des maquisards de l'Ain.....	27
3.2. Le centre national de la recherche scientifique.....	32
«Le coup d'audace d'Oyonnax fut en métropole ce que Bir-Hakeim avait été sur les champs de bataille extérieurs».....	32
3.3. Le faux Nouvelliste.....	33
une mystification spectaculaire de la presse quotidienne lyonnaise.....	33
4. L'ARMEE SECRETE SUPPORT DE L'ACTION DES MAQUISARDS.....	35
4.1. La réussite du coup d'Artemare sur le camp de jeunesse n°43.....	35
fait basculer les maquisards du camp de réfractaires dans celui de rebelles.....	35
4.2. L'expédition sur l'intendance militaire de Bourg : 28 septembre 1943.....	41
Pour nourrir les maquisards, on organise et réussit le coup de force sur le dépôt de vivres de l'intendance militaire de Bourg.....	41
4.3. LE CREUSOT, 16 décembre 1943.....	43
Le témoignage d'André VAREYON alias DET, dernier survivant de cette opération.....	43
4.4. Le sabotage des usines SCHNEIDER, au Creusot.....	47
Des précisions sur «L'opération Creusot» ... et le jugement d'Henri GIROUSSE (CHABOT)	47
5. LES SERVICES SECRETS DE LA FRANCE COMBATTANTE.....	49
5.1. LE B.C.R.A.....	49
Services secrets du général DE GAULLE.....	49
5.2. Mission VAN MAURIK dit «PATTERSON».....	50
5.3. LA BATAILLE DU RAIL ET LE PLAN VERT.....	51
La Résistance épargne à Bourg un dangereux bombardement aérien sur la gare S.N.C.F.....	51

5.4. Opération sur le centre ferroviaire d'Ambérieu en Bugey.....	52
Une action à haut risque dans la nuit du 6 au 7 juin 1944.....	52
5.5. 52 locomotives mises hors service à Ambérieu-en-Bugey.....	55
6. LES SERVICES SECRETS ALLIES.....	56
6.1. Colonel Maurice BUCKMASTER.....	56
Chef de la section française du S.O.E.....	56
6.2. Mission interalliée MUSC.....	58
Fin septembre 1943 se termine sur un événement qui aura bientôt de profondes répercussions sur l'évolution des maquis de l'Ain.....	58
6.3. Les missions spéciales 1942-1944.....	59
R.A.F. et U.S.A.A.F. (Les atterrissages clandestins).....	59
6.4. Pourquoi Izernore.....	62
7. LA REPRESSION ALLEMANDE.....	64
7.1. La rafle de Nantua (01130).....	64
... ou le temps venu de la répression aveugle.....	64
7.2. Le geste d'impuissance du docteur Emile MERCIER peu avant son exécution.....	66
7.3. Affrontement des Neyrolles.....	67
et la mise en demeure de CHABOT	67
7.4. Combat de Ruffieu, le 2 février 1944.....	69
Le récit de Raymond GOLIN, survivant et blessé dans ce combat.....	69
7.5. Opération Caporal du 05 au 13 février 1944.....	70
7.6. Le secteur de la Dombes.....	72
Refuge du PC Romans après l'opération Caporal.....	72
7.7. Les Opérations d'avril 1944.....	74
Avril 1944, sur tous les fronts, dans tous les ciels de guerre, la lutte s'intensifie, l'offensive est proche.....	74
7.8. Les Opérations de juillet 1944.....	76
RAPPORT DU CHEF DEPARTEMENTAL DES F.F.I. ROMANS-PETIT au Général KOENIG Commandant en chef.....	76
7.9. Les Enfants de troupe.....	79
8. LA LIBERATION.....	82
8.1. La bataille de Meximieux.....	82
Maquisards de l'Ain et soldats américains face aux blindés allemands.....	82
8.2. Un épisode de la bataille de Meximieux.....	85
1er et 2 septembre 1944.....	85
9. LA MEMOIRE.....	86
9.1. Mémorial des Maquis de l'Ain et de la Résistance.....	86
«Où je meurs renaît la Patrie» (Aragon).....	86
9.2. Une porte ouverte sur le Maquis.....	89
Stèle édiflée aux Plans d'Hotonnes.....	89
9.3. Monument aux Ailes Alliées.....	91
Ici les ailes alliées apportent l'aide à nos défenseurs et les armes de la libération.....	91
9.4. Royal Air Force.....	92
Les atterrissages clandestins.....	92
9.5. Royal Air Force.....	93
Les atterrissages clandestins.....	93
9.6. Monument U.S.A.A.F.....	94
Les atterrissages clandestins.....	94
9.7. Mémorial de la Ferme de la Montagne.....	94
9.8. Monument commémoratif du combat du 8 février 1944.....	95
9.9. Stèle du 1er Poste de commandement clandestin de ROMANS.....	96
Ecole des cadres Maquis.....	96

9.10. Monument des F.U.J.P.	97
9.11. Stèle à la mémoire du pionnier Marius CHAVANT	98
9.12. Stèle du combat du groupe franc Marco du 5 février 1944	99
9.13. A.S. de Neuville sur Ain aux combats de juillet 1944	99
9.14. Enfants de troupe de l'Ecole Militaire d'Autun	100
9.15. Stèle Royal Air Force	100
9.16. Stèle Royal Air Force	101
9.17. Stèle Royal Air Force	101
9.18. Monument à la mémoire des maquisards du Bugey	102
9.19. Stèles du camp de Cize et du Poste de commandement ROMANS-PETIT	102
9.20. Royal Air Force	103
Monument Général DE LATTRE DE TASSIGNY	103
9.21. Royal Air Force	103
Les atterrissages clandestins	103
9.22. Monument aux enfants de troupe	104
Ecole d'Autun sur le camp militaire de la Valbonne	104
9.23. Stèle des F.U.J.	105
9.24. Stèle Résistance Fer d'Ambérieu en Bugey	105
9.25. Stèle du combat du 2 février 1944	106
9.26. Stèle du combat du 5 février 1944	106
9.27. Monument aux morts de Corlier	107
9.28. Monument aux résistants dombistes	107
9.29. Monument aux résistants du plateau d'Hauteville	108
9.30. Monument des F.U.J.P. Hauteville	108
9.31. Monument aux morts d'Evosges	109
9.32. Royal Air Force	109
Les atterrissages clandestins	109
9.33. Musée d'histoire de la Résistance et de la Déportation de l'Ain et du Haut-Jura	110
Un lieu d'histoire et de mémoire incontournable au coeur du Haut Bugey	110
10. SOUVENIRS	113
10.1. Lyon, capitale de la résistance	113
Place Bellecour le 2 septembre 1945	113
10.2. 29 mai 1954, inhumation du maquisard inconnu au Val d'Enfer à Cerdon	113
10.3. 24 juin 1956 : Inauguration du cimetière du Val d'Enfer à Cerdon	114
Le général DE GAULLE rend hommage aux maquis de l'Ain	114
10.4. Inhumation du colonel CHAMBONNET le 10 septembre 1957	115
Cerdon au Val d'Enfer	115
10.5. Le cosmonaute German TITOV au Val d'Enfer à Cerdon	116
le 30 novembre 1968	116
10.6. 900 Frenchmen say thanks here on 30th anniversary of Allied Invasion	116
10.7. La paix revenue, quelques maquisards en visite chez leurs amis britanniques du 2 au 5 nov. 1987	118
10.8. Des maquisards yougoslaves reçus par la municipalité de Bourg en Bresse	121
10.9. Aérodrome Bourg Ceyzeriat	122
Vol de reconnaissance en souvenir du 1er septembre 1944	122
10.10. Octobre 1983 : le premier ministre Pierre MAUROY à Cerdon	122
M. Pierre MAUROY premier ministre s'incline en octobre 1983 sur la tombe du Maquisard Inconnu au Val d'Enfer à Cerdon	122
10.11. Les maquisards en Yougoslavie	123

Deuxième visite en 1987.....	123
10.12. 40ème anniversaire du défilé des maquisards de l'Ain à Oyonnax du 11 novembre 1943	123
10.13. 50ème anniversaire du défilé des maquisards de l'Ain à Oyonnax du 11 novembre 1943	125
10.14. Le Drapeau des Etats-Unis d'Amérique.....	125
10.15. Le Président CLINTON rend hommage aux maquisards de l'Ain et du Haut Jura.....	126
10.16. La médaille Jean MOULIN.....	126
10.17. 60ème anniversaire du défilé des maquisards de l'Ain à Oyonnax du 11 novembre 1943	127
«L'hommage aux meilleurs fils de France».....	127
Michèle ALLIOT MARIE.....	127
11. Annexe.....	128
11.1. Carte.....	128
ORIGINE DU GROUPEMENT SUD - Mai 1943 - Fév. 1944.....	128
Carte de l'emplacement des camps et terrains d'atterrissages clandestins.....	128
11.2. Quelques sigles et leurs significations	129
11.3. COUP DE MAIN SUR LES CHANTIERS DE JEUNESSE D'ARTEMARE.....	130
Composition du commando.....	130
11.4. Organisation du défilé des Maquis de l'Ain du 11 novembre 1943 à Oyonnax.....	131
11.5. Récit le l'attaque de la ferme de la montagne le 8 février 1944.....	134
par Owen Denis JOHNSON.....	134
11.6. Le 37ème avion.....	139
11.7. COUP DE MAIN SUR LA TRESORERIE GENERALE.....	142
De Bourg en Bresse en Haute Silésie et jusqu'à Odessa en Ukraine.....	142
11.8. VOYAGE EN SLOVÉNIE.....	147
(1987).....	147
11.9. Quelques liens internet	149
11.10. Le Chant des Partisans.....	150
Paroles: Maurice Druon, Joseph Kessel. Musique: Anna Marly 1944.....	150
11.11. Contact.....	150
11.12. Bibliographie.....	150
11.13. Remerciements	151

1. AVANT PROPOS

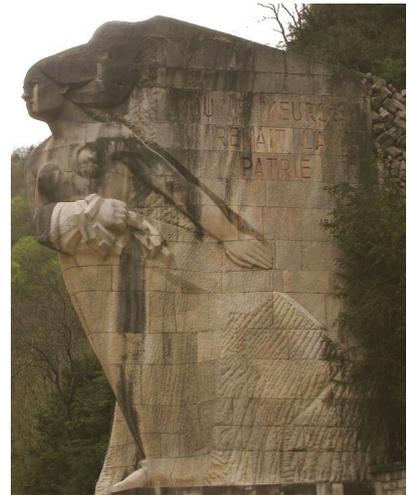
1.1. Maquis de l'Ain et du Haut-Jura

Une référence pour beaucoup de responsables nationaux de la Résistance ou du Maquis

Ce site doit permettre de présenter des informations concises et incontournables à propos de l'histoire des Maquis de l'Ain et du Haut-Jura.

Sur le plan de l'historiographie et de la mémoire de la Résistance, il nous semble préférable de privilégier les aspects de la lutte armée plutôt que ceux de la Résistance, dite civile ou politique, même s'il existe des interférences évidentes entre ces deux facettes de l'opposition au régime de Vichy ou à l'occupant allemand. Il est vrai que, sur le plan de la mémoire collective et de l'imagerie populaire, l'Ain est avant tout le théâtre d'opérations militaires ou d'affrontements entre la puissance occupante et les formations armées de la Résistance.

Il faut en fournir l'explication :



Monument du Val d'Enfer à Cerdon, œuvre de Charles MACHET

L'Ain n'est pas un département à vocation industrielle, il est essentiellement à dominante rurale ou agricole. La résistance dite civile qui recrute traditionnellement dans le monde des ouvriers et des employés ne bénéficie pas ici d'un terrain propice à son développement.

La résistance en milieu rural ne prend de l'ampleur dans l'Ain qu'au moment de l'apparition des premiers camps du maquis. Les moyennes montagnes de l'Ain sont des terres d'accueil favorables pour les réfractaires au S.T.O., mais également adaptées à la pratique de la guérilla.

Les plaines de Bresse et de la Dombes permettent les meilleures conditions de succès des opérations aériennes nocturnes des avions de la RAF. Les paysans de l'Ain ont permis aux maquisards de survivre et d'agir.

Il faut mentionner aussi la proximité de la frontière suisse justifiant l'existence de filières d'évasions, et de réseaux de renseignements, dont leurs agents transitent par l'Ain.

Genève et Berne sont des plaques tournantes pour les services secrets anglo-saxons. D'autre part, Lyon est proche. C'est la capitale de la Résistance en zone sud, siège de nombreuses organisations clandestines.

Patrick VEYRET

2. LE CAS EXEMPLAIRE DE L'ORGANISATION DES MAQUIS DE L'AIN

2.1. Naissance du Maquis

des réfractaires aux combattants

"MAQUIS" !

Ce petit mot musclé, âpre et agressif, évoque irrésistiblement l'île de Beauté, ses fourrés sauvages, son association végétale touffue et dense, ses hommes armés qui autrefois s'y réfugiaient après avoir contrevenu à la loi.

Désormais, il désigne toute une partie de notre histoire, une époque de résurrection. Il est devenu synonyme de résistance armée.



Section de maquisards commandée par Julien ROCHE en août 1943

Pour nous, combattants volontaires de la Résistance, la notion de maquis se présente sous deux aspects assez différents l'un de l'autre.

Le premier apparaît d'abord comme une situation, une attitude. Prendre le maquis c'est se placer hors de la légalité vichyssoise. Dès l'instant où l'on entre dans la clandestinité en abandonnant presque toujours sa véritable identité, on est dans "le maquis".

Ce fut le cas de tous ceux qui, traqués par les autorités, se camouflèrent dans des fermes ou dans des zones accueillantes, en forêt ou en montagne pour échapper à la répression. L'un des cas les plus typiques fut le réfractaire au STO.

Quant au second, le terme maquis généralement mis au pluriel, désigne tout autant les lieux que les hommes. Des groupes de combattants. On parle des maquis de l'Ain, du Vercors, des Glières etc. pour désigner les bastions de résistance armée aussi bien que les résistants qui les tiennent. S'il est vrai qu'une grande majorité des hommes relevant de la première expression vont passer à la seconde volontairement et souvent avec enthousiasme lorsque la possibilité leur en sera offerte, beaucoup ne le feront pas, refusant ainsi de participer à l'élan général.

DU VOLONTARIAT AU S.T.O.

Aujourd'hui lorsque l'on parle des réfractaires, on a vraiment l'impression que tout s'est déclenché subitement à partir de fin 1942 et surtout mars 1943.

C'est vrai dans la mesure où, à partir du 4 septembre 1942, le gouvernement de Vichy ne fait plus appel à des volontaires mais impose un recrutement systématique, accentué en février 1943 par une mobilisation pure et simple de trois classes d'âge.

Des mesures musclées sont prises. La loi du 16 février 43 mobilise pour deux ans les jeunes nés entre le 1er janvier 1920 et le 31 décembre 1922. Trois classes d'âge vont partir en Allemagne.

LES RÉFRACTAIRES

S'ils refusèrent le STO, tous n'entrèrent pas dans les unités combattantes du maquis. Le dictionnaire LAROUSSE donne la définition suivante du "réfractaire" : 1942-1944. citoyen qui se déroba au service du travail obligatoire".

Voilà, tout est dit. Car si, en 1943, la plupart rejoignirent d'une manière ou d'une autre les "Unités Combattantes du maquis", nombreux également furent ceux qui restèrent frileusement dans leurs planques, uniquement préoccupés de passer une retraite paisible.

Pour beaucoup, cet attentisme prudent ne prit fin qu'à la dernière heure, vers la fin des hostilités. D'autres ne bougèrent même pas, ou plutôt si, après la Libération, juste pour revêtir une chemise kaki bien repassée, mettre un brassard flambant neuf, commencer à faire valoir des droits et... se lancer dans une chasse aux sorcières d'autant plus virulente qu'il fallait effacer leur passivité récente.

La voix du Maquis

2.2. Les Maquis de l'Ain s'organisent

le 'Patron' prend le commandement

Admirable meneur d'hommes aux incontestables qualités d'organisateur, énergique et déterminé, Henri PETIT est arrivé dans le département de l'Ain en janvier 1943.

Rapidement considéré comme indispensable à l'organisation régionale, il sera à cet effet désigné comme responsable de la mise en place des maquis du département en août 1943.

A l'arrestation du responsable départemental de l'AS, André FORNIER (alias VIRGILE) il sera également nommé à cette fonction en septembre 1943. La double responsabilité de chef départemental du maquis et de l'AS, qu'il saura restructurer pour une meilleure coordination entre les deux mouvements, s'avéra des plus bénéfiques.



ROMANS PETIT

De plus, on peut ajouter à son actif la réorganisation des maquis de Haute Savoie d'octobre 1943 à février 1944, et du Haut-Jura.

Engagé volontaire à 18 ans en 1915 dans les chasseurs alpins, Henri PETIT termine la première guerre mondiale dans l'aviation avec le grade de sous-lieutenant.

Mobilisé comme capitaine de réserve dans l'armée de l'Air en 1938, il commande la base de Cannes au moment de l'Armistice de 1940. Réunissant le jour même le personnel placé sous ses ordres, il leur dit : 'Je suis sûr que beaucoup d'entre vous comprennent aujourd'hui la signification du mot 'PATRIE' - Non ! la guerre n'est pas finie'.

Dès 1941, on le retrouve au réseau 'ESPOIR' dirigé par Jean NOCHER à St-Etienne (Loire) jusqu'à l'arrestation de celui-ci en 1942.

Une rencontre fortuite va orienter ses activités résistantes vers le département de l'Ain.

LE HASARD D'UNE RENCONTRE QUI DEVIENT CAPITALE

Comme le cite Alban VISTEL dans 'Visages de l'Ain' n° 138 : 'Dans le monde clandestin de la Résistance, l'intervention du hasard ne laisse pas d'être souvent déterminant. Des rencontres insignifiantes en temps normal font éclore des événements aux projections imprévisibles'.

Marcel DEMIA, maraîcher/horticulteur à Ambérieu et résistant indépendant, passe la Noël chez des parents à St-Étienne. Au cours du séjour, il rencontre Henri PETIT. Les deux hommes viennent à échanger quelques mots sur les événements. Après une prudente approche la confiance s'installe et la discussion se déroule franchement. Les deux hommes s'aperçoivent qu'ils sont engagés dans un même combat.

Henri PETIT interroge Marcel DEMIA sur ce qui se passe dans l'Ain, sur les actions entreprises face à la Relève. Marcel DEMIA lui fait part de ses difficultés : il a placé dans les fermes des jeunes qui ont refusé de partir en Allemagne. Maintenant il souhaiterait trouver un officier d'active ou de réserve pour s'occuper d'eux.

Vivement intéressé, Henri PETIT demande des précisions, s'enquiert de la nature du relief, puis promet de venir voir dans l'Ain et de faire quelque chose pour 'ses petits gars'.

En janvier, Henri PETIT tient parole et se présente à Ambérieu. DEMIA l'emmène chez Marius CHAVANT à Montgriffon.

Désormais, Henri PETIT va séjourner dans ce secteur et étudier ce qui peut être réalisé.

DE JANVIER À JUIN 1943

Dans un premier temps, Henri PETIT va prendre connaissance de ce qui a été fait dans le secteur de Montgriffon. Cette période riche en enseignements sera dominée par deux impératifs :

1) S'attacher à acquérir de nouvelles complicités, développer et étendre la chaîne de solidarités qui détermine la poursuite de l'entreprise et sa capacité d'absorption des réfractaires.

2) Renouer le fil rompu avec l'Etat Major de la Résistance lors de l'arrestation de Jean NOCHER - contact nécessaire pour obtenir des armes certes, mais aussi de l'argent sans lequel tous les efforts risquent d'être réduits à néant. (Marcel DEMIA et Marius CHAVANT sont encore sans liaison avec les Mouvements).

Une longue suite de démarches va être entreprise tant à St-Étienne qu'à Lyon. Plusieurs fois, alors qu'il croit réussir, la chaîne est brutalement rompue, pour des raisons inconnues. Il est vrai que les arrestations se multiplient dans les rangs dirigeants.

C'est seulement en juin que le contact sera établi avec l'État Major régional.

En attendant, la situation exige des décisions immédiates. Un comité qui rassemblera les dons en espèces et en nature est constitué à St Rambert en Bugey.

Très vite, Henri PETIT va s'apercevoir que parmi les jeunes réfractaires, ceux qui, placés chez l'habitant, ont un travail, sont stables et gardent bon moral. D'autres, comme Hubert MERMET, se dissimulaient dans des entreprises forestières avant de rejoindre les premiers réfractaires sur le mont l'Avocat. Par contre, parmi les autres dispersés dans la nature, règne l'instabilité. Vivants dans des conditions matérielles et morales extrêmement précaires, rongés par l'ennui et l'inaction, ils sont

tentés d'aller voir ailleurs. Certains, impatients de s'engager dans la lutte, repartent vers d'autres horizons.

Pour les tirer de cette oisiveté déprimante, il faut les motiver. D'abord les regrouper, les instruire, les encadrer et faire de ces jeunes soucieux avant tout de se soustraire au STO, une armée de Partisans. C'est le but que se fixe Henri PETIT.

La voix du Maquis



Ravitaillement entre les fermes de Morez et des Combettes en août 1943



Ferme de Terment le 14 juillet 1943

2.3. Le colonel Henri ROMANS-PETIT

Chef emblématique des maquis de l'Ain et du Haut Jura

Il y a vingt-trois ans s'éteignait, à l'âge de 83 ans, le colonel Henri ROMANS-PETIT dans sa propriété de Ceignes, le 1er novembre 1980. Parmi tant d'autres grandes figures, le chef des maquis de l'Ain a été l'un des condottieres de la Résistance. L'emploi de ce qualificatif ne signifie pas que ROMANS-PETIT soit comparable à l'un de ces chefs de mercenaires qui sévissaient autrefois en Italie. Si les convictions républicaines de ROMANS-PETIT ne font aucun doute – alors que certains le qualifient sans preuve de monarchiste, ou appartenir à un parti d'extrême droite – il faut préciser que le contexte de l'époque favorisait l'éclosion de ces seigneurs de la guerre qui estimaient être en marge de toute autorité, en particulier celle de l'Etat français. Ils pensaient naturellement incarner à eux seuls la légitimité nationale, ou du moins une parcelle. A leurs yeux, le général DE GAULLE n'est que son symbole.



ROMANS-PETIT

Cependant, cette image est réductrice de la réalité. Avec le chef des maquis de l'Ain, il faut aller beaucoup plus loin dans l'analyse pour mettre en évidence les mobiles réels qui guident son action. Ceux-ci relèvent tout autant d'une doctrine militaire dont les bases reposent sur la guérilla pratiquée contre l'occupant allemand que de la véritable nature du combat révolutionnaire émanant de soldats-citoyens animés du seul but de rétablir la République, tout en marchant sur les traces de leurs illustres prédécesseurs de 1793.

ROMANS-PETIT n'apparaît pas sous la seule apparence d'un chef de bande agissant sans méthode. Pourtant, c'est l'image que le régime politique de Vichy veut donner de lui en 1943. Les faits prouvent constamment le contraire. Si le défilé des maquisards de l'Ain organisé le 11 novembre 1943 à Oyonnax en est la démonstration la plus éclatante, d'autres points méritent d'être soulignés. Tout est fait, selon lui, pour donner des maquisards de l'Ain, dont l'immense majorité ne possède aucune expérience de la vie militaire et de la guerre, l'aspect d'une petite armée entraînée, disciplinée, aguerrie et organisée. Il s'agit d'une affaire de communication pour cet ancien publiciste.

Cette image parfaite ou idéalisée du maquis, ROMANS-PETIT la peaufine pour la présenter et la défendre aussi bien devant les chefs de la Résistance, tant sur le plan national que régional, comme Michel BRAULT, chef du Service National Maquis, Louis MANGIN, Délégué Militaire National, Maurice BOURGES-MAUNOURY, délégué militaire de la zone sud, Alfred MALLERET-JOINVILLE, chef du directoire régional des Mouvements Unis de la Résistance (M.U.R.), qu'aux représentants des services spéciaux alliés et gaullistes en mission en France, comme les majors HESLOP et VAN MAURIK, le Wing Commander Yeo THOMAS, et Jean ROSENTHAL. Il se rend clandestinement jusqu'à Berne, en Suisse, pour contacter les services secrets américains ainsi que le général de l'armée de l'air DAVET responsable de la Délégation suisse du mouvement Combat et des M.U.R. Car pour survivre et justifier de leur existence, les maquisards ont besoin d'argent et d'armes. Moyens qui sont fournis très parcimonieusement en 1943 par les mouvements de Résistance et les services spéciaux basés en Angleterre, comme le S.O.E.(CHURCHILL), l'O.S.S.(ROOSEVELT) et le B.C.R.A. (DE GAULLE). En effet, ces derniers ne procurent des armes et des explosifs qu'à des groupes de maquisards disciplinés et très bien encadrés. Lorsque ces officiers anglo-saxons inspectent les camps des maquis de l'Ain, tout est fait par ROMANS-PETIT pour les séduire et les impressionner. Du contenu favorable de leurs rapports transmis à Londres dépendent les envois d'armes et d'explosifs à leur profit.

ROMANS-PETIT pense obtenir un consensus possible avec le régime de Vichy, du moins avec ses forces de répression constituées par les Groupes Mobiles de Réserve. Il tente sans succès, par des intermédiaires, des démarches pour préserver les camps du maquis de toute opération policière, notamment auprès du préfet de la Haute-Savoie – ROMANS commande par intérim les maquis de ce département à la fin de l'année 1943 - et d'ANGELI, préfet régional à Lyon ; en voulant distinguer les bons maquis qu'il faut maintenir – les siens en particulier - des mauvais qui se livrent au pillage et méritent d'être éradiqués. Mais il ne peut y avoir de collusion possible entre un Etat policier à la solde de l'Allemagne et la Résistance. Ce qui est possible sur le plan local avec certains policiers ou avec la gendarmerie qui ferme souvent les yeux sur les agissements des maquisards ou parfois les aide, ne l'est pas au sommet de l'Etat français. A la fin de l'année 1943, le mythe de PETAIN, faisant office de bouclier pendant que le général DE GAULLE tient l'épée, a fait long feu. Pour faire face au développement des actes de sabotages et de guérilla, les troupes d'occupation prennent le relais des forces de police de Vichy.

A partir de début de l'année 1944, la lutte armée entre l'occupant et les maquis se radicalise dans l'Ain. Il n'y a plus d'hésitation possible pour ROMANS-PETIT qui considère que seule l'action peut donner davantage de cohésion à ses troupes. Les Britanniques intensifient les parachutages d'armes et d'explosifs. Pendant ce temps les effectifs des camps du maquis s'accroissent. Le chef des maquis de l'Ain a gagné son pari. L'image du maquisard s'est affirmée et consolidée dans les

esprits, aussi bien en France occupée que dans les pays alliés. Mais ces progrès dans l'efficacité ont pour corollaire une répression impitoyable de la part des troupes d'occupation à l'occasion de trois opérations répressives menées en 1944. Pour avoir aidé et contribué aux succès du Maquis, la population civile aura payé chèrement dans l'Ain le prix de sa liberté.

Patrick VEYRET

2.4. Le camp de la ferme des Gorges

10 juin 1943

"Le CAPITAINE", c'est ainsi que l'on nomme maintenant Henri PETIT, va regrouper en premier, faute de moyens financiers, uniquement les réfractaires en situation difficile. Ceux dont l'oisiveté, la dureté des conditions de vie et l'impression d'abandon, favorisent l'angoisse et un éventuel découragement. Il en est de même des volontaires du camp de l'Avocat (Bir-Hakeim). Louis JUHEM conduira le petit groupe de l'Avocat auprès du capitaine MOULIN à Aranc. La ferme des Gorges est choisie par Marius CHAVANT pour sa situation géographique répondant à la doctrine de "guérilla" élaborée par le capitaine MOULIN qui deviendra ROMANS (Henri PETIT).



La ferme des Gorges

Pour les autres réfractaires, ceux qui ont du travail et sont hébergés chez les cultivateurs, artisans, ou autres, il faudra attendre un peu. Potentiellement, ils sont là. Le contact est conservé, mais aujourd'hui la pénurie de moyens oblige à limiter les bouches à nourrir quand on le peut, sans pénaliser l'avenir.

Une vingtaine de garçons formeront ce premier camp du secteur de Montgriffon qui fera date dans l'histoire des maquis de l'Ain. Car une différence fondamentale existe entre ce regroupement de la ferme des Gorges et d'autres camps-refuge aux effectifs souvent plus importants et de création nettement plus ancienne. Celui-ci dirigé par un jeune officier d'active recruté peu de temps auparavant par le "Capitaine" est, de par son organisation et ses objectifs, le point de départ des unités combattantes des maquis de l'Ain.

Une petite anecdote amusante mérite ici d'être soulignée : c'est à cette époque et dans ce camp où le "capitaine" va installer son PC que Julien ROCHE lui propose le nom de guerre de "ROMANS", considéré comme étant plus en rapport avec l'aventure dans laquelle il s'est engagé, que celui de MOULIN utilisé jusqu'à ce jour. Ce nom "ROMANS" lui restera désormais à vie.

La Voix du Maquis



Vues de la ferme des Gorges

2.5. L'école des cadres et leur formation

La ferme abandonnée des Gorges pour rassembler les premiers réfractaires qui deviendront Maquisards de l'Ain.

Les Gorges de Nivollet-Montgriffon. Une ferme abandonnée, dominée par un immense pré en pente, au fond d'un ravin, un ruisseau à l'eau claire.

A travers les feuillages qui la camouflent, on aperçoit de la façade, les maisons du hameau de Résinand.

Nous sommes au début de Juin 1943, Marius CHAVANT adjoint au maire de la commune, indique au Capitaine MOULIN (Henri PETIT) qui deviendra le Capitaine ROMANS, la ferme abandonnée des Gorges pour rassembler les premiers réfractaires qui deviendront maquisards de l'Ain.

Le 10 juin, dans cette ferme, peu avant midi, se présente un homme trapu au regard direct : MOULIN chef des Maquis de l'Ain. Julien ROCHE lui établira une carte d'identité au nom de ROMANS, domicilié «22, rue de Rozier à Ambérieu en Bugey» (aujourd'hui rue de la République).



Pierre MARCAULT

La nuit, près de la vieille église et du calme cimetière de Résinand, baignés par les rayons de lune, des ombres rôdent.

Tous ceux des premiers rendez-vous de la grange de Faysse, pendant l'hiver, s'y retrouvent avec les maquisards, parmi lesquels Louis JUHEM de Corlier dont toute la famille est engagée dans la résistance, dont le père et deux de ses fils laisseront leur vie.

Des liaisons s'organisent, des projets prennent corps, une école des cadres naît avec Pierre MARCAULT comme instructeur.

Le ravitaillement est assuré par Marius CHAVANT, son fils Jean et sa fille Andrée qui deviendra Mme Jean MONNIER.

A l'aube d'un 14 juillet ensoleillé, des visiteurs arrivent de tous côtés à la ferme de Terment. La résistance de l'Ain se groupe pour cette fête nationale interdite par Vichy, le drapeau tricolore claque au vent, avec sa croix de Lorraine. En ces jours de pauvreté, le repas, préparé par Marcel DEMIA est plantureux, le vin abondant, inoubliable journée de joie et d'union.

Ce jour là, ROMANS en uniforme, Lucien BONNET (DUNOIR) et CHABERT, représentant le colonel Albert CHAMBONNET désignent Pierre MARCAULT pour récupérer les réfractaires de Marius MARINET installés au Gros Turc. Abusant de son privilège de l'âge, Jean VAUDAN (VERDURAZ) charge Charles FAIVRE de la réception des autorités. C'est à partir de cette date que seront constitués les premiers groupes qui formeront l'ébauche des maquis de l'Ain.

Et puis, par un soir d'orage, les nouveaux promus de l'école des Gorges vont gagner Granges, Cize, Chougeat, Corlier, le Retord; les maquisards jusqu'alors isolés dans les montagnes s'y regroupent, les camps du maquis sont formés.

Les premières semaines sont dures, le ravitaillement rare, mais, à la fin du mois, des armes parachutées à l'A.S. de André FORNIER (VIRGILE) et Maurice MORRIER (PLUTARQUE) arrivent.

Les coups de mains les plus audacieux vont alors se succéder. Equipement et nourriture sont assurés par les raids sur les chantiers de Jeunesse d'Artemare et l'Intendance de Bourg. Maintenant ce sont des opérations de sabotage. Les transports roulent chaque nuit, avec la complicité de la merveilleuse brigade de Gendarmerie de Brénod.

Il ne reste plus qu'à rallier les hésitants, à décider de l'aide alliée par une démonstration de force, au grand jour.

Le 11 novembre 1943, anniversaire de la victoire, par un clair matin d'automne, des colonnes de camions sillonnent les routes du Valromey, dirigeant sur Oyonnax les maquisards du Retord, de Terment, de Cize et de Chougeat.

Quelques heures plus tard, au commandement du Capitaine ROMANS-PETIT, ces hommes, précédés de leurs officiers et chefs de camp MONTRÉAL, CHABOT, VERDURAZ, MARCAULT, MICHEL, DE LASSUS, défilent dans un ordre parfait dans la ville d'Oyonnax, neutralisée rapidement par les effectifs du Lieutenant BRUN.

Raymond MULARD, entouré de sa garde, porte le drapeau et Julien ROCHE la gerbe à croix de Lorraine.

Un instant surprise, la population se masse sur le parcours. Selon l'ordonnance de la manifestation, préparée avec minutie par RAVIGNAN et JEANJACQUOT et l'A.S. locale, le défilé s'immobilise devant le Monument aux Morts.

Devant ces soldats figés au garde-à-vous, face au drapeau du maquis et à sa garde d'honneur, gantée de blanc, le Capitaine dépose la gerbe portant ces mots :

« Les vainqueurs de demain à ceux de 14-18 ».

De la foule, spontanément, s'élève une vibrante Marseillaise.

Le départ vers la solitude des montagnes se déroule dans un enthousiasme indescriptible, mais avec ce sang-froid, cette célérité qu'ont admiré les Oyonnaxiens.

Souvenirs déjà lointains, premières victoires, mais aussi premiers deuils, BOB, l'agent de liaison des Gorges, le Dr MERCIER, chef de l'A.S. de Nantua, le Lieutenant Edouard BOURRET (BRUN), Paul SIXDENIER, FELIX, Marcel GRUMMAULT, PROSPERO, Julien ROCHE, ABEL, LESOMBRE sont tombés.

Mais le sacrifice de ces pionniers n'aura pas été vain : le maquis de l'Ain est apte à présent à résister aux assauts de février et d'avril et à poursuivre le combat jusqu'à la Libération.

Ci-dessous :

Documents manuscrits de ROMANS dès sa nomination officielle comme responsable de la mise en place des maquis de l'Ain.

A lire après le 13 Août 43
Le sergent Marcault est
désigné comme chef de camp
à R. Il aura comme adjoint
Bernoussant, comme chef de
section les frères Roche, Renaud
et Faivre et deux charis du
Rantaillement
Romans
Marcault
Voue camp s'auelle (Cristal III)

Nomination de Pierre MARCAULT par le Capitaine ROMANS (il signe ROMAND) comme chef de Camp codé CRISTAL III. Note manuscrite du 13/08/43, source : Pierre MARCAULT

A lire à lire

Le 13 Août 43

J'irai parmi vous lundi
matin. J'ai le plaisir de vous
féliciter de la discipline avec
laquelle vous avez manœuvré.
Vous avez pu constater que
notre réseau de renseignements
avait bien fonctionné et que
par conséquent votre sécurité
était assurée.

Malgré les
tâches effectuées avec de
bons effets vous avez pu échapper
sans aucun accident et aucune
arrestation si a été opérée.
Continuez à travailler dans l'en-
thousiasme et bientôt nous
collaborerons à la libération de
la France.

Romans

Message : de ROMANS à MARCO, 13 août 1943

2.6. Le profil des camps fin 1943

La guérilla excluait les concentrations d'hommes trop importantes, facilement repérables, donc vulnérables, difficiles à encadrer et à contrôler.

De petites unités mobiles, souples, autonomes, reliées entre elles et au poste de commandement par un système de liaison éprouvé, étaient plus efficaces et viables.

Le capitaine ROMANS limite l'effectif d'un camp à une soixantaine d'hommes. Au-dessus de ce chiffre, l'administration d'une unité est trop lourde, au-dessous, il est difficile d'assurer correctement le service de guet, les corvées de ravitaillement et de camp et les séances d'instruction.

- le camp Verduraz :

Ce camp a été formé par le Capitaine Henri PETIT (ROMANS) en juillet 1943 à la ferme de Terment.

Fin 1943, le camp comprend environ 45 hommes, commandés par Jean VAUDAN (VERDURAZ), assisté d'Hubert MERMET, un élément incontournable des camps maquis.

- le camp de Morez :

La ferme de Morez, ouverte à la mi-août, abrite les réfractaires de la région de Bellegarde, chassés du Trou du Gros Turc par une opération GMR (Groupe Mobile de Réserve).

Fort d'une quarantaine d'hommes dès août 1943, le camp, suite à l'afflux de réfractaires et de volontaires, est divisé en 2 unités le mois suivant avec celui des Combettes.



Ferme de Morez

L'ensemble est placé sous le commandement de Pierre MARCAULT. Les frères Julien et Marius ROCHE, Charles FAIVRE, GRELOUNAUD, Roger TANTON, Jacques THEROND, Christian FINALY forment l'ossature des camps de Morez.

- le camp des Combettes situé à 1 km de celui de Morez



Ferme des Combettes

Il a été créé le 10 octobre 1943 par le prélèvement de maquisards sur le camp de Morez. Maurice NICOLE, transfuge de l'organisation TODT, en est l'animateur avec Jean-Baptiste ZWENGER.

Le camp des Combettes a pour caractéristique la grande diversité des origines géographiques de ses éléments.

Fin 1943, ils sont une cinquantaine.

- le camp de Pré-carré

Créé début novembre par de LASSUS, le camp de Pré-carré s'était implanté au nord d'Hotonnes. Fin 1943, l'effectif du camp ne dépasse pas la cinquantaine d'hommes. Le père SEIGLE est également à l'origine de la création de ce camp.

- le camp de Chougeat

Implanté depuis mars 1943 au signal de Chougeat, ce camp était le plus ancien du département. Cette qualité «d'ancêtre» lui conférait un certain prestige. HYVERNAT, PIOUD, PERRIN, ECQUOY sont parmi les pionniers.

A cette époque, il regroupe une soixantaine de réfractaires.

- le camp de Granges

Ce camp a été formé le 19 septembre 1943 par la fusion de 2 groupements de réfractaires menacés par les forces de répression : Catane de Prosper MIGNOT et Sièges avec JOYARD, et VAREYON-DET Constitué de groupes déjà soudés par quelques semaines de clandestinité et d'apprentissage du maquis, Granges a très tôt été d'une solide cohésion, animé par Georges BENA, PAUGET, DECOMBLE et DEGOUTTE.

Fin 1943, le camp regroupe 60 à 70 hommes.



La levée des couleurs au camp des Granges

- le camp de Cize, commandé par Charles BLETEL



Levée des couleurs au camp de Cize en septembre 1943

Créé en juin 1943, le camp de Cize demeure jusqu'à la fin 1943 au dessus de Chalour sur la falaise dominant le barrage de Cize-Bolozon.

Charles BLETEL et Edouard BOURRET (BRUN), sont bien épaulés par les SIXDENIER, BUFFAVENT, GUILLOT, BIDE, LOUVEAU, BONDUE entre autres.

Le développement de ce camp correspond au déclin et à la dissolution de celui de Chavannes. Point de départ des hommes du coup de main sur l'usine du Creusot le 16 décembre 1943.

Le 14 juillet 1944, Charles BLETEL est fusillé par les allemands à Echallon. Il sera remplacé par Edouard CROISY jusqu'à la libération.

- le camp de Georges BENA dit «MICHEL»

Ce camp exemplaire par sa discipline est installé à la ferme de Pray-Guy à Brénod en novembre 1943. Prosper MIGNOT, Pierre JEANJACQUOT, Roger LUTRIN dit MARCEL, Paul PAUGET

dit ROBERT, Georges GOYARD dit GABY, André JUILLARD dit GOYOT, Roger DEGOUTTE encadrent les 80 hommes de ce camp, en particulier chargé de la protection rapprochée du PC et de la mission interalliée installés à la ferme du Fort sur Brénod.

- **Le camp RICHARD** aux Bergonnes sur Hotonnes

- **Le camp ROLLAND**

Il sera formé un peu plus tard.

Parmi tous ces camps, le camp de Morez a été choisi pour être visité par la mission interalliée ROSENTHAL (CANTINIER) et HESLOP (XAVIER), le 1er novembre 1943 en présence du Capitaine ROMANS.

Ce jour là, Pierre MARCAULT en opération extérieure a choisi Julien ROCHE pour présenter le camp où flottait le drapeau à croix de Lorraine (uniquement pendant cette cérémonie).

Etaient présents à cette cérémonie, outre ROMANS, Edouard BOURRET (BRUN), et Maurice MORRIER (PLUTARQUE)

Conclusion de la commission : «Magnifique tenue, équipement parfait et armement assez poussé, moral très haut.»

Effectif des maquisards début janvier 1944

Le cahier des effectifs maquisards répartis dans les camps des groupements nord et sud placés sous le commandement de ROMANS PETIT début janvier 1944 est arrêté au nombre de 454.

Il est probable que la marge d'erreur possible tourne autour d'un trentaine d'hommes déclare Marius ROCHE, qui s'est chargé d'établir ce cahier au poste de commandement départemental. Ce chiffre se rapproche de celui de 485 (qui paraît plus probable aux données chiffrées) transmis à Londres par l'opérateur radio de la mission interalliée O.D. JOHNSON.

Avec l'accord du Colonel Henri GIROUSSE, ce cahier a été déposé aux Archives Départementales de l'Ain le 13 octobre 1994



Les frères Julien et Marius ROCHE à la ferme de Morez sur Hotonne

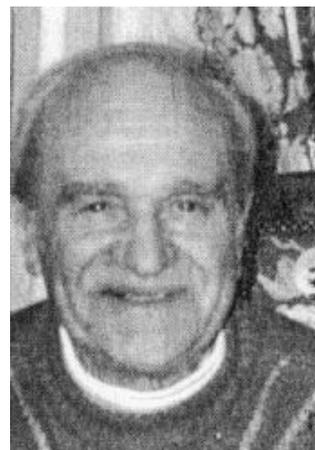


Pierre MARCAULT avec sa Sten

2.7. Carnet de route de Charles FAIVRE

Ce soir là, venus de la montagne de l'Avocat où nous séjournons depuis notre départ de notre bonne ville de Bourg-en-Bresse, Julien, Marius ROCHE, les jumeaux et moi sommes conduits par Coco JUHEM à une réunion des représentants locaux de l'Armée secrète. Après une longue marche, nous arrivons à la ferme de Faysse.

Le but de la réunion est de constituer un groupe qui, sous l'impulsion du chef départemental, formera une première structure de ce qui sera le maquis de l'Ain.



Charles FAIVRE

Volontaires tous trois avec ce vieux Hubert MERMET, dit Bébert, nous reprenons le chemin. Tandis que la nuit se dissipe, nous quittons la route pour emprunter un itinéraire qui nous mène à un bois minuscule. A la sortie du bois, brusquement un premier rayon de soleil éclaire un immense pré en pente tout givré de rosée blanche. Tout au fond, il y a un toit, celui de la ferme des Gorges de Montgriffon, avec sa grange à foin, ses fenêtres donnant sur un petit sentier où une source d'eau claire coule sans interruption dans un chaudron de cuivre. Au bout du sentier à travers les feuillages, on aperçoit l'église et le cimetière des Peyzières. Nous sommes à l'aube du 10 juin 1943. Peu avant midi, se présente un homme trapu, au regard direct: MOULIN, chef des maquis de l'Ain. Bien vite, à son retour d'un repas chez les CHAVANT, Julien ROCHE, sur sa demande, lui établira une carte d'identité. Dès ce moment-là, il sera le capitaine ROMANS.

L'un des premiers arrivés aux Gorges est moins jeune et inspire beaucoup de méfiance au point que l'accès de ses valises lui est interdit. A midi, après le rituel et unique plat de carottes, l'intéressé demande avec urbanité à ouvrir au moins une valise. Il revient aussitôt avec une petite boîte. Je revois encore la tête de Marcel GRUMOT, qui bourre sa pipe d'herbes sèches, lorsqu'il découvre le contenu de la boîte: des cigares. Dès la première bouffée, le suspect est définitivement intégré au maquis de l'Ain. Il y fera une belle carrière: c'est le lieutenant Jean VAUDAN (VERDURAZ).

Les visites sont rares : Marius CHAVANT, bien sûr son fils Jean, sa fille Andrée future madame Jean MONNIER, Eugène DÉON le cantonnier; aussi RUFFIER dont le père possède un moulin à Saint-Jean-le-Vieux. L'effectif se complète: René GUILLEMOT. Raymond et Lucien COMTET, Charles COLI, BOB, BÉBÉ, CHAUVIN, Louis MAILLARD. Pierre MARCAULT, instructeur des T.S.I. de Lyon, nous apprend à monter et démonter une Sten les yeux bandés. Cette première mitraillette nous a été procurée par Julien GODARD de Bourg, il n'y manque que les cartouches. Nous quittons les Gorges pour Terment le samedi 10 juillet 1943. Romans nous y attend. Il exulte : ce matin-là, les Alliés ont débarqué en Sicile.

Un 14 Juillet à Terment, c'est une fête. Il y a du soleil. Dans le pré, un repas somptueux procuré par Marcel DÉMIA nous est présenté. Il y a même des discours. Abusant de son privilège de l'âge, VERDURAZ m'a chargé de celui de la réception des autorités: ROMANS en uniforme, DUNOIR et CHABERT. Tous nos amis sont là. Le 15 juillet, ROMANS a pris une décision capitale. A partir de notre effectif, des équipes seront désignées pour regrouper les réfractaires réfugiés dans l'Ain. Mais ce jour-là, Joannès TARPIN est arrêté par l'occupant. Nous regagnons les Gorges, sauf VERDURAZ qui campe dans les grottes de la Fouge avec un petit groupe.

L'un des premiers à quitter la ferme est BOBENREITH, désigné agent de liaison. « BOB » est

Alsacien. Dans un livre paru après la guerre, un officier de l'Abwehr affirme l'avoir enrôlé dans les services d'espionnage allemands, peut-être à titre de « malgré-nous ». BOB est viscéralement Français. Rien ne prouve qu'il nous ait trahis. Les Allemands vont bientôt le récupérer et il le paiera de sa vie.

Un soir à la fin de juillet, dans un véhicule conduit par Jean MIGUET, nous gagnons après une halte à l'hôtel HUMBERT à Brénod, sous un violent orage, ROMANS, MARCAULT, Julien, Marius et moi, la combe de la Manche où nous attendent Robert DUBUISSON et Henri ADHEMAR (J3). Le lendemain, nous prenons contact avec 43 réfractaires au Gros Turc sur le Retord. Ce sont eux qui vont former l'ossature des camps des plans d'Hotonnes en août sous l'unique autorité de Pierre MARCAULT. Ce sont les effectifs de ces camps et ceux du camp VERDURAZ installé depuis septembre à En Bassan qui, avec leur chef du groupement sud, Henri GIROUSSE (CHABOT), vont défiler le 11 novembre 1943, jour de la Marseillaise historique d'Oyonnax.

Nous étions si peu nombreux aux gorges de Montgriffon ! Parmi nous, Julien ROCHE, Marcel GRUMOT, BOBENREITH, le fromager Louis PROST et Louis JUHEM (COCO). Ces premiers volontaires appartenant au groupement sud vont trouver la mort bien avant le débarquement des Alliés en France, la liberté retrouvée qu'ils ne connaîtront jamais. J'ai toujours gardé en mémoire leur visage ainsi que celui des camarades rencontrés ailleurs, tous tombés face aux pelotons d'exécution ou dans des combats inégaux lors de l'attaque allemande dans la neige de février 1944, contre le maquis de l'Ain alors sous le commandement direct d'Henri GIROUSSE (CHABOT). Ceux qui les ont connus ne les ont jamais oubliés.

Charles FAIVRE

2.8. Lycee Lalande

La naissance des FUJP en 1941

C'est en 1941, que le lycée Lalande est témoin de quelques manifestations individuelles de la part d'un nombre d'élèves qui marquent leur opposition à l'Etat français de Vichy.

Fin 1942, des groupes de résistance sont nés parmi les élèves les plus anciens. Un maître d'internat, Hugues BARANGE et un élève de seconde, Marcel THENON, fondent la première section des forces unies de la jeunesse patriote. A partir de cette date une trentaine d'adhérents est constituée : livraison de la presse clandestine, manifestations au départ des partances pour le STO et diverses actions de moyennes importances qui troubleront l'armée d'occupation.

Une vigoureuse répression est déclenchée lors de la destruction de fichiers du STO. Hugues BARANGE est arrêté, transféré à Montluc, torturé et fusillé. Marcel THENON, également arrêté et déporté en Allemagne.

Le moniteur d'éducation physique, Marcel COCHET, devient le chef départemental des FUJP est lui aussi arrêté et déporté.

Le successeur de Marcel THENON, Paul MORIN, responsable des FUJP est arrêté à son tour et déporté en juin 1943.

Paul MORIN est remplacé par Gilbert GUILLAND qui participe à quelques parachutages. Une première escarmouche aux abords du lycée Lalande entre un groupe d'étudiants et l'armée d'occupation provoque la descente de celle-ci au lycée en pleine session du baccalauréat. Dix élèves résistants seront arrêtés et déportés.¹

Dès le débarquement du 6 juin, la compagnie des FUJP accomplit des missions de sabotages et de harcèlement le long des voies de communications et livre une série de combats sur le plateau d'Hauteville.

Les FUJP participent aux côtés de l'avant garde américaine aux batailles de La Valbonne et Meximieux.

Pendant la même période, d'autres élèves prennent part à d'autres opérations des organisations auxquelles ils appartiennent (maquis de l'Ain) et subissent de lourdes pertes au cours de ces combats.

Malgré son faible effectif, le lycée Lalande a fourni à la résistance une participation très importante, dont 32 furent tués ou fusillés et une vingtaine déportés.

L'action courageuse de ses élèves lui a valu l'attribution de la médaille de la Résistance française, la seule décernée à un établissement scolaire.



Cérémonie de décoration du drapeau et de trois lycéens FUJ. De gauche à droite : Guilland, Marinet et Laprade.

¹ cf. Annexe : Coup de main sur la trésorerie générale

2.9. La naissance des F.U.J.

Les Forces Unies de la Jeunesse

Le récit de Paul MORIN

MORIN Paul Louis
né le 29 juin 1924 à Bourg en Bresse

Depuis ma naissance j'habite au 92 boulevard de Brou à Bourg quand la guerre est déclarée le 3 septembre 1939. En juin 1940 je passe le Brevet à l'EPS Carriat. 1940-1941 année préparatoire au concours d'entrée à l'École Normale. En juin 1941 je parle pour la première fois de résistance organisée avec Jean MILLET de Chavannes sur Suran qui est en liaison avec un service anglais.



Paul MORIN

Reçu en juin 1941 à l'École Normale, je rejoins le Lycée Lalande en seconde. Rencontre avec Marcel THENON qui achète ses livres d'occasion chez Paul PIODA. Il apporte le premier journal clandestin "Libération". Immédiatement notre décision est prise: entrer dans la Résistance.

Sous l'autorité de Paul PIODA, nous créons en octobre 1941 la première sizaine "Libération" au Lycée Lalande, qui sera suivie d'une seconde puis d'une trentaine en fin d'année (élèves de seconde et première). Parallèlement nous créons plusieurs sizaines à Bourg qui deviendront avec le temps et l'équipement nécessaire de véritables petits groupes francs.

De septembre 1941 à juin 1942 : distribution de tracts et journaux clandestins. La victoire de BIR HAKEIM donne un nouveau souffle à la Résistance.

Les internes de Lalande créent des sizaines dans leurs communes d'origines : Pont-de-Vaux, Nantua, Bellegarde, Oyonnax, Belley. A la rentrée scolaire 1942, Marcel THENON est nommé responsable départemental des jeunes de Libération et je deviens officiellement son adjoint, étant bien moins libre que lui (interne au Lycée Lalande). C'est aussi l'arrivée de filles du Lycée Quinet et la création de la première sizaine à Carriat avec mon plus jeune frère.

Octobre 1942 : Nous recevons notre première Sten. Alors commence pour les jeunes une nouvelle activité : apprendre à monter et démonter cette mitraillette. Certains bénéficient aussi d'un apprentissage à utiliser les explosifs (plastic, etc...).

C'est en novembre 1942 que nous changeons de nom suite à la création des M.U.R. (Mouvements Unis de la Résistance) Les jeunes de ces mouvements : Libération, Combat et Franc-tireur sont réunis pour former les FUJ (Forces Unies de la Jeunesse). Dans l'Ain cela ne change pas grand chose car seuls les jeunes de Libération ont une organisation propre.

En octobre c'est aussi notre première rencontre avec Henri BAILLY, un des futurs responsables nationaux de notre organisation.

Au lycée Lalande arrivent M. BOURGEOIS, Surveillant Général, qui aura une mort glorieuse avec la 5ème Cie FUJP lors des combats du Pont de Chazey le 31 août 1944 et Hugues BARANGE,

Professeur auxiliaire, un de nos responsables nationaux (mais nous ne le savons pas) qui sera fusillé dans la banlieue de Lyon en août 1944.

11 novembre 1942 : Nous participons nombreux à une manifestation silencieuse au Monument aux Morts de Bourg.

L'arrivée des Allemands à Bourg mobilise davantage les jeunes. On défile dans les rues pour aller au terrain de sports en chantant «Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine», encadrés par notre Prof. Marcel COCHET. Le recrutement contient plus de deux trentaines à Lalande, deux sizaines à Carriat, trois groupes francs en ville et des groupes dispersés dans l'Ain - Journaux et tracts sont diffusés partout, certains participent à des parachutages.

A la rentrée de janvier 1943, la direction nationale FUJ basée à Lyon confirme Marcel THENON Chef Départemental et je suis confirmé comme étant son adjoint plus spécialement chargé d'un service renseignements. Ce service est au point dès le mois de mars et chaque semaine la liste de "Bons Bourgeois Bressans " qui ont rejoint "surtout le soir" les rangs du PPF (Parti Populaire Français - de Vichy -) et de la collaboration s'allonge et Lyon est informé.

Mais en février la loi sur le STO va perturber nos plans.

Il faut maintenant et en urgence aider les jeunes requis à se cacher, puis leur trouver des lieux de vie sécurisés. Jusque là on cache quelques jeunes recherchés par la police de Vichy dans des fermes du Bugey.

Avec le nombre, ce n'est plus suffisant et ne correspond pas à ce qu'attendent ces jeunes qui veulent lutter contre l'envahisseur. Il faut créer de véritables maquis avec des encadrements. Ce sera l'affaire des adultes. Pour notre part, nous décidons avec Marcel THENON de détruire les fichiers d'appel au STO dont les services sont rue St Antoine à Bourg. L'opération est montée avec un groupe franc des FUJ de Bourg : POBEL, les frères MARTIN, etc... deux des FUJ travaillent dans le service : BOLLON et ROY. La première tentative est annulée, la police ayant été informée. Une deuxième tentative a lieu le 21 mai 1943, mais le supposé " donneur " n'a pas été informé, l'opération réussit parfaitement entre 12 heures et 13 heures et tous les fichiers sont détruits l'après midi. Mais cette fois le donneur de date va donner les noms. Tous les participants sont arrêtés le 22 mai plus Marcel THENON le 23 mai avec qui j'avais participé à l'organisation. Ayant assisté sous un faux nom, je suis recherché pendant deux jours aux entrées et sorties du lycée Lalande - mais je suis interne.

La direction des FUJ à Lyon est informée, mais à la veille du bac je reste à Bourg où je remplace Marcel THENON à la tête des FUJ de l'AIN - Mais on m'informe qu'au cours des vacances, je rejoindrai Périgueux, sous un faux nom pour remplacer le responsable FUJ qui vient d'être arrêté.

16 et 17 juin : épreuves du bac

Le 18 juin au matin j'apprends par Marcel COCHET notre Prof. de Gymnastique que la police spéciale de Lyon est à Bourg et plus spécialement à Carriat. A midi en rentrant chez mes parents boulevard de Brou, la police m'attend. Elle a caché sa voiture rue Bara. Emmené au commissariat de police en attendant d'être interrogé, j'apprends par un garde que j'ai été dénoncé par HOUPPERT (dit COBRA pendant son passage aux maquis de l'Ain) un jeune de Carriat qui est un fervent des FUJ.

Les bressans apprendront 13 mois plus tard qu'il est un agent de renseignement allemand. Après jugement, il sera fusillé par les maquisards de l'Ain.

A cette époque, en juin 1943, les FUJ comptent environ 400 membres dont une centaine au Lycée Lalande. Ceux de Bourg formeront la 5ème Cie FUJP des maquis de l'Ain, les autres rejoindront des unités proches de leurs domiciles en juin 1944.

Devant le juge d'instruction je nie mon appartenance à la résistance organisée et reconnais avoir donné à HOUPPERT un journal et un tract que j'avais trouvés. - idem devant la commission spéciale de Lyon à la Préfecture, malgré les coups et tortures.

Marcel COCHET est arrêté vers 14 heures. Il me rejoint au commissariat. On lui reproche ses attaches avec PIODA qui a été arrêté quelques semaines avant et envoyé comme Interné Administratif à St Paul d'Eygeaux. Le 19 juin les interrogatoires continuent toute la journée. Le dimanche 20 juin à midi j'apprends par un garde que le juge d'instruction aurait demandé ma remise en liberté. A 18 heures on m'annonce que le préfet de l'Ain s'y oppose.

Lundi 21 juin je retourne au parquet, je reviens à midi au commissariat. A 15 heures, transféré au palais de justice, j'attends ... à 16h45 de nouveau au cabinet du juge qui m'annonce ma remise en liberté en attendant le jugement. Retour au Commissariat et à 19 heures j'arrive à pied chez mes parents Boulevard de Brou, surpris mais heureux.

Le 22 au matin, Lyon m'informe que dans les 48 heures j'aurai ma fausse carte d'identité accompagnée de ma feuille de route.

A 16h15, je suis de nouveau arrêté sur ordre du préfet pour être envoyé au camp de St Paul d'Eygeaux, avec Marcel COCHET. Le départ sera repoussé plusieurs fois.

Le 23 juin à 16 heures le parquet notifie à Marcel COCHET et à moi-même notre arrestation et notre incarcération à la prison de Bourg. La suite sera, toujours avec Marcel COCHET, une tentative d'évasion avec l'aide du Dr Gustave LEGER mais qui sera annulée - notre transfert à la prison St Paul à Lyon - notre condamnation dans deux affaires distinctes par le tribunal spécial de Lyon - notre transfert en décembre à la centrale d'Eysses - notre participation active à la tentative d'évasion de toute la centrale le 17 février 1944 où je suis agent de liaison du Lieutenant NEES - puis notre transfert à Compiègne - enfin le 18 juin 1944 notre départ pour Dachau et ensuite notre affectation au Kommando d'ALLACH d'où je partirai, quelques jours après la libération du camp pour rejoindre la 2ème D.B (40ème RANA) et mon retour à Bourg en Bresse le 22 mai 1945.

Paul MORIN

2.10. Formation et l'action des maquis du Haut Jura

par Henri PEYRELONGUE

Le maquis du Haut Jura a été constitué principalement à partir des écoles de cadres du maquis fondées en 1943 par le service PERICLES, dépendant du mouvement de résistance COMBAT.

Les éléments de ces écoles (Theys en Isère, La Lavanderaie à Barrême dans les Hautes Alpes) ont été regroupés en septembre 1943 dans le Haut Jura, dans des fermes entre les Moussières, les Bouchoux et la Pesse sur le haut plateau au sud de Saint Claude, sous le nom de code de TAHURE



Un groupe du maquis à La Versanne

L'hiver se passe en entraînement physique, civique et militaire avec un armement très réduit. Après une courte période de repos dans les villages en février 1944 , un parachutage d'armement est obtenu le 11 mars près de Viry (10 km nord Est d'Oyonnax)

Les camps du maquis du Haut Jura sont alors équipés d'un armement anglais important : fusils mitrailleurs Bren, fusils Lee Enfield, mitraillettes Sten, bazookas, grenades etc... Ils se constituent en groupes mobiles légers et bien armés et s'installent dans la nature sous des toiles de parachutes, en particulier dans le bois de la Versanne, au sud de Larrivoire. Des emplacements de combat sont aménagés en lisière du bois.

Le vendredi Saint 7 avril la Division 157 de la Wehrmacht se déploie dans la région de Saint Claude. A la suite d'une trahison, elle s'empare du commandant VALLIN, chef du maquis et après de cruels sévices le fusille sous le Rosay. VALLIN dans un suprême effort a réussi à persuader les Allemands que les habitants de Viry avaient été contraints sous la menace d'aider le maquis à transporter les conteneurs du parachutage, sauvant ainsi les habitants des représailles.

Le matin à l'aube,les commandos motorisés de la division attaquent le bois de la Versanne ils sont tenus en échec toute la journée par le maquis bien retranché, tandis que d'autres camps tendent des embuscades aux colonnes de renfort au Champravallet et au dessus de Vulvoz. La Wehrmacht réussit à décrocher à la nuit, emmenant ses morts et ses blessés. Le maquis de son côté a subi des pertes . Il se replie et se disperse dans plusieurs directions sous une pluie battante sans ravitaillement pendant plusieurs jours. Il se réorganise et se regroupe dans les bois de Reverjoux dans la forêt de Belleydoux, début mai. A partir de ce moment, il est rattaché au groupement nord des maquis de l'Ain commandé par Noël PERROTOT (MONTREAL).

De là il entreprend de nombreuses opérations et coups de main.

Le 28 mai il détruit simultanément les dépôts de locomotives des gares de Bellegarde et de St Claude.

A partir du 6 juin, date du débarquement en Normandie, il participe aux opérations de la région de Bellegarde et Fort l'Écluse. Il exécute des barrages sur les routes de Nantua à Bellegarde, de Saint Claude à Belleydoux, de Desertin à La Pesse. Le 12 juillet les Allemands attaquent la région de Saint Claude par le nord et font sauter les barrages obligeant le maquis à se replier près de Berbois au nord du Crêt de Chalam. Dans la nuit du 15 août, il attaque le poste du col de la Faucille. Dans les derniers jours d'août, il attaque La Cure et le Fort des Rousses en liaison avec le maquis de Haute Savoie. Enfin rejoint par des éléments de la Première Armée débarquée en Provence, il libère Morez.

Après la Libération, le maquis du Haut Jura s'installe dans la région de Nurieux puis à Saint Claude en attendant d'être incorporé dans l'armée régulière pour tenir des forts sur le front des Alpes durant le rude hiver 1944 1945.

Henri PEYRELONGUE

Bibliographie

Maquis du Haut Jura. Par Rancy 1992 imprimé par Lyon VI

La longue marche de la Division 157 par Christian Wyler (Grancher 2004) page 220 La résistance dans le Jura par François Marcot Cêtre 1985 Annuaire du Service Péricles et du Maquis du Haut Jura

Des hommes dans la forêt par Cara

Vendredi Saint à La Versanne (Témoignages)

La Voix du Maquis (différents numéros du journal)

3. UN EVENEMENT MEDIATISE

3.1. L'événement phare de l'automne 1943

Le défilé du 11 novembre 1943 à Oyonnax : un défilé d'une audace inouïe, mais d'abord le défi courageux des maquisards de l'Ain

IVRES DE LIBERTÉ, À L'OCCUPANT NAZI

Aux rendez-vous de l'Histoire, - la grande, celle qui a forgé la Nation -, les Pays d'Ain ont inscrit leur date : 11 novembre 1943.

De GAULLE l'a saluée comme un événement majeur qui força la reconnaissance de la Résistance française par les Alliés, Alban VISTEL écrit qu'elle fut le coup de tonnerre qui creva la nuit oppressante de l'Occupation, Henri PETIT (ROMANS) vit en elle le témoignage de l'existence d'une armée dont "ni les soldats, ni les officiers ne ressemblaient, même de loin, à des terroristes". Et beaucoup d'autres voix, on le verra, ont exalté, magnifié l'éclat de ce jour-là.



Les maquisards portent le drapeau à croix de Lorraine

Soixante années ont passé. Mais que l'on imagine aujourd'hui quel formidable culot poussa ces quelque cent cinquante maquisards de France et leurs chefs, venus en camions de leurs repaires montagnards du Bugey, à défilé au grand jour (et pas n'importe lequel !), à la barbe des nazis, dans une ville de la France occupée...

Eurent-ils sur-le-champ pleinement conscience, en ce jour interdit parce qu'il commémorait la victoire des poilus de 14-18 sur les Allemands, qu'ils venaient, ces maquisards de chez nous, de signer un "coup" dépassant de loin la symbolique pure, un "coup" qui interpella si fort CHURCHILL et ROOSEVELT qu'il allait débloquent le largage tant attendu des parachutes porteurs de containers chargés d'armes et de vivres ?

A elle seule, l'inscription vengeresse barrant la gerbe déposée au pied du monument aux morts d'Oyonnax proclamait toute sa charge provocante : "Les vainqueurs de demain à ceux de 14-18".

Explosion de cris, de hurrahs, d'applaudissements : en cet instant, sans doute, les maquisards de l'Ain ne pensaient sûrement pas qu'ils venaient d'écrire une page forte de l'Histoire de leur Pays...

Ils goûtaient l'ivresse forte d'une heure extraordinaire, savourant la joie immense d'être réchauffés par la fraternité chaleureuse des populations oyonnaxiennes éberluées...

Et cet accueil, en réponse à leur défi, les paya au centuple de leur audace.

«NOUS ALLONS FRAPPER UN GRAND COUP...»

Défi ? C'en était un, à coup sûr, dont "l'initiative et par conséquent le mérite", écrit le Colonel Henri GIROUSSE (ex-capitaine CHABOT, commandant le groupement sud) en reviennent au capitaine ROMANS". C'est lui qui avait réuni quelques jours auparavant, à son P.C. de Granges, ses principaux adjoints : CHABOT, mais aussi Noël PERROTOT (alias MONTRÉAL, commandant le groupement nord) et RAVIGNAN. L'un des buts de l'expédition était "de montrer le vrai visage du maquis, encadré par de vrais officiers français, à la population civile, plus ou moins endoctrinée par la propagande de Vichy".



Roger TANTON en tête du défilé

C'est à CHABOT, un ancien de Saint-Cyr, que fut confiée la mission d'organiser le défilé. Entreprise lourde de risques multiples !

... Car nul ne peut supposer, même après un demi-siècle, qu'une démonstration d'une envergure telle, aux conséquences imprévisibles, ait pu relever d'une banale improvisation ! "Je pensais surtout à la menace pesant sur les populations de nos amis civils sans défense", craignait CHABOT à juste titre ... "Et pourtant, avec le recul, on peut affirmer que le défilé des maquis, le 11 novembre 1943, a été non seulement un grand succès, mais une opération positive et bénéfique". Ce que traduit aussi par une autre formule le Lieutenant DE LASSUS, commandant la 1^{ère} section : «Trois ans après la honte de 40, un drapeau français, des soldats de chez nous, osaient se montrer à découvert, malgré les troupes d'occupation !».

Tout fut donc minutieusement préparé. Il fallait neutraliser les forces de police ou de gendarmerie, heureusement complices grâce à des hommes de la trempe du Capitaine VERCHERE, qui sera plus tard déporté. Il fallut aussi se procurer, bien évidemment, des véhicules. Une camionnette avait même été remise par le Père Supérieur (déporté et mort en Allemagne) de la Trappe des Dombes fin août 1943. Elle servit pour le transport du 11 novembre.

Une brochette de garçons enthousiastes et dévoués s'occupèrent tout spécialement des conditions, pour le moins hasardeuses, de l'approvisionnement en essence. S'il faut citer quelques noms, - entreprise délicate car elle entraînera inévitablement quelques omissions involontaires -, surgissent des figures comme celles de Jean MIGUET et son équipe de Hauteville, Octave TARDY, Michel PENON, Emile CARRIER... Et tant d'autres encore, dont celle du Lieutenant BRUN, celles des équipes de neutralisation de la ville, des résistants d'Oyonnax, bien évidemment, rassemblés autour du Lieutenant CURTY (BOUDET), Chef de l'A.S. - secteur C6, du Professeur Elie DESCHAMPS (RAVIGNAN), des familles MOIRAUD et JEANJACQUOT.

Tout semble prêt. "Nous allons frapper un grand coup", prévient ROMANS, en serrant la main de Pierre MARCAULT, responsable des Fermes "Morez" et des "Combettes", et auquel vont être confiées, on va le voir, d'importantes et nouvelles responsabilités dans la conduite du défilé. "Nous allons frapper un grand coup : défilé drapeau en tête, dans une ville du département. Le lieu et la date ne sont pas encore arrêtés, mais il faut tout de suite vous y préparer".

Bien sûr que oui, l'on s'y prépare ! On sensibilisera l'opinion : les officiers seront en tenue, les hommes en uniforme. On dût trouver un drapeau certes, mais aussi des clairons, des tambours... et même quelques paires de gants pour la garde du drapeau. Car ce ne sont pas des marginaux qui vont avancer au grand jour dans le centre d'Oyonnax, mais des patriotes français, propres, résolus et

disciplinés. Et surtout grisés de liberté ; d'une liberté qu'ils souhaitent faire partager à leurs compatriotes étouffés sous la botte ennemie.

Le 11 novembre au matin, "Dans l'aube froide et cotonneuse", telle que la décrit MARCAULT, la colonne des maquisards, pataugeant dans la neige, s'ébranle enfin. Un peu plus bas, on s'entasse dans les camions soigneusement bâchés. Direction enfin révélée : Oyonnax.

Les routes de montagne sont périlleuses. A tout moment, l'ennemi peut intercepter le convoi. Passons sur les difficultés imprévues rencontrées sur le trajet, sur les retards, les craintes d'être confrontés à une panne de moteur (ou de carburant)... Quant à l'itinéraire, soigneusement étudié, il sera ainsi fixé : le convoi s'ébranlera du Grand Abergement. On filera par Le Poizat, Lalleysiat. On traversera la RN 84 à Moulin de Charix. On grimpera aux abords du lac Genin, avant de déboucher sur Oyonnax par la forêt d'Échallon.



Départ pour Oyonnax

Nous voici maintenant proches du lieu... et tout près de l'instant que retiendra l'Histoire.

Le dispositif du défilé, lui aussi, a été scrupuleusement arrêté. ROMANS marchera en tête avec, à ses côtés, le capitaine JABOULAY, puis le Lieutenant Charles MOHLER (DUVERNOIS), le Lieutenant Lucien BONNET (DUNOIR) de l'État-Major régional R1. Suivra le drapeau avec sa garde. Roger TANTON, mitrailleuse au poing ouvre la marche.

Ce sont trois sections, fortes chacune d'une trentaine d'hommes, qui défileront derrière le drapeau.

De LASSUS avancera en tête de la première section : à ses côtés, les frères jumeaux Marius et Julien ROCHE. Pierre MARCAULT commandera la seconde section, et CHABOT la troisième, que "bouclera" en serre-file VERDURAZ.

Le drapeau ? C'est Raymond MULARD qui aura l'honneur de le porter. On l'a prévu au camp de Morez, comme pour toute la garde. Les hommes se sont entraînés à défiler. De même l'équipement touchant au drapeau a été récupéré à Hotonnes et Ruffieu (notamment auprès du curé et du secrétaire de mairie). Car il fallait aussi, - et ce n'était pas un détail mineur -, quelques paires de gants blancs. "Les miens, a précisé MULARD qui le tenait de son vieux copain Raymond COM-TET, avaient été portés par une jeune femme qui s'était mariée huit jours plus tôt !".

Quant à Pierre CHASSE (LUDO), il se souvient qu'on lui remit, quelque part à l'entrée d'Oyonnax, une gerbe en forme de grande croix de Lorraine fleurie : "Un peu encombrant et pas très discret, jugea-t-il, ce "paquet" ; quand on se ballade seul sur une route !".

Peu après, alors que les unités de maquisards sont fin prêtes, et que les hommes de protection, mitrailleuse au poing, sont en place, LUDO remettra la gerbe à Julien ROCHE, qui avancera aux côtés de son frère Marius, tandis que lui, LUDO, trouvera une place à gauche de la garde d'honneur du drapeau.

UNE MARSEILLAISE MÊLÉE DE LARMES...

Il est près de midi. Le Patron (entendez par là, bien sûr, ROMANS-PETIT) se tourne vers ses hommes : - "Les Maquis de l'Ain, à mon commandement"

Cet ordre que le chef vient de hurler, devant une population abasourdie, il résonne encore dans les oreilles de tous les acteurs survivants de ce grand moment, cinquante ans plus tard. Le clairon sonne la garde. MULARD dresse bien droit son cher drapeau, et porte sur la poitrine sa croix de guerre 39-40.

Depuis la place de la Poste jusqu'au monument aux morts, les clairons et les tambours rythment la marche. "Aucun de ceux qui ont participé à cette cérémonie, commente CHABOT, ne peut oublier l'ambiance exceptionnelle qui s'est créée peu à peu pour atteindre l'un de ces sommets qu'il est rare de vivre dans toute une existence".

ROMANS dépose la gerbe barrée de sa fière inscription. La "Marseillaise" s'élève, enflée par la foule, une "Marseillaise" mêlée de larmes, "qui surgit, grossit, monte..."

«Cette Marseillaise ce n'est pas celle des aires d'aérodromes ou des quais de gares, mais celle des soldats de l'an II de la République» comme le dira plus tard Daniel MAYER, Président du Conseil Constitutionnel, lors d'un discours au Val d'Enfer à Cerdon.



Les maquisards défilent

On acclame les gars du maquis, on les entoure affectueusement. On leur donne ce que l'on a sous la main : un peu d'argent, des cigarettes et, bien plus que cela, des cris d'encouragement et de réconfort. Des hommes, des femmes, des jeunes et d'anciens poilus de 14-18 se jettent dans les bras de ces maquisards en poussant des cris d'allégresse. On chante : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine". Un seul mot peut résumer l'instant : le délire. Ce jour-là, soldats en uniforme pour la parade de l'honneur, ces hommes venus de tous les horizons de la province profonde, de toutes conditions et de toutes confessions, animés par le seul souci de redonner liberté et grandeur à leur pays asservi, ces hommes ressembleraient pour l'éternité aux soldats de l'An II. Il arrive que sur sa route, très rarement, l'Histoire se répète... Oyonnax connut ce rarissime privilège.

Il faut repartir. Vite laisser derrière soi les ovations d'une population comme prise de folie. On embarque dans les camions. Direction : les camps où se préparent de nouvelles luttes, où s'entraîneront toujours davantage de patriotes en vue d'affrontements futurs.

Nul ne sait, le soir, quand chacun, le coeur léger, repasse dans sa mémoire fraîche les images hautes en couleurs et en cris d'allégresse d'un exploit qui a sublimé tous les coeurs, nul ne sait de quoi sera fait l'an 1944 tout proche, et quand sonneront enfin les cloches de la Libération...



Retour au maquis sous les acclamations

Le coup d'audace d'Oyonnax, on l'a dit, allait connaître un retentissement extraordinaire "que nul parmi nous n'avait prévu" reconnaît CHABOT qui rappelle qu'à Londres, Emmanuel d'ASTIER de la VIGERIE, en informe lui-même Winston CHURCHILL. Alban VISTEL lui aussi confirmera cette précision à CHABOT : «**Cet exploit, c'est autant la réussite de ceux qui défilèrent que de ceux, infiniment précieux, dont la tâche plus obscure mais essentielle fut, à l'arrière, d'assurer la protection par tous les moyens**».

Les Maquis de l'Ain venaient de gagner une bataille pour la libération de la France. "L'esprit de la France vit encore", écrivaient, quand leur parvint l'information, les journaux de Grande Bretagne, d'Amérique et des pays neutres, relatant les circonstances incroyables de ce défilé, un sursaut d'hommes volontaires épris de liberté.

Les conséquences de l'exploit furent immédiates, on le sait : CHURCHILL annonça à Emmanuel d'ASTIER de la VIGERIE : "J'ai décidé d'armer la Résistance Française". Ainsi, la France résistante tout entière allait bénéficier du défilé d'Oyonnax.

Et sans doute est-ce en pensant au courage des auteurs de ce "coup" que plus tard André MALRAUX, évoquant l'engagement des premiers maquisards, s'écriera : "Pour la première fois depuis son désastre de 1940, la France occupée, martyrisée, fait à nouveau entrer sa voix à travers le monde libre. Elle s'engageait bien sur la voie de l'effort, du sacrifice et du sang".



Devant l'Hôtel de ville, les porteurs de la gerbe. De gauche à droite René ESCOFFIER, Julien ROCHE, Marius ROCHE et DE LASSUS ST GENIES

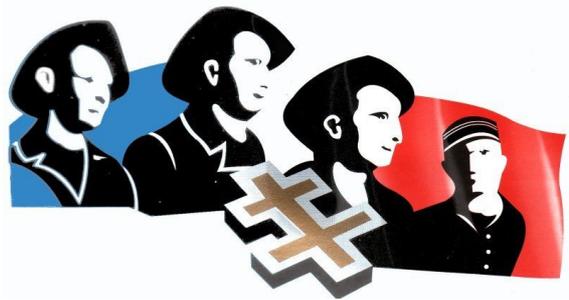


Retour des Maquisards dans les camps sous les acclamations de la population.

3.2. Le centre national de la recherche scientifique

«Le coup d'audace d'Oyonnax fut en métropole ce que Bir-Hakeim avait été sur les champs de bataille extérieurs»

La célèbre inscription : "Les vainqueurs de demain à ceux de 1914-1918" sur la gerbe déposée le 11 novembre 1943 au monument aux morts d'Oyonnax par les maquisards de l'Ain en hommage aux combattants de la Grande Guerre représentait davantage qu'un magnifique coup d'audace". C'est le jugement porté par le Centre National de la Recherche Scientifique dans sa publication "La Mémoire des Français".



On a pu dire, estime-t-il, "qu'Oyonnax fut en métropole ce que Bir-Hakeim avait été sur les champs de bataille extérieurs... L'occupant se trouvait, de par sa pesanteur même et le temps du coup d'éclat, réduit à la situation, plus humiliante encore que celle d'occupé, car elle manifeste une incapacité morale, de faire-valoir".

Le Centre National poursuit : "Au regard de l'avenir, ce défilé constituait par sa rigueur formelle et son opportunité temporelle un symbole de solidarité historique entre les combattants de différentes guerres. Dès lors, il ordonne et soutient le souvenir tout autant qu'il le requiert, et l'hommage des plus hautes autorités constituées rendu quarante ans plus tard est un moment privilégié de la

conscience nationale autant et en même temps que l'évocation solennelle d'un passé mémorable".

Et le Centre National conclut : "Cette double interdépendance historique à l'égard du passé comme de l'avenir fait de ce 11 novembre 1943 un véritable noyau de signification, ce qui explique la continuité commémorative dont il est l'objet depuis la Libération, de même que la qualité particulière de la représentation officielle puisque, avant l'hommage solennel rendu par François MITTERAND en 1983, deux autres présidents de la République en exercice, Vincent AURIOL en 1947 et le Général De GAULLE en 1963 avaient lors de visites dans le département, rappelé en termes élogieux le souvenir de ce haut fait".

On peut lire dans l'ouvrage de M. François BEDARIDA « La Mémoire des Français » qui consacre une importante part à l'action des maquis de l'Ain la phrase suivante : « Oyonnax et Val d'Enfer, le processus commémoratif dans l'Ain présente un double caractère d'illustration et de symbole : symbole de par la puissance évocatrice du défilé d'Oyonnax du 11/11/1943 d'une part et du monument à la Résistance du Val d'Enfer à Cerdon d'autre part, et illustration à la fois par son ampleur et par les difficultés qui ont caractérisé son déroulement »

3.3. Le faux Nouvelliste

une mystification spectaculaire de la presse quotidienne lyonnaise



LE FAUX «NOUVELLISTE»

Encore tout exaltés par le défi victorieux du 11 novembre 1943 à Oyonnax, Henri JABOULAY et Lucien BONNET prennent le chemin du retour. Qui donc lance l'idée au cours de la nuit ? Deux jours plus tard, H. JABOULAY me la soumet.

Il s'agit de monter une mystification spectaculaire, de frapper l'opinion par une grande victoire psychologique; les rieurs seront pour nous, les adversaires mesureront la puissance de nos moyens clandestins et, qui sait, des vocations nouvelles nous rejoindront.

Depuis que le PROGRES s'est sabordé, il n'existe plus qu'un seul grand quotidien dans la région lyonnaise, le NOUVELLISTE. Organe de la droite solidement enracinée à Lyon, il prêche chaque jour la collaboration; à longueur de colonnes il insulte sans danger la Résistance. Il faudrait pouvoir sortir de nos ateliers secrets un faux Nouvelliste que l'on substituerait au vrai dans les postes de vente.

Le projet me séduit sur le champ et me paraît parfaitement réalisable. Elaborer une feuille imitant le Nouvelliste ne présente pas de difficultés insurmontables. Le problème essentiel réside dans la diffusion rapide aux divers kiosques; il serait trop long et fort périlleux de chercher complicité parmi les tenanciers. Il faut donc que nos diffuseurs soient nos propres hommes. Mais l'alerte sera vite donnée. L'opération présente des risques évidents; il faudra qu'elle soit méticuleusement organisée, son succès dépendra de la rapidité d'exécution.

Le lendemain, je convoque H. JABOULAY, PASCAL, mon adjoint chargé de l'impression de notre propagande, et DUVERNOIS, notre responsable «groupe franc». Les tâches de chacun furent fixées, PASCAL préparerait l'impression de 25.000 exemplaires, JABOULAY fournirait copie et mise en page, DUVERNOIS monterait l'opération de substitution du «Vrai» par le «Faux». Le matériel rédactionnel ne ferait pas défaut, car écrire à l'abri demeure chose aisée et les amateurs ne manquent pas. Mais il fallait imiter la mise en page et la typographie du «Vrai», composer des titres pouvant un instant couvrir le subterfuge. Grâce aux intelligences que possédaient JABOULAY à PARIS-SOIR (celui de Lyon), à la collaboration du rédacteur en chef P. BONNET et de P. SCIZE, cela fut fait au mieux. PASCAL mobilisa l'héroïque E. PONS et ses compagnons, les typos VERNIER et PLANCHET, notre imprimerie de la rue Viala.

Pendant des jours, DUVERNOIS et ses hommes vont repérer le trajet des véhicules des Messageries Hachette vers les agents vendeurs. Neutraliser les conducteurs des véhicules, remplacer les paquets de journaux officiels par nos paquets, cela n'est pas impossible à l'audace de nos groupes francs. Mais outre les risques évidents, cela suscitera du tumulte, de précieux instants seront gâchés et l'opération finalement échouera. Fort heureusement les agissements de la censure vont fournir la solution. Fréquemment des informations se voyaient censurées alors que le Nouvelliste était déjà, non seulement imprimé mais remis aux vendeurs. Les Messageries couraient alors reprendre les journaux pour les remplacer par la nouvelle édition expurgée. Tout étant prêt, l'opération est fixée au 31 décembre.

Nuit de veille. Au garage où sont stockés les 25.000 exemplaires de notre «Faux», les groupes francs de l'équipe DANIEL (une vingtaine d'hommes) préparent les paquets sur lesquels ils collent la bande «Censure». Ils disposent de six véhicules portant la vignette «Service de Presse». Ils connaissent à fond leur parcours, leurs horaires, le nombre de paquets à déposer à chaque poste; une dernière répétition et ils dorment. A 5 heures, debout ! Trois par voiture, un homme de protection avec mitraillette et grenades. A chaque étape, même scénario, la voiture stoppe, un camarade descend, fait son laïus au vendeur encore mal dégoûré du sommeil : censure allemande, nouvelle livraison, reprise de la première édition. Le brave homme veut faire des comptes; pas question, on verra plus tard, les Messageries simplifient aujourd'hui leurs méthodes. A chaque poste, des hommes circulent à pas lents, cette présence étonne, ce sont nos hommes de protection, dont des

gardiens de la paix, nos complices.

Réussite magistrale, ce n'est qu'autour de 8 heures que l'alerte est donnée. Trop tard, les lecteurs rigolent doucement, nos gars ont regagné leur garage. La ville toute entière connaît bientôt le résultat de la bonne farce. Les Allemands, toutes les polices sont sur les dents, ceci vaut des perquisitions au Nouvelliste, au Lyon Républicain. Les M.U.R. ont ridiculisé l'adversaire. DUVERNOIS et ses hommes n'ont pas essuyé la moindre perte, on parlera longtemps de cette extraordinaire aventure. Plus tard, Eugène PONS ira mourir à Neuengamme, PASCAL (Paul GIRIN), F. VACHER tomberont sous les balles allemandes.

Nous remercions notre ami Alban VISTEL de nous avoir autorisé à reproduire ce passage de son livre «LA NUIT SANS OMBRE».

La Voix du Maquis

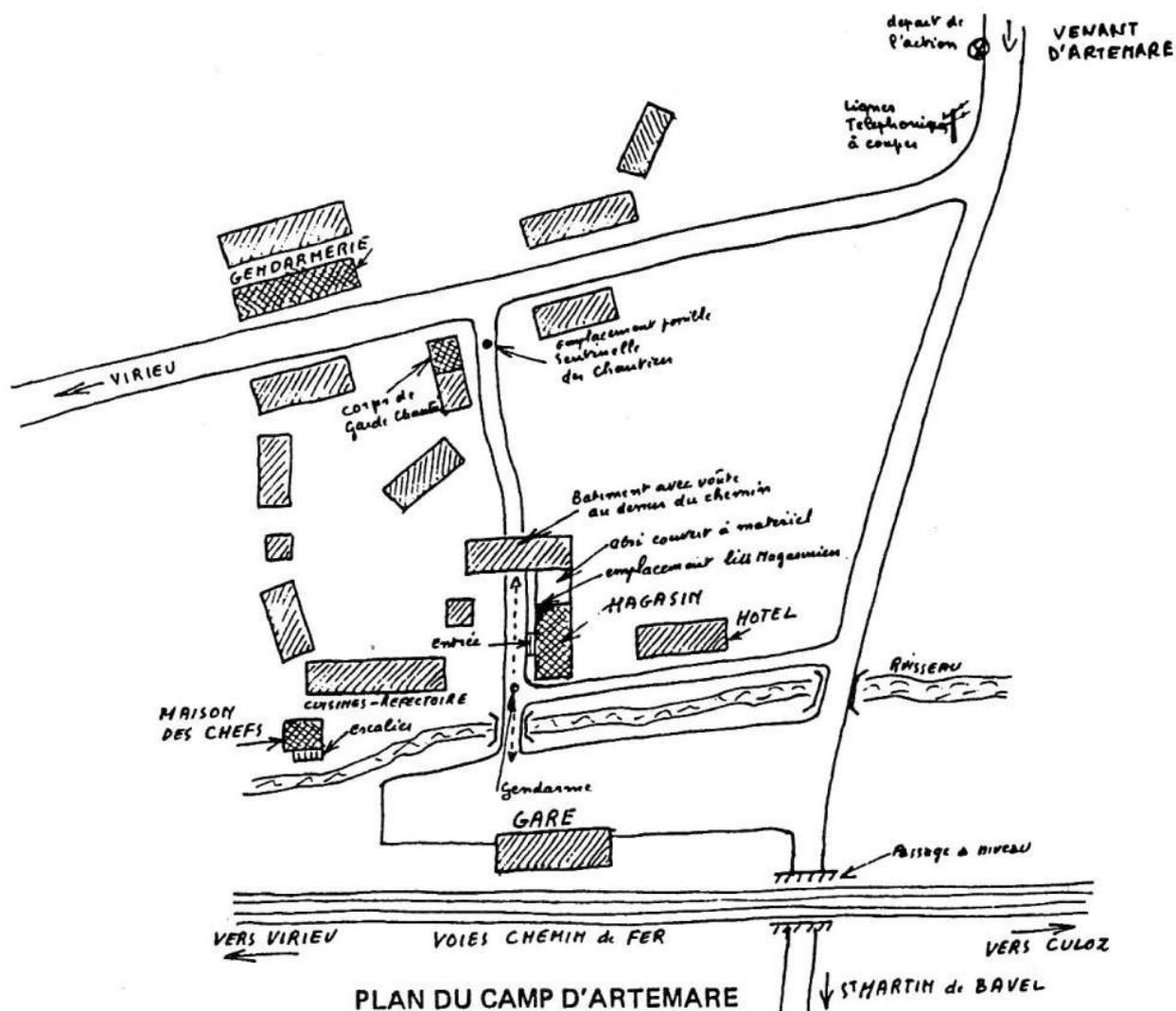
4. L'ARMEE SECRETE SUPPORT DE L'ACTION DES MAQUISARDS

4.1. La réussite du coup d'Artemare sur le camp de jeunesse n°43

fait basculer les maquisards du camp de réfractaires dans celui de rebelles...

Cette année 1943 restera d'abord, pour les maquis de l'Ain, celle de toutes les audaces. Elle annonce et prépare, au dernier trimestre surtout, les premières semaines glaciales de 1944 qui allaient être si souvent celles des grands affrontements meurtriers.

L'audace, - un cri de lumière qui hurlait déjà si fort dans la bouche de DANTON -, est une qualité cardinale qui inspire et motive tout homme engagé dans le combat. Ceux qui sont passés par les Ecoles de guerre le savent bien : sans audace le soldat, - avec ou sans uniforme - , risque fort de s'embourber vite dans la résignation.



PLAN DU CAMP D'ARTEMARE

Le coup de main d'Artemare, en septembre 1943, s'inspira de cette vertu. En même temps qu'il retentit lui aussi comme un "coup de tonnerre", il se voulait exemplaire, mieux "Dans le Département apparemment mis en sommeil par l'occupant et ses alliés de Vichy, écrit Pierre MARCAULT, le chef qui s'investit totalement dans cette opération, ce coup de main fut reçu comme la démonstration évidente de l'existence d'un puissant mouvement d'opposition armée".

Artemare n'offrit nullement l'apparence d'un acte isolé. Tout allait être méticuleusement, soigneusement préparé. Rien de l'opération ne fut laissé au hasard. Ainsi en décidèrent en conscience les responsables, Henri PETIT (ROMANS), ses adjoints Henri GIROUSSE (CHABOT) et Noël PERROTOT (MONTRÉAL) ; et aussi, bien sûr, MARCAULT et Maurice MORRIER (PLUTARQUE), à qui revient d'avoir lancé l'idée de l'expédition.

De quoi s'agissait-il ? Vers la fin de l'été 1943, à une époque où grossissent rapidement les effectifs de tous ceux qui refusent Vichy et sa honteuse collaboration, les maquis sont inquiets. Non qu'ils mettent une seconde en doute la force et la volonté de leur engagement, mais ils sont bien obligés, - eux les soldats de l'ombre, donc clandestins -, d'apporter une solution satisfaisante à la situation matérielle de leurs camps. Il n'est pas d'armée, fut-elle clandestine, sans intendance. Les armes et le gîte, c'est primordial certes, mais il surgit des carences qui ne peuvent se prolonger : celle, notamment, essentielle, qui touche aux équipements vestimentaires.

L'hiver est proche en cette fin 1943... L'hiver, le froid et toutes les intempéries probables d'une

mauvaise saison (et nul ne peut alors prévoir à quel point elle sera terrible), seront un obstacle auquel il faut faire face le plus vite possible. Ce ne sont pas les maigres baluchons que portent les "petits", arrivés dans les camps le plus souvent avec des tenues d'été, qui déversent sur ceux qui ont choisi d'être maquisards en France les vêtements chauds et les chaussures dont ils auront bientôt impérativement besoin...

Alors quoi ? Eh bien, le maquis de l'Ain n'hésitera pas une seconde. Nul ne donnera tort à ses chefs : pour habiller, réchauffer les hommes, dont certains "dépenaillés, loqueteux, traînent quelques misérables hardes qu'ils nettoient et reprisent de leur mieux" (cf. voix du maquis 2ème trimestre 1983), on décide un raid sur l'entrepôt des Chantiers de Jeunesse, implanté à Artemare, où sont stockés des effets neufs et de solides chaussures. Un vrai trésor de guerre, en quelque sorte !

UN BUTIN SÉDUISANT 6 000 PAIRES DE CHAUSSURES!

PLUTARQUE a obtenu de son ami Paul DEBAT (JACQUES) un inventaire des stocks, une évaluation du personnel de protection et des systèmes de sécurité. Sage précaution...

Quand les acteurs du "coup" d'Artemare remuent avec nostalgie leurs souvenirs, des figures surgissent, hautes et pures, marquées souvent d'une certaine noblesse. La mémoire de MARCAULT, qui exerça parmi d'autres missions, celle de commandant des trois camps installés sur le plateau d'Hotonnes, a conservé intactes, avec émotion, les silhouettes de nombreux compagnons, dont celles de ces deux maquisards soviétiques, NICOLAS et YVAN qui, au terme de mille pérégrinations, vinrent se joindre aux maquisards de l'Ain qu'ils épaulèrent avec courage dans leur combat. Et notamment à l'occasion du coup de force d'Artemare.

Artemare ? «Aucun de nous, reconnaît MARCAULT, n'y avait jamais mis les pieds ! » Il fallut donc sérieusement engager des actions de reconnaissance. L'opération envisagée devait "redonner confiance et enthousiasme... En comblant cette déficience épouvantable du manque de chaussures, le moral pourrait se rétablir à un excellent niveau !".

Tout ne fut pas facile. Six points sont à neutraliser sur un terrain inconnu de deux hectares, peuplé de nombreux baraquements tous occupés... On apprendra tout de même, - et c'est bon pour le moral ! -, que le magasin général d'habillement d'Artemare fournit la région. Ce n'est donc pas "un petit dépôt secondaire comme prévu". On parle de 6 000 paires de chaussures, et l'équivalent en lingerie, vêtements et autres équipements.

Pourtant on renoncera une première fois à lancer le raid. Un constat commun : il faut mieux préparer le coup, et non pas l'entreprendre avec des moyens trop faibles, et donc risquer de ne pouvoir "piquer" que quelques paires de chaussures sur un stock de 6 000... car on ne pourra pas refaire le coup une deuxième fois au même endroit.

Une logistique plus affinée va donc se mettre en marche.

MONTREAL sera chargé de recruter véhicules et chauffeurs. Quant à PLUTARQUE, il mettra en dérangement le central téléphonique des PTT afin que toute communication soit coupée entre Artemare et Virieu. MARCAULT se consacrera au "déménagement" proprement dit. Les édifices jouxtant le camp, l'emplacement de la gendarmerie, sont repérés l'un après l'autre.

Trouver des véhicules lourds... Jean MIGUET va s'en charger. Jusque là, le maquis ne dispose que d'un camion de 2,5 tonnes (conducteur Maurice DUCLOT) et la "maquissette", au volant de laquelle opèrent soit Octave TARDY soit René JOMAIN (plus connu sous le nom de I" ARBALÈTE!".

Passons sur tous les préparatifs que suppose un raid que l'on veut bien, cette fois, pleinement réussir... Des pages entières, où s'entremêlent des points d'attention dignes d'un grand état-major et des anecdotes savoureuses, où se côtoient les prévisions chronologiques et les réactions imprévues des hommes impatients et fin prêts pour l'assaut, ont été magistralement écrites par Pierre MARCAULT. Nous ne pouvons malheureusement, dans le cadre d'un simple article, reproduire ce témoignage de chef et d'historien scrupuleux.

Retenons donc, en nous efforçant de ne rien trahir en trop abrégant, quelques unes des dispositions prises tout au long de ces jours fiévreux de septembre qui ont précédé le coup de main. Roger TANTON s'occupera des sentinelles (car, évidemment, le camp est gardé...), Roger GRELOUNAUD de la Gendarmerie, Julien ROCHE des chefs de camp, et son frère Marius de la neutralisation des gardes à l'intérieur du magasin.

MARCAULT coordonnant le tout, responsable de l'opération : le «chef d'orchestre» !

On notera au passage que rien n'a échappé aux "cerveaux" du raid d'Artemare... Un agent de liaison n'a-t-il pas livré aux opérateurs un produit indispensable, à savoir un bon anesthésique !. A la fois du chloroforme et du chlorure d'éthyle, qui endormiront, si besoin est les occupants...

"NE CRAIGNEZ RIEN... NOUS SOMMES LES GARS DU MAQUIS"

Vendredi 10 septembre, minuit : "par équipes constituées, la file indienne, les hommes quittent Morez et se fondent dans la nature" note MARCAULT.

Un peu plus tard, à l'heure prévue (2 h 30), le camp des Chantiers de Jeunesse ne sera qu'à quelques centaines de mètres des maquisards répartis en groupes, dont chacun a son rôle à jouer.

Tout à côté d'ici, les gendarmes sont couchés, à l'exception de l'homme de veille. Le brigadier, réveillé en sursaut, se frotte les yeux et pousse un soupir de soulagement : "j'ai eu peur que ce soit les Chleus ou les Italiens...". Ils seront tout de même ficelés, attachés sur leur lit ou couchés sur le plancher. Le sommeil sera facilité par quelques gouttes de chlorure d'éthyle, comme prévu...

Mais comment se déroule l'opération à la maison des chefs et au magasin ? Fort bien, merci... Une vraie ambiance de fête ! La description qu'en fait MARCAULT mérite la citation : "L'endroit ressemble à une fourmilière. Tout le monde, sans exception, gens du PC., chauffeurs, tous les gars disponibles s'en donnent à coeur joie. Du 1er étage, les sacs et les chaussures volent pour atterrir aux pieds des équipes de ramassage qui les entassent dans des camions. Des piles de blousons, de parkas, du matériel de campement, etc. : c'est l'embouteillage des heures de pointe !. L'agitation est indescriptible. Le Patron mène le bal, charriant les colis, transpirant à grosses gouttes, plaisantant et riant à gorge déployée. Marius ROCHE est hilare. Il m'accueille d'une grande claque dans le dos et se rue à nouveau au fond du magasin, pour rejoindre les autres".

Quelques secondes encore. Pour calmer une turbulence qui se propage dans une certaine baraque-dortoir, un gars de surveillance, Christian FINALY, lance d'une voix apaisante : "nous sommes des gars du maquis, vous n'avez rien à craindre !". De son côté, Julien ROCHE rassure également les occupants de la baraque des chefs des chantiers en répétant : "vous n'avez rien à craindre !".

Il est 3 h 15. L'opération a duré 45 minutes, comme prévu. Pas de coup de feu. Mais il y eut lutte avec le gendarme (armé, lui...) qui fut maîtrisé de force.

Pétrifié par la peur, un garde des chantiers, acculé au mur, répète, le regard hagard : "ne me tuez pas !". Il paraît si inoffensif que personne ne songera à lui arracher des mains la hache qu'il tient, sa seule arme...

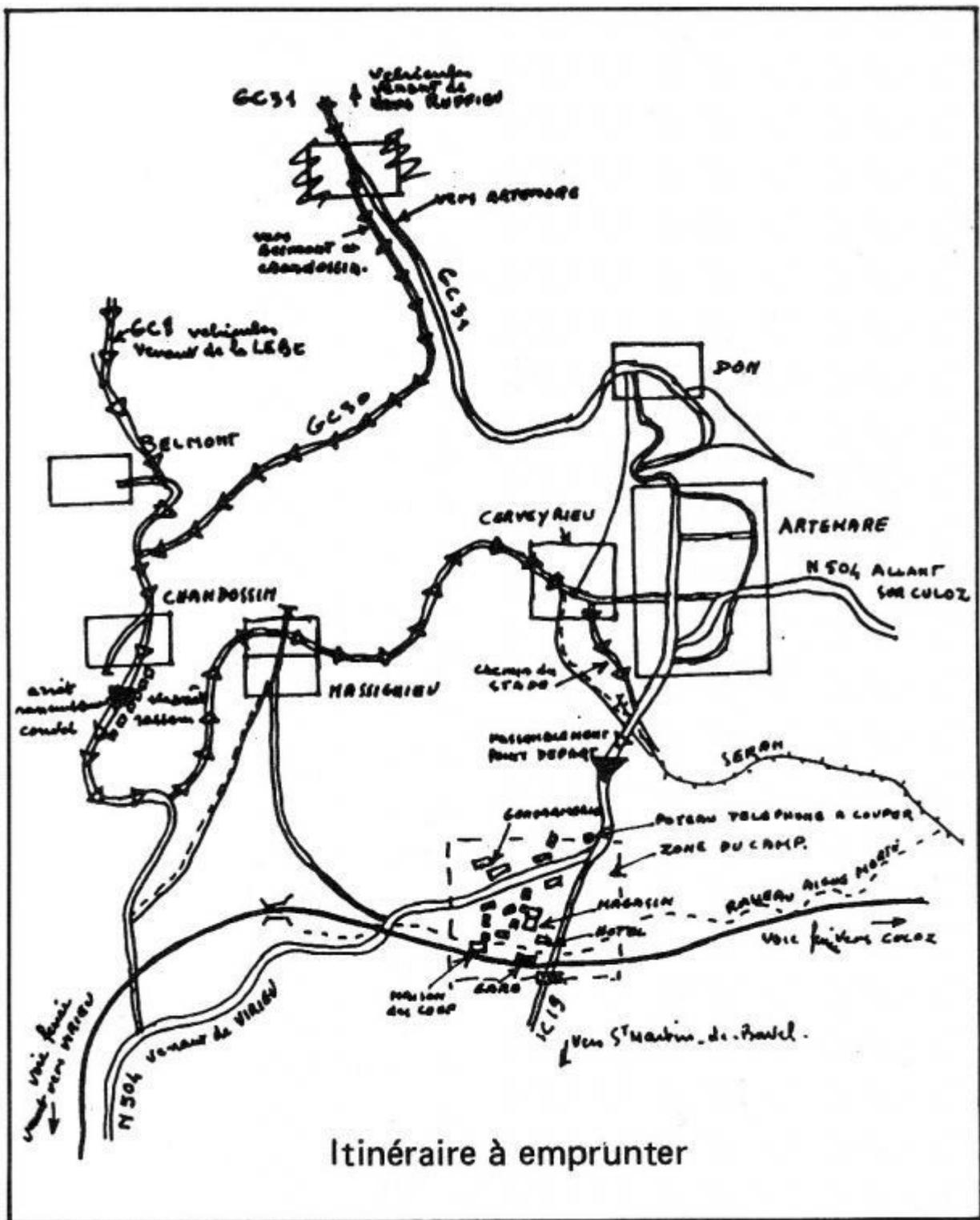
Le chargement est terminé. Les véhicules sont "pleins à craquer", commente "l'ARBALÈTE", heureux. Il reçoit l'ordre à son tour, après que le chef eut vérifié que personne ne manquait -, de mettre en marche son camion, qui boucle le convoi. "Derrière nous, commente MARCAULT, la nuit se referme sur le camp d'Artemare, aussi silencieux qu'à notre arrivée. Seul continue à briller le magasin de toutes ses lumières, comme une salle de bal abandonnée".

UNE NUIT DOUBLEMENT FÉCONDE

Cinquante années plus tard, le jugement porté par l'Histoire sur le "coup" d'Artemare rejoint celui, tout à fait limpide, entaché d'aucune ambiguïté, qui fut unanimement émis au lendemain des faits. A savoir, s'il est vrai que l'événement ne revendique pas d'avoir été un fait d'arme éblouissant, qu'il a néanmoins permis au maquis de retirer un bénéfice certain sur deux points principaux.

D'abord, très concrètement, les maquisards, enfin correctement vêtus, vont pouvoir résister au dur climat hivernal qui les attend. Tous les hommes des camps ralliés aux maquis ont pu être équipés, et même il y aura des réserves d'équipement... (A ce sujet, il faut préciser que la charge utile totale des cinq véhicules était de 11 000 Kgs transportables. Si l'on tient compte du poids approximatif des hommes - environ 3 000 Kgs -, on peut estimer que le "fret" disponible dont on fit bon usage fut de huit tonnes...).

Deuxième point, sur un plan psychologique celui-là. On va enfin admettre que ces maquisards tant décriés par Vichy, présentés à la population comme des réfractaires "sans foi ni loi", constituent bien une force tout à fait structurée et organisée... "L'opération d'Artemare devenait donc, non pas une marque d'hostilité envers les autorités, conclura MARCAULT, mais un véritable acte de guerre qui faisait basculer les maquisards du camp de réfractaires à celui de rebelles". Et cela était d'une grande importance. La reconnaissance des "Soldats de l'Ombre" est en marche en cet automne, tout frémissant de ferveur patriotique, qui ne demande qu'à exploser au grand jour. La nuit d'Artemare demeurera une nuit féconde. Elle sera le prélude, deux mois après seulement, au jour de grande clarté d'Oyonnax.



4.2. L'expédition sur l'intendance militaire de Bourg : 28 septembre 1943

Pour nourrir les maquisards, on organise et réussit le coup de force sur le dépôt de vivres de l'intendance militaire de Bourg

Le coup de main d'Artemare avait sans aucun doute fortifié la confiance des maquisards de l'Ain en eux-mêmes. La "razzia" opérée avec succès sur ce dépôt bourré de vêtements et de chaussures destinés aux "Chantiers de Jeunesse" d'Artemare aiguisa fort justement les appétits... au sens figuré comme au sens propre. En ce début d'automne 1943, les chefs des maquis avaient l'impérieux devoir de prévoir le ravitaillement des camps durant l'hiver qui s'annonçait, et dont nul ne pouvait alors supposer qu'il serait d'une telle rudesse.

**Nourrir les maquisards, de plus en plus nombreux...
Nourrir ces clandestins de l'honneur que les
Allemands combattaient, et auxquels Vichy - est-il
besoin de le préciser - n'attribuait évidemment aucun
titre de ravitaillement !**



Henri GIROUSSE (CHABOT)

Fin septembre donc, CHABOT (Henri GIROUSSE) se voit confier par le capitaine ROMANS (Henri PETIT) une nouvelle et délicate mission: exécuter une "descente" fructueuse sur le dépôt du service de l'intendance militaire, à Bourg. Des vivres de toutes sortes y sont entassés. Il faut s'en saisir. Ceux que l'occupant a exclus de la communauté nationale comme de dangereux hors-la-loi affirmeront à nouveau leur identité de bons Français libres, de jeunes volontaires engagés dans la lutte pour la libération de leur pays. Et vraisemblablement, dans sa grande majorité, la population comprendra que ces jeunes-là doivent assurer les moyens de leur subsistance et approuvera leur action.

NE PAS OUBLIER LA BARRE À MINE NI LA PINCE MONSEIGNEUR !

Le dépôt de l'intendance est situé au "Clos Tardy", sur l'emplacement actuel du Lycée Carriat, rue de Crouy. Deux gérants d'une succursale du "Casino", Jean RITOUX et son ami ROBERT, - dit "Robert CASINO" -, vont permettre à CHABOT d'entrer en relation avec l'un des gardiens du dépôt de l'Intendance, lequel lui fera visiter les lieux, durant deux heures, à la tombée de la nuit. Le plan est simple si l'accès, lui, n'est pas facile (le bâtiment se trouvant à l'intérieur d'une cour entourée de murs élevés avec un portail d'entrée) : il s'agit de repérer les denrées diverses, les porter jusqu'aux quais, puis les charger dans les véhicules du maquis. Et pour cela, bien sûr, neutraliser au préalable les gardiens...

Date et heure fixées pour l'opération : le 28 septembre, peu avant minuit. En fait, la panne d'une voiture entraînera un retard d'une heure sur l'horaire prévu, sur le lieu de rassemblement des quatre camions et de deux voitures légères, c'est-à-dire à trois kilomètres de Jasseron, sur la route de Bourg.



Pierre MARCAULT

Pierre MARCAULT, qui participe à l'opération, estime à environ 36 hommes, l'effectif total : 4 hommes pour la neutralisation des gardes, 8 hommes par camion pour le chargement. Ils viennent des camps de Morez, les Combettes et Cize et peut-être d'autres encore.

Là encore, comme pour Artemare, rien ne sera laissé au hasard. Tout sera minutieusement préparé dans l'optique de l'objectif : s'approprier un maximum de vivres en un minimum de temps. Et surtout, charger les marchandises en silence...

La tâche du petit commando de quatre hommes que dirige MARCAULT est essentielle : une demi-heure avant l'arrivée des camions, il lui faudra neutraliser les gardiens, fracturer les portes des magasins, assurer surveillance et protection pendant l'opération. Les hommes seront armés, bien entendu, mais aussi munis de grandes pinces monseigneur et d'une barre à mine. C'est Jean MIGUET qui déposera les hommes à proximité de la porte d'entrée de l'intendance, où attendent CHABOT et un inconnu.

"OÙ SE TROUVE DONC LE CHOCOLAT ?..."

Comment va se conduire l'assaut ? Laissons témoigner Pierre MARCAULT :

« nous pénétrons à l'intérieur de la cour et nous nous dirigeons vers le poste de garde où nous faisons irruption, l'arme au poing.. Je sais que nous avons des sympathies parmi les gardiens, mais j'ignore qui... L'un d'eux, un doigt sur les lèvres, montre le couloir qui donne sur la salle de garde et nous indique une porte... C'est celle du responsable. Je rejoins CHABOT qui se dirige vers cette porte, au fond du couloir... Nous nous plaçons de chaque côté de la porte, prêts à intervenir... Doucement je tourne la poignée et presse lentement l'huis... je rentre dans la chambre et je me plaque contre le mur en m'accroupissant..."

C'est l'instant où l'on retient sa respiration... Or, c'est précisément un souffle venu des ténèbres qui intrigue fort justement les "assaillants". MARCAULT finit par trouver l'interrupteur. Il allume : là, tout près de lui, un homme transpire, hagard, assis sur son lit. C'est le responsable. - "Ne bougez pas", lui lance CHABOT. Il n'en a nullement l'intention, tétanisé par la peur ! L'homme est rapidement bâillonné et ligoté à son lit.

Dès lors, il faudra faire vite. Les outils attaquent les portes qui ne résistent pas, y compris la porte d'entrée. La voiture du "Patron", qui attend ce signal, s'engouffre dans la cour, suivie des camions qui foncent vers les quais des magasins. Tout se passe alors dans le grand silence, selon les instructions. Les denrées sont chargées le plus vite possible. Certains maquisards, que tant de privations ont atteints, ne résistent pas à croquer sur place quelques biscuits et barres de chocolat. Pour l'un d'entre eux, l'envie confine à la hantise : "Bon Dieu, questionne-t-il en braquant sa lampe électrique, où se trouve donc le chocolat ? Il me faut du chocolat!" - "Plus tard, lui répond son chef, tu auras ton chocolat plus tard !..." »

SUR LES CHARRETTES DES PAYSANS AMIS DE LA MONTAGNE...

L'opération va s'achever. Les responsables vérifient que l'on n'a pas "oublié" un homme sur place. Les convois, lourdement chargés, sortent de l'intendance et reprennent la route en convoi. CHABOT estime à une dizaine de tonnes le poids du butin. Rarissime butin ! On repart avec des conserves (sardines, thon en boîtes de 3 kgs, ou fameux "singé"), du sucre, du café, du chocolat, des légumes secs (riz, haricots, lentilles) du pain de guerre (biscuits conditionnés en boîtes métalliques) etc.

Retour dans les camps qui ont reçu l'ordre de stocker une partie de la marchandise comme vivres de réserve, "à ne consommer qu'en cas de coup dur".

Mais tout de même, les maquisards sont autorisés par leurs chefs, au retour, à goûter au butin... Il faut bien calmer leur légitime envie ! Quelques sardines, du chocolat, du café : un vrai festin. Un seul homme, à l'insu des autres, n'a pu résister à l'envie de manger "un peu" de thon à l'huile... Un peu ? C'est presque toute la boîte de 3 kgs, ouverte en douce, qu'il a engloutie ! Conséquence : le malheureux va être gravement malade plusieurs jours... et purgé pour longtemps !

Opération couronnée de succès. La dernière partie du trajet de retour (les routes n'étant pas toutes accessibles aux camions) se fera avec le concours précieux des amis paysans de la montagne qui achemineront les denrées sur des charrettes tirées par des boeufs, et aussi à dos de mulets. Par la suite, on apprit que les Allemands, lors des attaques de février 1944, avaient récupéré dans un camp quelques vivres, et remis une caisse de boîtes de sardines à une famille française qui les avait renseignés. Ce fut le salaire de la trahison...

La voix du Maquis

4.3. LE CREUSOT, 16 décembre 1943

Le témoignage d'André VAREYON alias DET, dernier survivant de cette opération.

Rappelons les faits. Le 16 décembre 1943, trois voitures légères, transportant chacune cinq hommes, partent du département de l'Ain pour aller détruire une partie des installations électriques de l'usine du Creusot.

En exécution des ordres du colonel ROMANS, le lieutenant PERRIN-JASSY, alias MANTIN, a préparé longuement cette mission de sabotage, qui a pour but de perturber durablement la production de l'usine. Il participe à l'expédition dirigeant l'une des trois équipes.

Leur mission accomplie, deux équipes réussissent à rejoindre leur base malgré les difficultés rencontrées. La troisième équipe composée du lieutenant BRUN, de Félix LE NOACH, Paul SIXDENIER, Louis TANGUY (alias LESOMBRE) et André VAREYON (alias DET) ne peut franchir le barrage allemand situé au lieu-dit "La Galoche".

Le 4 décembre 1993, fut inauguré, à Saint Laurent D'Andenay (Saône et Loire), une stèle à la mémoire d'Édouard BOURRET, compagnon de la Libération, et des deux camarades arrêtés et fusillés. La Voix du Maquis, numéro 116, rendit compte de cette cérémonie. Nous revenons aujourd'hui sur ce temps fort, qui marqua profondément la population rassemblée, en publiant dans son intégralité le texte de l'allocution d'André VAREYON, seul rescapé encore vivant de l'équipe BRUN. C'est un témoignage dont l'intérêt ne vous échappera pas. Remercions vivement notre ami

"DET", de nous autoriser cette publication et écoutons-le :

"Je ne vous cacherai pas que c'est avec peine que j'évoque cette journée du 16 décembre 1943 au cours de laquelle j'ai perdu plusieurs de mes plus chers camarades et mon meilleur ami; d'abord parce qu'il est quelque peu gênant de se raconter, et surtout parce que, comme beaucoup de rescapés d'événements tragiques, j'éprouve toujours un certain malaise d'avoir été le bénéficiaire, involontaire sans doute, de la criante injustice du fait d'être encore là, alors que les meilleurs ne sont plus.

C'est pourtant pleins d'enthousiasme que, vers midi de ce 16 décembre 1943, nous quittions le PC de Chalour près de Cize pour aller neutraliser les usines du Creusot. Nous savions qu'ainsi nous éviterions à la population les horreurs d'un nouveau bombardement aérien et qu'en neutralisant les usines avec le minimum de destructions, nous préservions le potentiel économique du pays. Et puis nous avons un compte à régler car l'avant-veille, l'occupant avait procédé à une opération terroriste de représailles dans l'Ain, en déportant toute la population masculine de Nantua, et en assassinant plusieurs personnalités à Nantua et à Oyonnax.

Le voyage aller de notre équipe se passa sans incident majeur, si ce n'est une crevaison qui nous fit perdre beaucoup de temps, et la rencontre inattendue dans la traversée d'un village de troupes allemandes en déplacement ou en manoeuvre. Ce simple incident devait pourtant avoir une certaine importance par la suite, puisque c'est pour éviter cette zone que le Lieutenant BOURRET, alias BRUN, décida de modifier notre itinéraire de retour.

Arrivés à proximité de notre objectif avec près de deux heures de retard, nous ne pouvions plus pénétrer dans l'usine en nous mêlant à la foule des ouvriers entrant à 14 heures. Aussi fut-il décidé que nous ne pénétrerions qu'à deux, LESOMBRE, qui avait fait la reconnaissance d'objectif, et moi-même, responsable de la mise en oeuvre des explosifs.

L'usine était surveillée par des postes allemands, mais il n'y avait pas de contrôle systématique des cartes à l'entrée du personnel. Sans doute s'en remettait-on à la seule surveillance du concierge. Avec nos musettes à l'épaule, nous entrâmes sans encombre comme de simples ouvriers. L'accès au bâtiment renfermant les transformateurs à détruire fut aussi aisé, malgré la présence d'une sentinelle qui, nous voyant approcher avec assurance, eut le bon goût de s'écarter pour nous laisser passer.

A l'intérieur, les choses se compliquèrent un peu. LESOMBRE, sujet au paludisme, et qui avait été déjà légèrement indisposé dans la voiture, supporta mal la chaleur et la forte odeur écoeurante de graisse chaude, et se mit à vomir et à grelotter. Il fallait aussi se faufiler entre les appareillages électriques pour échapper à la vue du personnel occupant un bureau vitré situé en mezzanine à l'autre bout du hall. La mise en place des explosifs ne présenta pas de difficultés particulières, et fut terminée bien avant l'heure d'activer les crayons allumeurs.

L'attente de cette heure d'amorçage me parut très longue. La sortie de l'usine fut aisée et nous rejoignîmes le reste de l'équipe comme prévu.

Nous étions si heureux d'avoir rempli notre mission que nous nous embrassâmes, avant de repartir sans plus tarder.

C'est en repartant que BRUN m'annonça qu'en nous attendant, il avait, avec Paul, étudié un autre itinéraire de retour évitant les grands axes et la zone où nous avions constaté la présence de troupes allemandes.

La nuit était tombée et sans lune, l'obscurité était presque totale, ce qui rendait particulièrement malaisé le repérage de l'itinéraire.

Peu après la sortie du Creusot, un premier barrage se révélait par des feux de lampes électriques s'agitant au milieu de la chaussée.

Comme il ne semblait pas y avoir d'obstacle sérieux, BRUN décida de foncer pour passer en force, ce qui fut fait sans que les Allemands aient eu le temps de tirer. Peu après, un deuxième barrage fut passé dans les mêmes conditions.

A un carrefour aux abords de Montchanin, un troisième barrage apparut, mais un gros camion, venant d'une rue transversale, obstruait le passage et nous obligeait à stopper. Sur l'ordre de BRUN, les armes furent dissimulées sous les manteaux, et personne ne bougea. Un gradé allemand s'approcha et demanda simplement les papiers. BRUN lui en remit un tas impressionnant que l'Allemand, embarrassé, regarda à peine et rendit presque aussitôt en faisant signe de passer, alors que d'autres Allemands fouillaient le camion.

Nous riions de bon coeur en pensant que nous étions sortis de la zone des barrages. Mais peu de temps après que BRUN eut signalé le franchissement du Canal du Centre, nous aperçûmes de nouveaux signaux de barrage. BRUN nous dit de baisser les vitres et de nous préparer pour un passage en force, et appuya à fond sur l'accélérateur. Mais alors que la voiture atteignait déjà une grande vitesse, six phares s'allumèrent face à nous. Trois voitures de front barraient la route. Aveuglé, BRUN freina brutalement et le choc frontal fut évité de justesse. Le freinage avait été si brutal que nous nous retrouvâmes projetés pêle-mêle les uns sur les autres, et qu'avant que nous ayons pu nous ressaisir, les mitraillettes allemandes passées par les vitres baissées nous tenaient en respect. Il fallut descendre de voiture, les mains en l'air.

Au fur et à mesure que nous sortions, nous étions pris en charge par trois Allemands chacun. L'un nous tenait les bras derrière le dos, un autre nous fouillait, et le troisième nous enfonçait le canon de son arme dans les côtes. Placé au milieu, à l'arrière de la voiture, j'étais le dernier à en sortir. BRUN avait déjà été fouillé et désarmé, et un officier allemand s'approcha de lui, sans doute pour l'interroger, lorsque BRUN, se dégageant brusquement des deux soldats qui l'encadraient, se rua sur lui, l'envoyant rouler à terre et criant quelque chose que dans le bruit ambiant des vociférations allemandes, j'interprétais comme un "Sauve qui peut !" Presque aussitôt, des rafales de mitraillettes éclatèrent de l'autre côté de la voiture. Mais ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris qu'il s'agissait de rafales tirées en direction de LESOMBRE qui, profitant de la diversion créée par BRUN, venait de s'enfuir en sautant la haie bordant la route. L'officier allemand se releva très vite et à bout portant tira deux balles de pistolet sur BRUN que deux soldats maîtrisaient à grand peine. BRUN s'écroula en criant : "Vive la France ! Vive DE GAULLE" Paul et Félix qui, avec BRUN, avaient été entraînés en avant de notre voiture et se trouvaient ainsi au milieu des Allemands et dans la zone violemment éclairée par tous les phares des voitures étaient voués à l'impuissance, et la dernière image que je conserve d'eux, c'est celle de Paul ceinturé par derrière par un véritable colosse et de Félix envoyé à terre d'un coup de crosse.

J'étais un peu à l'écart, à la hauteur de l'arrière de notre véhicule et dans la confusion créée par BRUN et la fuite de LESOMBRE, les Allemands qui me tenaient me lâchèrent pour prendre leurs armes et faire face à ce qu'ils pouvaient prendre pour un danger venant de l'autre côté de la voiture. Bien décidé à ne pas être pris vivant, je tentai le tout pour le tout et envoyant à terre le soldat qui se trouvait devant moi, je m'élançai pour sauter la haie de mon côté. Mais elle était trop haute et trop épaisse, et je me retrouvai à plat ventre dans le fossé entre le talus et la haie. Le fossé n'était pas profond, mais par chance il était herbeux et dans l'ombre de la voiture. Persuadés que j'avais franchi la haie et m'enfuyais dans le champ, les Allemands mitraillèrent dans la direction supposée de ma fuite, alors que j'étais encore à quelques pas d'eux, presque à leurs pieds. De là, et malgré le brouhaha, j'entendais BRUN tenter de chanter La Marseillaise, et les coups sourds qui, manifestement, lui étaient assénés. Mais je ne pouvais rien faire d'efficace pour mes camarades et, la mort dans l'âme, je m'éloignai en rampant dans le fossé, jusqu'à ce qu'un trou dans la haie me permette de la traverser sans avoir à me relever.

Je n'avais plus qu'une idée en tête : prendre le plus rapidement possible contact avec un élément de la résistance avec lequel il serait possible de tenter un coup de main pour libérer mes camarades en cours de transfert. Mais encore fallait-il que je sache où je me trouvais exactement. Je n'avais donc pas à hésiter. Après avoir estimé suffisante la distance parcourue depuis

l'accrochage, je me dirigeai vers la première lumière venue et j'arrivai ainsi à St Laurent d'Andenay, chez Mr. BERGER. Ma mine n'était certainement pas engageante, mais il avait entendu les coups de feu et comprit très vite de quoi il s'agissait. Décrochant le calendrier des postes, il me montra où nous nous trouvions, puis m'accompagna chez un voisin alsacien qui était susceptible de me mettre en contact avec la résistance. Malheureusement, cette personne dont j'ignore le nom n'était en contact qu'avec des diffuseurs de tracts de la ville.

Je n'avais plus d'autre solution que de rejoindre le plus rapidement possible ma base de départ, afin d'informer mes supérieurs de ce qui s'était passé.

Malgré les dangers qu'il encourait, M. BERGER tint absolument à m'héberger pour la nuit et à me conduire au petit jour à la gare la plus proche par des chemins discrets. Je n'oublierai jamais la chaleur de l'accueil de cet homme et je regrette beaucoup de n'avoir jamais trouvé l'occasion de le revoir de son vivant.

Le 17 au matin, de très bonne heure, M. BERGER me guida donc jusqu'au Pulet. Mais le trafic ferroviaire ne reprenait qu'à Genouilly. A la gare de Genouilly, me présentant comme évadé, je pus, grâce à la compréhension de la femme chef de gare et de l'équipage du train, prendre le convoi postal pour St Gengoux-le-National où m'attendait une incroyable surprise. En gare de St Gengoux-le National, alors que j'étais caché sur la locomotive qui s'attelait au train de Mâcon, j'entendis une voix connue qui demandait au mécanicien la permission de monter sur l'engin. C'était LESOMBRE. Vous dire notre ébahissement de nous retrouver là, alors que chacun de nous croyait bien être le seul rescapé de l'équipe n'est guère possible. Il nous fallut un certain temps pour réaliser ce qui s'était passé.

LESOMBRE avait passé la nuit dans les bois et n'avait rien mangé depuis 24 heures. L'équipage du train avait déjà mangé son casse-croûte et n'avait rien à lui donner. Profitant d'un arrêt dans une gare, le mécanicien se rendit au wagon postal et se mit à rechercher parmi les colis adressés à de bons bourgeois de Mâcon des colis venant de la campagne et susceptibles de contenir de la nourriture. Le convoyeur postal et le chef de train, mis au courant qu'il s'agissait de donner à manger à des résistants évadés l'aidèrent et tout ce monde se retrouva sur la locomotive pour ouvrir les deux ou trois colis sélectionnés. La sélection était bonne, mais si les saucissons, les fromages de chèvre et les gâteaux étaient immédiatement consommables, il n'en était pas de même de la farine ni des haricots secs. Lorsque LESOMBRE eût mangé ce qu'il pouvait, le chauffeur ouvrit le foyer et y jeta le reste des colis. Car aucun ne voulait qu'il soit dit qu'il avait dérobé quelque chose pour lui-même. Ceux qui savent ce que représentait à cette époque la moindre quantité de nourriture, apprécieront la valeur du geste. Pour moi, c'est un des plus beaux exemples de probité que j'aie connu. Si ma mémoire est bonne, le mécanicien s'appelait POTHIER et habitait Mâcon.

A Mâcon, où la milice effectuait un contrôle en gare avec les Allemands, nous ne descendîmes de la locomotive qu'arrivés au dépôt. Nous y fûmes hébergés pour la nuit au dortoir des cheminots, où l'équipe du train de Bourg-en-Bresse vint nous prendre en charge, le lendemain matin, en nous apportant un petit déjeuner. Quelques heures plus tard, cette équipe nous passait en consigne à Bourg-en-Bresse, à l'équipe du train de La Cluse.

Et vers 11 heures, le 18 décembre, grâce à l'aide généreuse de tous ceux à qui nous avons fait appel, grâce aussi à la merveilleuse et combien efficace complicité des cheminots, nous rejoignîmes notre base à Cize.

Au risque d'être un peu long, je ne pouvais pas ne pas associer dans un même hommage ceux qui tombèrent, les armes à la main pour la libération du pays, et ceux, nombreux mais souvent anonymes, qui ont aussi pris de très grands risques et beaucoup de peine pour apporter à la Résistance toute l'aide dont elle avait besoin.

Enfin, évoquant la Résistance et nos combats contre le nazisme, comment ne pas s'inquiéter et ne pas appeler nos concitoyens à la plus grande vigilance, face aux actuelles et multiples résurgences de l'odieuse idéologie qui a déjà coûté au monde tant de sang et de larmes".

André VAREYON

4.4. Le sabotage des usines SCHNEIDER, au Creusot

Des précisions sur «L'opération Creusot» ... et le jugement d'Henri GIROUSSE (CHABOT)

Objectif : faire sauter les trois principaux centres de transformateurs alimentant les usines du Creusot en électricité.

Le Colonel Henri GIROUSSE (CHABOT) apporte ses commentaires sur cette "opération Creusot" ; versant au dossier quelques précisions précieuses, voire certains éléments qui ne débouchent pas nécessairement sur des conclusions semblables (notamment concernant le résultat final de l'opération).

Il était nécessaire que cet éclairage sur un épisode particulièrement tragique - de la part d'un chef dont on sait quelles furent les responsabilités -, soit bien entendu pris en compte. Le voici, dans son intégralité.



CHABOT

Lorsque cette opération décidée par l'E.M. de R1 (Lyon) a été confiée aux maquis de l'Ain, j'avais fait part de mes réserves à Henri PETIT (ROMANS) : expédition dans une région extérieure à notre zone d'action, danger que présentait la circulation avec des voitures en défaut transportant des gens armés, traversée des ponts de la Saône souvent contrôlés, etc.

Autrement dit, beaucoup de risques pour des gens venant de l'extérieur, alors qu'il y avait sur place (maquis de Saône et Loire) des gens aptes à remplir la mission.

... Mais, il y avait les ordres, et lorsque ROMANS m'a demandé de fournir une voiture avec une équipe, j'ai, par discipline intellectuelle, fourni ce qu'il y avait de mieux au groupement sud.

La voiture était une traction AV Citroën 11 BL presque neuve que nous avions "piquée" avec Jean MIGUET et LOUISON quelques jours avant à un Italien qui travaillait pour l'agence TODT, et qui séjournait à l'hôtel de la Fresnay à Hauteville.

L'équipe comprenait :

- mon adjoint LOUISON, chef d'équipe - NEYRAUD, comme chauffeur
- trois Espagnols spécialistes en explosifs : LACAYO, MARTINE, et Joaquim UROZ

Au retour, la voiture est tombée sur un barrage. Après avoir ralenti, et passé en seconde, NEYRAUD a foncé et bénéficiant de la surprise, la voiture a forcé le barrage sans mal.

Ce qu'il faut dire aussi, c'est que les maquis de Saône-et Loire qui n'étaient pas au courant avaient exécuté un sabotage le même jour, sabotage qui avait déclenché des barrages par les Allemands et les policiers de Vichy.

L'équipe du groupement nord, dirigée par le lieutenant Edouard BOURRET (BRUN), avait une voiture Citroën "piquée" à Mr DUMAY, sous-préfet de Nantua.

Avec BRUN, il y avait :

- Paul SIXDENIER et Félix LE NOACH, faits prisonniers, emmenés à Dijon où ils ont été fusillés un mois plus tard.
 - Louis TANGUY (LESOMBRE) tué à la Ferme de la Montagne le 8 février 1944.
- Quant à DET-VAREYON, il est toujours vivant (il participait au dernier congrès de Culoz de l'A. M.A.H.J.)

Le résultat final de l'opération a été négatif, car les charges de plastic ont été enlevées (par qui ?) avant qu'elles n'exploient.

L'opération nous a coûté trois morts.

ROMANS en a tenu rigueur à Claude PERRIN-JASSY (MANTIN) "qui n'y était pour rien".

5. LES SERVICES SECRETS DE LA FRANCE COMBATTANTE

5.1. LE B.C.R.A.

Services secrets du général DE GAULLE

" Les services secrets du général Charles DE GAULLE qui sont implantés dans l'Ain agissent sous deux formes : l' "Action" et le "Renseignement".

Au sein du réseau "Action" de la région R1, dont la zone opérationnelle s'étend sur la dizaine de départements de la région Rhône-Alpes avec Lyon comme P.C., on distingue les délégués militaires qui sont les "ambassadeurs" du B.C.R.A. dirigé par le colonel PASSY - ensuite de l'Etat-Major FFI du général KOENIG à Londres - auprès de l'Armée secrète et du maquis, des officiers d'opérations aériennes chargés des opérations de parachutages d'armes et "pick-up" (atterrissages de nuit de Lysander ou Hudson).



Général DE GAULLE

Parmi les premiers, il faut mentionner ceux d'entre eux qui sont venus inspecter les maquis de l'Ain: Louis-Eugène MANGIN, délégué militaire national par intérim, Maurice BOURGÈS-MAUNOURY, Compagnon de la Libération, délégué militaire régional en R1 puis délégué militaire de la Zone Sud, et Paul LEISTENSCHNEIDER, Compagnon de La Libération, délégué militaire régional en R1. Jean ROSENTHAL, Compagnon de la Libération, chargé de mission du B.C.R.A. occupe une place particulière, puisqu'il a appartenu à la première mission maquis interalliée "Musc"; alter ego du major Richard Harry HESLOP du S.O.E..

Après avoir inspecté l'Ain et le Jura, il s'est installé en Haute-Savoie. Cependant, les agents du B.C.R.A. qui ont été les plus présents dans l'Ain sont ceux qui dépendaient du S.A.P. (Section Atterrissages et Parachutages) implanté dans la zone sud. Cette organisation fondée à l'origine par Jean MOULIN est dirigée par Paul RIVIERE, Compagnon de la Libération, secondé par sa secrétaire Geneviève FASSIN et son adjoint Jean TRIOMPHE pour la région R1. Les responsables départementaux du S.A.P. pour l'Ain furent successivement Paul DEBAT, arrêté près d'Artemare le 4 février 1944, mort en déportation. Il fut remplacé par André LACROIX et Serge LACRAZ. Il faut aussi citer René BOUVRET, Compagnon de La Libération, opérateur radio du S.A.P. qui se suicide le 4 janvier 1944 au moment où la Gestapo vient l'arrêter à Hauteville.

Parmi les réseaux de renseignements existant dans l'Ain, il faut citer "GALLIA", "PHALANX", "HUNTER". Ceux-ci disposent de leurs propres chaînes radio et services d'opérations aériennes, parmi eux, il faut citer Marcel SANDEYRON, chef du réseau "AZUR" qui opère à Pont-de-Vaux."

Patrick VEYRET

5.2. Mission VAN MAURIK dit «PATTERSON»

Dans un rapport du B.C.R.A. en date du 28 janvier 1944, où sont présentées les conclusions de l'entretien qui a eu lieu entre CHURCHILL et d'ASTIER DE LA VIGERIE, Lord SELBRONE précise que « Le Premier ministre a décidé de fournir un gros effort pour l'armement des maquis, laissant en deuxième priorité les opérations normales par le SOE ... les désirs du Premier ministre sont de procéder par priorité à l'armement des régions R1, R2 et R6. L'Ain étant l'un des départements compris dans la région RI.»

Il y a aussi un autre personnage clé qui contribue par sa présence sur les lieux mêmes, à l'armement des maquis de l'Ain. C'est Ernest Henri VAN MAURIK, alias PATTERSON, qui est officier d'état-major auprès du général Colin GUBBINS patron du SOE. L'antenne des services spéciaux anglais qui fonctionne au sein de la légation britannique à Berne dispose de personnel insuffisant en nombre, alors que le travail redouble en raison du développement de la Résistance en Italie et en France. Surmené, son responsable a dû être hospitalisé en raison du surcroît de travail.

Quand l'information est connue à Londres, il est décidé qu'un officier serait affecté à la légation de Berne. La décision est prise de parachuter VAN MAURIK dans le secteur du réseau «MARKSMAN» situé le long de la frontière Suisse. Le terrain choisi est celui d'Izernore, à 7 km au nord-ouest de Nantua. Le parachutage est prévu dans la nuit du 4 au 5 janvier 1944, mais il échoue le terrain étant noyé dans le brouillard. Le HALIFAX de l'escadrille 138 est obligé de revenir sur l'Angleterre.

Finalement, la deuxième tentative est la bonne. Dans la nuit du 7 au 8 janvier 1944, il est reçu au sol sur ce terrain d'Izernore, par Richard Harry HESLOP, ROMANS (Henri PETIT), Julien et Marius ROCHE et Paul DEBAT responsable du SAP. Pendant une dizaine de jours, celui qu'on appelle PATTERSON visite les camps du maquis situés au-dessus de Brénod et d'Hôttonnes, alors qu'il avait reçu comme instruction de se rendre en Suisse dès son arrivée. Mais il juge utile de les connaître. Il se rend tout d'abord au PC de ROMANS à la ferme du Fort, qu'il découvre après une longue marche dans la neige. Il passe en revue une quinzaine de maquisards, et il a la surprise de découvrir deux drapeaux, l'un tricolore avec une croix de Lorraine, l'autre, une copie faite maison, mais certainement reconnaissable comme étant l'Union Jack. » Puis, ces hommes « chantent leur propre version du « God Save the King » suivie par une interprétation plus assurée de la Marseillaise».

ROMANS a convaincu son interlocuteur. Au terme de cette tournée d'inspection, « J'ai mémorisé, raconte VAN MAURIK, l'emplacement et la force des divers camps et composé dans ma mémoire visuelle le long télégramme que je voulais expédier de Berne. » Après le 15 janvier, ROMANS le conduit en Suisse avec la complicité de passeurs du pays de Gex.

PATTERSON se fait passer auprès des autorités helvétiques pour un aviateur de la RAF dont l'avion a été abattu en France. Séjournant d'abord au consulat britannique de Genève, il rejoint au mois d'avril 1944 la légation de Berne. En Suisse, VAN MAURIK a surtout comme actif correspondant Anthony BROOKS. Ainsi, les messages radio du réseau «PIMENTO», qui permettent d'organiser les parachutages dans la Dombes et la Bresse, sont transmis à Londres par l'antenne SOE de Berne, René BERTHOLLET assurant les liaisons.



VAN MAURIK

Le SOE et le War Office disposent en janvier 1944 de suffisamment de données pour évaluer le potentiel militaire des maquis et de la Résistance armée dans l'Ain. Tous les agents du SOE envoyés en mission dans le département y ont contribué, comme Richard HESLOP. D'autre part, deux officiers proches du patron du SOE, Yéo THOMAS et Ernest Henry VAN MAURIK, confirment l'excellente organisation des camps .

Mais il est évident que Richard HESLOP a joué un rôle capital car, à partir du début de l'année 1944, les maquis de l'Ain recevront plus d'armes que les autres alors qu'ils étaient moins nombreux. La montée des maquis, explique Jean Louis CREMIEUX BRILHAC, est un phénomène dont les Anglais, puis les Américains, ont dû prendre conscience. L'appel est devenu de plus en plus pressant. Des demandes d'armes ont été transmises notamment par les agents anglais comme HESLOP. C'est seulement en janvier- 1944, lorsque le débarquement fut décidé et alors que le général EISENHOWER s'installait à Londres que, sous la pression de DE GAULLE, d'ASTIER et des résistants, la décision fut prise d'armer la résistance. »

Patrick VEYRET

5.3. LA BATAILLE DU RAIL ET LE PLAN VERT

La Résistance épargne à Bourg un dangereux bombardement aérien sur la gare S.N.C.F.

L'Etat-Major de Londres, vers la fin mai 1944, envoya un ordre impératif libellé à peu près ainsi : «Réduire tous les aiguillages principaux de la gare de Bourg, sinon enverrons avions pour exécuter ce travail».

Immédiatement de nombreux câbles furent échangés entre le Poste de Commandement départemental de l'Ain et Londres. Finalement l'opération aérienne fut abandonnée momentanément.

Des dispositions furent prises aussitôt, et grâce au dévouement des cheminots, GODARD, chef de renseignements, fit parvenir le plan complet des installations. Dans la nuit du 8 juin 1944, Noël PERROTOT (MONTREAL), chef du groupement nord, reçut mission de réaliser le sabotage le plus rapidement possible; le Groupe WERNER, assisté de Michel PESCE, attaqua.

Cette opération fut préparée minutieusement et réussit pleinement. Trente-huit locomotives et plusieurs aiguillages furent sabotés. Après une reconnaissance aérienne, l'Etat-Major Interallié adressa au maquis de l'Ain de très vives félicitations. Un beau travail de sabotage avait été accompli, et de nombreuses vies humaines avaient été épargnées, puisque Bourg avait échappé à un bombardement aérien.

La Voix du Maquis



5.4. Opération sur le centre ferroviaire d'Ambérieu en Bugey

Une action à haut risque dans la nuit du 6 au 7 juin 1944

Le centre ferroviaire d'Ambérieu en Bugey, au carrefour des lignes conduisant vers Bourg-Paris, Bourg-Strasbourg, Lyon-Marseille, Culoz-Genève, Culoz-Chambéry et l'Italie, est d'une importance stratégique capitale pour les communications allemandes.



Sabotage ferroviaire

- Le matériel roulant compte un nombre de 60 à 100 locomotives, réparties entre le parc, le camp, les voies de raccordement, la grande et la petite rotonde.

- Pour entretenir ce matériel, des installations spéciales : ateliers de réparations avec machines-outils, levage, vérin, ensemble soudure,...

- 3 plaques tournantes (des deux rotondes et du parc)

Les plaques tournantes commandent l'entrée et la sortie des rotondes et du parc. Une plaque tournante détériorée, aucune locomotive ne peut plus passer et celles qui sont à l'intérieur ne peuvent plus sortir. Elles sont donc prises au piège.

- Un ensemble autonome, constitué une grue de 50 tonnes, indispensable pour réduire les déraillements. Cet ensemble comporte avec la grue de 50 tonnes, une locomotive, deux wagons pour le personnel de manoeuvre et de protection, deux wagons blindés avec un armement très sophistiqué : mitrailleuses lourdes et canons automatiques de 20 mm pour la défense anti-aérienne, mitrailleuses légères, mortiers et armes individuelles.

L'importance du centre d'Ambérieu est telle que les Allemands ont affecté à la protection du dépôt et de la gare, une garnison qui permet d'avoir jour et nuit, 50 hommes de garde. De plus, il y a, à proximité immédiate d'intervention, les unités qui gardent les installations de la Base Aérienne d'Ambérieu et des dépôts de munitions de Leyment. Enfin, une unité d'intervention d'un effectif de 100 à 200 hommes est à l'instruction au Château de Douvres. Il est bien évident que nous ne pouvions rien entreprendre contre un tel ensemble défensif aussi longtemps que nous n'aurions pas les moyens nécessaires ou une occasion favorable pour mener une action décisive. Nous n'aurions rien pu faire sans la participation des cheminots.

L'OPÉRATION

Nos camions ont roulé de nuit dans un blackout total. Heureusement Jo PETTINI connaît bien l'itinéraire et nos chauffeurs sont entraînés à ce genre de sport. Nous avons fait un grand détour pour aborder Ambérieu par le sud et nous nous arrêtons à 500 mètres du pont de l'Albarine. C'est là qu'est fixé notre rendez-vous avec les cheminots. Nous faisons la dernière partie du parcours à pied, en file indienne et en silence.

Il est minuit trente. La mise en place s'est effectuée comme prévu. Le ciel est couvert, il pleut légèrement, c'est un temps idéal pour nous. Heureusement que les cheminots seront là pour nous conduire vers les objectifs. Les équipes de sabotage se forment dans le plus grand silence. LOUISON a pu contacter NICOLE et VERDURAZ et tout se présente bien. Une déception

cependant, la grue de 50 tonnes a quitté Ambérieu dans la soirée en direction de Lyon. Elle ne sera pas au rendez-vous.

Il nous reste à attendre l'heure H. Nous regardons fréquemment nos montres, nous parlons tout doucement de choses anodines pour essayer de penser à autre chose, mais comme tous les combattants les ont connues, nous vivons quelques minutes d'angoisse dans l'attente de l'action. Je me demande encore une fois si tout a bien été prévu car lorsque l'action sera déclenchée, je ne pourrai plus intervenir puisque nous n'avons pas de postes radio.

0 heures 50 - Deux des équipes dont l'objectif est plus éloigné, se mettent en route.

7 juin - 1 heure 00 - La sirène déclenchée par LEMITRE hurle. Cette sonnerie, dans la nuit, à la minute prévue, nous apporte un soulagement, mais elle produit en même temps un effet saisissant. Elle se prolonge et sonne longuement et il semble qu'elle sonne plus fort et plus longtemps que d'habitude.

Toutes les équipes se sont élancées, dans la nuit, colonne par un, avec les cheminots en tête de chaque équipe vers chaque objectif comme suit

- Gaston BRUCHER : le parc ;
- Marcel LASSUERE : le raccordement
- André MAGDELAIN et Marcel FOSSERIER : le camp
- Roger PECAUT et Henri PASSARD : la Grande Rotonde ;
- Julien GOYET, Georges MUTEL et Marcel DUTISSEUIL : la petite rotonde ;
- Louis JASSERON : l'atelier du vérin ;
- Georges BUTTARD : l'atelier de levage ;
- Antonin CHENAVAZ : l'ensemble soudure.

Les équipes sont à peine parties que des coups de feu éclatent dans la nuit. Et puis ce sont des hurlements, des cris de frayeur. Je m'avance sur les voies toujours accompagné de Camille TRABBIA et nous trouvons MAZAUD (Jean SIGNORI) en train de maîtriser un Allemand que SOUPOLAIT vient de désarmer. Le prisonnier est complètement affolé. Il crie sans que nous parvenions à le faire taire. Toujours des coups de feu et soudain, très près de nous, des sommations en allemand, toujours dans la nuit noire. Le prisonnier en profite pour essayer de se sauver, mais il sera abattu aussitôt. MAZAUD poursuit sa mission tandis que je retourne avec TRABBIA vers l'élément de recueil. Mais toujours des coups de feu, des coups de fusils ponctués par des rafales d'armes automatiques.

Je suis très inquiet et me demande si nous ne sommes pas tombés dans un guêpier, et si nous allons pouvoir remplir notre mission. Je crains surtout que nous ayons des pertes. Le temps me paraît long, lorsque soudain une violente explosion illumine la nuit. Je reconnais le bruit très sec que fait le plastic, en explosant. D'autres explosions se succèdent rapidement et pendant une trentaine de minutes c'est un véritable et grandiose feu d'artifice. A plusieurs reprises, une explosion plus violente que les autres (les plaques tournantes sans doute!).

Je suis donc rassuré en ce qui concerne la mission et les explosions auront été si nombreuses que bien des habitants d'Ambérieu son persuadés qu'il y a eu bombardement aérien.

Mais des coups de feu isolés continuent à troubler le silence de la nuit, tandis que le retour des différentes équipes vers notre point de recueil s'avère très long. Le sergent SOUPOLAIT repart avec son groupe sur les voies pour essayer de retrouver des isolés et il a l'occasion d'abattre un deuxième Allemand. Finalement il manque encore cinq hommes lorsque je donne l'ordre de repli en demandant aux cheminots d'attendre encore pour les récupérer, mission qu'ils acceptent bien volontiers avec leur dévouement habituel, d'autant plus volontiers que les premiers compte rendus font apparaître une réussite totale de l'opération.

Le retour au camp s'opère sans encombre mais notre inquiétude ne sera dissipée qu'au lever du jour lorsqu'une liaison des cheminots nous apprend que les absents sont en lieu sûr, et qu'un enfant de troupe, légèrement blessé à la cuisse, a été conduit tout naturellement chez Marcel DEMIA.

Nous avons en même temps un premier bilan de l'opération

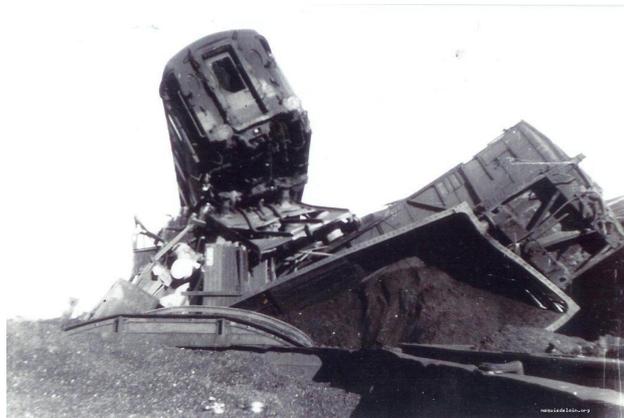
- 52 locomotives hors service.
- une plaque tournante très endommagée (celle du parc), les deux autres immobilisées pour quelques jours.
- les machines-outils détériorées.
- tous les objectifs ont été atteints sauf l'atelier de levage où BUTTARD a été accueilli par des rafales de mitraillettes. Il a essayé de pénétrer par une autre voie, mais là aussi les Allemands étaient restés à leur poste. BUTTARD dit « La Butte » est furieux. Cet homme à l'aspect rude et bruyant est en réalité un garçon sensible au coeur sur la main.

Il ne s'avoue pas vaincu et dit à André MAGDELAIN : «Je n'ai pas pu faire mon boulot de nuit, je le ferai de jour». Effectivement, le 17 juin vers treize heures, au moment où les ateliers sont vides, BUTTARD vient placer ses charges et en plein jour, l'atelier de levage est à son tour complètement neutralisé. Un tel acte de bravoure et de patriotisme mérite notre admiration.

Récit par le Commandant **Henri GIROUSSE** (CHABOT)



Pose d'explosif sur la voie



Sabotage ferroviaire

5.5. 52 locomotives mises hors service à Ambérieu-en-Bugey

Le dépôt d'Ambérieu-en-Bugey est l'un des plus importants centres ferroviaires mis à la disposition de la Wehrmacht, essentiellement pour ses liaisons entre l'Allemagne et l'Italie.

On y dénombre 142 locomotives au début de l'année 1944. Le département de l'Ain est aussi traversé par des lignes ferroviaires desservant Genève, Modane, Strasbourg, Lyon et Marseille.

Après le déclenchement du plan « Vert », et au cours du seul mois de juin 44, 113 locomotives sont mises hors d'usage. Mais c'est le sabotage des 52 locomotives stationnées au dépôt d'Ambérieu, au cours de la nuit du 6 juin au 7 juin 1944, qui a eu le plus grand retentissement.

Il est l'œuvre de huit équipes de saboteurs composées de cheminots du groupe Gaston BRUCHER et d'enfants de troupe de l'école militaire d'Autun qui ont rejoint les maquis de l'Ain depuis plus d'un mois. L'initiateur de cet exploit est le capitaine Henri GIROUSSE, chef du groupement sud des maquis de l'Ain.

Il aura suffi de poser des charges de 300 grammes de plastic placées sur les glissières de piston basse pression, et sous les boîtes à vapeur situées sur le côté droit des machines, pour les mettre hors d'usage pendant plusieurs jours. L'opération se solde aussi par la neutralisation de trois plaques tournantes et la détérioration de plusieurs machines outils.

Seule la grue de 50 tonnes acheminée sur Lyon ne peut être sabotée par les maquisards du camp VERDURAZ. Pour faire diversion vis à vis des soldats allemands de faction, une équipe du camp NICOLE est chargée d'actionner la sirène située au-dessus de la Poste, dans le but d'annoncer un bombardement par l'aviation alliée.

Patrick VEYRET

6. LES SERVICES SECRETS ALLIES

6.1. Colonel Maurice BUCKMASTER

Chef de la section française du S.O.E.



Colonel Maurice BUCKMASTER

Volontaire dès la déclaration de la guerre, il a été un des tout derniers officiers britanniques à être évacué de Dunkerque.

"The Times" précise : "BUCKMASTER avait cette qualité rare de pouvoir inspirer affection et respect... sa loyauté vis à vis de ses hommes et parfois sa férocité sans compromis pour les défendre, arrivait de temps à autre à irriter l'autorité militaire... ses qualités de chef, son énergie et son enthousiasme immenses, sa capacité extraordinaire à lutter jusqu'au bout pour ce qu'il croyait vrai, ont fait de lui un patron vraiment efficace dans une zone d'opération critique."

D'après le journal américain "New-York Herald Tribune" publié à Paris, le Général EISENHOWER avait déclaré que la section française du S.O.E. "avait raccourci la guerre de six mois et valait quinze divisions. "Le même journal parle de pertes élevées, survenues souvent après des tortures.

Le colonel BUCKMASTER était Officier de la Légion d'Honneur, médaille de la Résistance, Croix de Guerre et de la Legion of Merit (USA). Il existe plusieurs rues "Maurice BUCKMASTER" à travers la France.

Nous avons eu dans l'Ain, après la guerre, plusieurs visites du colonel BUCKMASTER aux cérémonies organisées par l'A.M.A.H.J., notamment pour la remise des cendres du Colonel Richard Harry HESLOP (XAVIER) au monument dans la prairie d'Echallon et pour le quarantième anniversaire de la Libération, également à Echallon. Lors de cette dernière visite, il était resté quelques jours de plus à Chatillon-sur-Chalaronne chez Paul et Jeanette DUBOURG.

Le colonel BUCKMASTER a été le responsable direct de la mission franco-britannique "Musc" en septembre 1943, mission composée de XAVIER et de Jean ROSENTHAL (CANTINIER), mission de reconnaissance et de liaison avec les chefs de la région R1. Ils avaient visité les maquis existants ou en formation dans les onze départements de la Région, accompagnés de Henri JABOULAY (BELLEROUCHE) responsable maquis de R1 à l'époque. Cette mission positive a trouvé une suite immédiate dans une mission interalliée appelée "MARKSMAN". Dans cette seconde mission HESLOP et ROSENTHAL s'étaient adjoints deux Américains en postes subalternes, Elisabeth REYNOLDS (DEVEREAUX ROCHESTER) agente de liaison et PAUL (Owen Denis JOHNSON) radio. Après le débarquement, l'opération "MARKSMAN" a été renforcée par l'arrivée dans l'Ain et le Haut Jura de PARSIFAL (Goefrey PARKER) chirurgien britannique, BAYARD (Gordon NORBABLE) expert en explosifs et Marcel VEILLEUX (YVELLO) radio canadien. Pour ma part, je suis très fier d'avoir servi sous les ordres de mon colonel "BUCK".

Paul DUBOURG

Les maquisards de l'Ain conservent le souvenir de sa secrétaire, Vera ATKINS.

Vera ATKINS est une personne sereine et très appréciée qui avait le grade de Capitaine d'Etat-Major. Elle fut l'un des officiers les plus respectés du SOE et était certainement tenue en haute estime par BUCMASTER. En raison de sa douceur, elle était souvent chargée d'interroger les agents à leur retour de France et elle s'employa à découvrir ce que les maquis de l'Ain de la Haute Savoie et du Jura avaient fait dans cet arrangement tripartite.
D'après les mémoires de HESLOP

Les maquis l'ont rencontrée à diverses cérémonies à la Prairie d'Echallon, au Val d'Enfer à Cerdon et à la ferme de la Montagne qu'elle tenait à découvrir particulièrement.



à droite, Vera ATKINS au Val d'Enfer à Cerdon avec Dany ROCHE

6.2. Mission interalliée MUSC

Fin septembre 1943 se termine sur un événement qui aura bientôt de profondes répercussions sur l'évolution des maquis de l'Ain.

Près de Pont-de-Vaux, sur le terrain "JUNOT" un appareil bimoteur HUDSON dépose dans la nuit du 21/22 septembre deux hommes chargés d'étudier les possibilités potentielles des maquis dans les départements de la Région R1.

Il s'agit du Capitaine Jean ROSENTHAL (CANTINIER) du B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignements et d'Action) et du Capitaine Richard Harry HESLOP (XAVIER), agent de la French section du SOE (Secret Opération Exécutive) dirigée par le Colonel BUCKMASTER, déjà cité.



Jean ROSENTHAL



Lockheed Hudson bimoteur

- Rappelons que le SOE est né en juillet 1940 de la fusion de trois sections ultra-secrètes = deux du FOREIGN OFFICE et une du WAR OFFICE. Ces sections créées dès l'invasion de l'Autriche (11 mars 1938) avaient pour objectif, en cas de conflit, d'engager des actions subversives politiques en Allemagne. En juillet 1940, lors de la création du SOE, les directives données par Sir Winston CHURCHILL au nouvel organisme furent brèves : "Et maintenant mettez le feu à l'Europe". Cette phrase clé fixait la mission du SOE.

La venue de ces deux officiers britannique et français est la suite logique des différents appels lancés par les Mouvements de Résistance et en particulier de Jean MOULIN et du Général Charles DELESTRAINT.

Ces hommes repartirent vers Londres dans la nuit du 16/17 octobre par le terrain "AIGLE" près de Manziat. Le rapport établi étant positif, une mission interalliée est immédiatement constituée et expédiée sur la France. Cette mission est dirigée par l'officier britannique R. HESLOP avec : comme officier radio Owen Denis JOHNSON, membre de l'OSS, Jean ROSENTHAL, officier de la France Libre, représentant le BCRA et enfin Elisabeth REYNOLDS (ROCHESTER), agent de liaison de R. HESLOP.

Ils se poseront dans la nuit du 18/19 octobre sur le terrain "Orion", près de Bletterans (Jura). J. ROSENTHAL (CANTINIER) couvrira les maquis de Savoie R. HESLOP (XAVIER), O. D. JOHNSON (PAUL) et "ELISABETH", après trois mois passés en Haute Savoie, viendront se fixer au PC des maquis de l'Ain, impressionnés par le travail et l'organisation déjà réalisés.

Une excellente entente va régner entre les membres du PC ROMANS et cette mission SOE. Peu après, toute une série de parachutages sera envisagée. Malheureusement un temps exécrable annulera provisoirement toutes opérations.



Elisabeth DEVEREAUX-ROCHESTER



R. HESLOP (XAVIER)

6.3. Les missions spéciales 1942-1944

R.A.F. et U.S.A.A.F. (Les atterrissages clandestins)

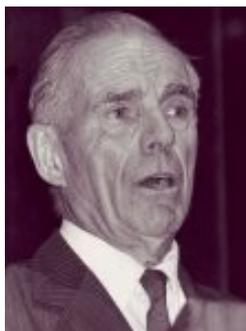
A Pont-de-Vaux, le général DE LATTRE DE TASSIGNY avant son envol...

Marcel SANDEYRON, de Pont-de-Vaux, après son stage en Angleterre, devient chef de terrain (réseau Azur) assisté de « Mémé », BROYER, Jean FAVIER et de toute une équipe de la région des bords de Saône. Ils réalisent plusieurs opérations dont celle du départ du général DE LATTRE DE TASSIGNY le 19 octobre à Manziat (terrain codé Aigle). Joseph GUILLERMIN et Paul BRUN appartiennent au réseau de renseignements Hunter et participeront à de nombreuses opérations.



Lysander britannique

L'équipage de cette mission est composé d'Hugh VERITY, pilote, LIVRY-LEVEL un Français, comme navigateur, et le mitrailleur Eddie SHINE.



Paul RIVIERE

Paul RIVIERE (pseudonyme CHARLES HENRI) ayant pour adjoint Jean TRIOMPHE (pseudonyme PAULETTE) coiffent le S.A.P. au niveau régional. De nombreuses opérations nocturnes effectuées avec succès démontrent que la Résistance de l'Ain a bien rempli les missions qui ont permis à nos alliés et à DE GAULLE d'unir les contacts indispensables avec de nombreuses personnalités politiques et militaires de la métropole. Ce sont ces liaisons France-Angleterre-France, dont l'utilité historique a été reconnue par nos alliés, qui ont été désignées sous le terme de «missions spéciales».

Il faut rappeler ici quelques noms de chez nous. Ceux qui, près des rives de la Saône, composaient la formidable équipe animée par Aimé BROYER, dit Mémé, et son épouse Georgette. Il s'agit de Fernand BENOÎT, Raymond BENOÎT, Charles BERTHOUX, Jean BOYAT. Robert BROYER, Robert CHARRON, Édouard CONSTANT, Célestin CONTET, Joseph FÉLIX, Joannès FERNAND. Georges FEYEUX, Marius MARGUIN, Eugène MAURIZE, Henri NILLION, Roger PARIZET, Paul PREVEL, Marcellin PREVEL, et Roger RENOUD-GRAPPIN.

Tous ont pris beaucoup de risques et certains d'entre eux ont reçu les remerciements de sa Majesté britannique ou d'EISENHOWER, commandant suprême, comme ce fut le cas de Georges FEYEUX.

Avec le terrain AIGLE à Manziat, deux autres terrains ont été utilisés sur le secteur C7 pour les atterrissages de Lysander ou de Hudson, MARGUERITTE à Feillens et JUNOT à Sermoyer. La première opération s'est déroulée le 1er septembre 1942 sur JUNOT et la dernière le 1er septembre 1944 également sur JUNOT. En deux ans, 19 opérations ont été prévues, et 12 seulement ont été réussies, autant que l'on puisse se référer à certaines archives.

Outre le général DE LATTRE et Claudius PETIT, parmi les personnalités ayant transité par ces terrains, on peut citer BOUCHINET-SERREULLES, FRENAY, J.-P. LÉVY, d'ASTIER DE LA VIGERIE, Henri DESCHAMPS (de Miribel), Richard Harry HESLOP (XAVIER), Jean ROSENTHAL (CANTINIER), GUILLERMIN, CHABAN-DELMAS, JARROT, CARRÉ, QUEUILLE, MAYER, RUCART, MAYOUX, JOHNSON (PAUL dans les maquis de l'Ain)...

Nom de code des terrains de l'Ain

- JUNOT, 3 km, ouest et nord-ouest d'Arbigny ;
- AIGLE, 2,5 km, nord nord-ouest de Manziat ;
- MARGUERITTE, 2,5 km, nord-ouest de Feillens ;
- FIGUE 2,500 km, nord-ouest de Saint-Vulbas ;
- LIEVRE 4 km, nord-est de Loyettes

Izernore au sud du village, à l'est de la route d'Izernore à Béard.

A noter que les cinq premiers terrains furent utilisés par la Royal Air Force, et celui d'Izernore par la United State Air Force (8 opérations à partir du 8 janvier 1944).

Izernore : nuit du 6 au 7 juillet 1944, opération Dakota

Premier atterrissage en France occupée en mission d'aide aux maquis de l'Ain et du Haut-Jura

Owen Denis JOHNSON (capitaine PAUL) officier américain, radio de la mission interalliée, maquisard de France, rappelle ce que fut, dans l'Ain, la périlleuse opération Dakota.

Nous apprécions d'autant mieux ce témoignage à propos d'un épisode aérien de la guerre, qu'il a été écrit par un Américain, grand amoureux de la France et d'abord des pays d'Ain, où il vécut, la paix revenue.

«Le terrain d'Izernore avait déjà été sélectionné avant la guerre par l'administration et avait été préparé sinon aménagé par l'armée de l'Air française pour servir de terrain de réserve possible.

«En automne 1943, sur l'initiative des frères Julien et Marius ROCHE, Richard Harry HESLOP (XAVIER) avait fait homologuer Izernore à Londres comme terrain de parachutages. Début janvier un officier anglais fut parachuté sur le terrain. Le camp MICHEL, du groupement MONTREAL, assurait la réception de cet officier, de son vrai nom Ernest Henri VAN MAURIK et pseudo «PATTERSON».

«Enfin, c'est le 6 juillet que le premier atterrissage d'un Dakota en France occupée a eu lieu, et ceci sur le terrain d'Izernore, piloté par un colosse, le colonel HEFLIN qui commandait l'unité du 8° Air Force U.S. chargé des opérations de ravitaillement de la Résistance.

«Il était prévu que le Dakota passerait la journée du 7 juillet sur le terrain, car les nuits du début

juillet étaient trop courtes pour permettre à l'avion de rentrer en Angleterre.

Ainsi, le groupement MONTREAL des maquis de l'Ain avait été chargé de préparer près du hameau de Bussy en bordure du terrain d'atterrissage et au pied des collines, une «planque» où l'avion pourrait rester camouflé pendant le jour. Le maquis avait coupé et transporté une petite forêt de sapins pour entourer l'appareil et le rendre invisible.

«Le terrain orienté nord-sud était en partie planté de céréales, ce qui aidait à dépister les «mouchards» boches. En effet, les Allemands ayant repéré le bruit des moteurs à l'arrivée, mais pas de bruit signifiant le départ, ont envoyé leurs petits FIESELER 156 Storch de reconnaissance à partir de la base d'Ambérieu dès le matin très tôt. Ils ont tourné autour de la plaine de Port, déjà utilisée pour un parachutage massif de jour mais n'ont rien repéré à Izernore.

«L'attaque générale allemande contre notre zone libérée était déclenchée le 11 juillet, ce qui suspendait temporairement le programme des atterrissages, mais le mois d'août a vu de multiples opérations Dakota sur Izernore. On avait l'impression de devenir un peu gare de triage, car des gens affluaient de Londres sur Izernore avec toutes sortes de «missions secrètes» pour des destinations tous azimuts en France.

Le Dakota : un des trois outils de la victoire, selon EISENHOWER

«Il y eut même un Dakota en panne. Resté sur le terrain pendant plusieurs jours, il fut réparé par son équipage, aidé par l'équipage d'un bombardier Liberator immobilisé sur le terrain de Port, et par une équipe du groupe transport «les joyeux du garage», de Jean MIGUET, à Hauteville. Cet avion fut de retour en Angleterre début septembre faisant le bonheur de son escadrille qui avait fait une croix dessus ! Ont profité de ce voyage les lieutenants LOUISON, VERDURAZ et LUDOVIC, les bras chargés de bouteilles de Roussette de nos «amis» VARICHON et CLERC. A Londres, ils avaient rejoint le colonel ROMANS, et moi-même...

«... Revenons enfin, au premier atterrissage du Dakota le 6 juillet, un événement dans l'histoire du maquis de l'Ain. Cet avion a amené des renforts à la mission interalliée : le docteur PARKER, dit PARSIFAL. l'instructeur d'explosifs Gordon NORBABLE dit BAYARD, un adjoint au groupe radio, Canadien, Marcel VEILLEUX, dit YVELOT. Quand il est reparti, il a emmené XAVIER, qui voulait plaider notre cause de vive voix, et Loulette MIGUET (soeur de Jean MIGUET) qui envisageait de suivre un entraînement pour être parachutée, quelque part en France... et enfin nos deux aviateurs alliés rescapés d'un vol RAF, dont l'avion a été abattu au dessus de la France, vétérans du maquis, CANADA et ROSBIF, qui laissaient bien des souvenirs derrière eux.

«A la vue de ces gars, tous en uniforme, le patron avec son flair de publiciste, avait immédiatement conçu le projet de faire visiter des différentes formations du maquis pendant la journée où ils devaient rester chez nous. Il voulait montrer le maquis aux Américains et les Américains au maquis. Chaque visite se terminait obligatoirement avec un petit coup de pif - le vin d'honneur - comme on dit. Je crois me souvenir qu'ils ont achevé la tournée à Maillat où Maurice DECOMBLE, chef de section du camp MICHEL, faisait fonction de maire et avait déniché, libéré, deux bouteilles d'absinthe. C'était, pour mes compatriotes, le coup de grâce...

«Je me rappelle avoir envoyé un message d'urgence à Londres ce soir-là, de notre PC. qui était au château de Wörle, et ce message disait à peu près «conditions atmosphériques épouvantables - stop - décollage Dakota impossible - retardé d'encore 24 heures.»

«Au fait, l'orage menaçait, ce soir-là, on l'entendait gronder au loin. Six jours plus tard, il éclatait : les foudres déchiraient le ciel, lâchant des hordes, des torrents de verts-de-gris. Finie la vie de château, on a retrouvé la forêt d'où nous étions sortis.»!

Owen Denis JOHNSON (Capitaine PAUL)



L'équipage du Dakota d'Izernore (nuit du 6 au 7 juillet 1944)

6.4. Pourquoi Izernore

Longtemps les Historiens, échangeant arguments et documents, se sont chamaillés pour tenter d'établir qu'Izernore, ce vieux Plateau d'Izernore si cher à nos coeurs d'anciens maquisards, fut jadis la célèbre Alésia, premier haut-lieu de la Résistance gauloise à l'envahisseur romain.

Mais hélas !, - et tant pis pour notre amour-propre de gens des Pays d'Ain ! -, il semble acquis que cette poche de refus de nos ancêtres, si vaillamment défendue par Vercingétorix, ne se situe pas à Izernore mais autour d'Alice Sainte-Reine ... Qu'importe après tout ... Une chose est sûre ; l'Histoire, à l'époque où Rome dominait le monde, a laissé une trace prestigieuse encore visible aujourd'hui, sur cette plate-forme d'Izernore. Et vingt siècles après l'offensive conquérante de Jules César, cette même plaine d'Izernore a contribué, grâce à son vaste terrain bien rectiligne, bien plat, s'étalant au pied de la forêt de sapins, à accélérer la libération de notre pays. Juste retour des choses, et mouvement bénéfique pour nous, du balancier de l'Histoire.



Monument d'Izernore

Car ce terrain d'Izernore, il a joué un rôle éminent, bien que clandestin, en accueillant les Ailes des avions de la Liberté, dans les sombres années 43-44 ... Et je suis heureux (tous ceux qui veillent, avec moi, sur la préservation de la Mémoire, un demi-siècle après, le seront aussi), que le 5 septembre de cette année 1993, il soit solennellement rappelé qu'un air pur de liberté a soufflé ici ; qu'Izernore fut le lieu d'une action courageuse de Résistance interalliée, et que nul n'a le droit de l'oublier.

Pourquoi Izernore ? Pourquoi les maquisards de l'Ain orientèrent-ils nos amis américains et anglais

sur ce site pour en faire une petite base d'atterrissage ou de parachutage ?

Il y eut d'abord une raison que je pourrais qualifier de stratégique. Si modeste soit-il par rapport à d'autres, le terrain d'Izernore fut retenu, en 39-40, par l'État-major français pour y aménager un terrain de secours où, éventuellement, les avions français pourraient se poser. Le Génie de l'Air se hâta donc de mener à bien les travaux indispensables : nivellement de la plate-forme, construction de buttes et mamelons destinés à protéger les avions de chasse au sol d'un possible bombardement, etc ...

Quant aux services des Ponts-et-Chaussées de l'Ain, leur mission fut de réaliser les accès de cet aérodrome de fortune. Il se trouve que j'en eus la charge alors avec Francisque BÉARD et mon frère Julien ce qui nous serait infiniment précieux quelque temps plus tard, bien que la débâcle de juin 40 vint interrompre brutalement les travaux.

Puis ce fut l'occupation, donc dans le sillage, le sursaut au régime de Vichy. La Résistance elle s'organise peu à peu. Voici que débarque, en septembre 43, l'Anglais Richard Harry HESLOP (XAVIER), de la Mission Interalliée. Dès nos premiers contacts, XAVIER nous interroge, mon frère et moi : il faut vite trouver un terrain en vue de parachutages. Julien, sur une carte Michelin, indique à XAVIER les coordonnées de ce site d'Izernore, en vue de le faire homologuer comme terrain clandestin, - à la fois pour les atterrissages et les parachutages.

En janvier 1944, on utilisera ce terrain pour parachuter du matériel ... mais d'abord un officier anglais. Son nom est Ernest Henri VAN MAURIK, mais on le connaîtra mieux sous le pseudonyme de PATTERSON. C'est un responsable du S.O.E, britannique. Je le vois encore débouclant son parachute et m'offrant ses gants de cuir.

On reparlera d'Izernore, notamment à l'époque où la déroute allemande devient imminente. Dans la nuit du 6 au 7 juillet 44, pour la première fois en France occupée, se pose un Dakota, piloté par le Colonel HEFLIN, commandant l'unité de la 8ème Air Force U.S., chargé des opérations de ravitaillement de la Résistance. MONTRÉAL et ses hommes du Groupement Nord ont reçu pour mission de préparer le terrain, de couper des haies, de baliser, pour faciliter les atterrissages de DC3 (plusieurs se succéderont à Izernore). Aux maquisards de l'Ain, s'est mêlé un officier américain qui, très vite, deviendra leur grand ami : Owen Denis JOHNSON, alias Capitaine PAUL. Cet homme-là, cet Américain au grand coeur, restera jusqu'à sa mort, au début de février de cette année 93, parmi nous Français, et nous ne cessons de le pleurer, tant sa place était grande dans notre coeur.

C'est à lui, PAUL JOHNSON, que nous penserons d'abord, le 5 septembre 93, lors de la cérémonie qui rappellera quelle mission stratégique fut celle du terrain d'Izernore, il y a un demi siècle. J'ai souhaité, avec mes camarades de l'A.A.M.A.H.J, que cette journée soit dédiée à notre vieux camarade PAUL, dont la fidélité à ses compagnons maquisards de l'Ain ne s'est jamais démentie, et qui fut de toutes nos réunions, de tous nos congrès, de tous nos rassemblements, lui qui subit le feu meurtrier de l'attaque hitlérienne contre le Maquis de l'Ain, à la Ferme de la montagne, le 8 février 44, Lui qui a choisi de reposer pour toujours au pied du monument d'Echallon, pas très loin d'Izernore.

Et puis, ce jour là, PAUL JOHNSON sera vraiment parmi nous, à double titre. Avec ses camarades du Maquis de l'Ain bien sûr, mais aussi avec ses compatriotes américains. Car à Izernore, le 5 septembre, une imposante délégation du 492ème "Bomb Group" américain, que préside le Colonel BRADBURY (BRAD) se mêlera à nous lorsque nous dévoilerons la stèle rappelant qu'ici même, sur cette portion de la terre de France, des Dakotas se sont posés dans la nuit froide de l'occupation pour nous apporter espoir et réconfort.

Comme tous mes amis, je penserai très fort ce jour-là à l'amitié franco-anglo-américaine des temps

terribles de la guerre, Et d'abord à mon vieil ami PAUL, camarade de combat, qui ne pourra pas, hélas, éprouver l'immense joie d'être à nos côtés, alors qu'il écrivait, le 20 juin 92 : "je suis content à l'idée de faire une fête du 50ème anniversaire de la commémoration franco-américaine du premier atterrissage en France occupée d'un Dakota à Izernore",

Oui, c'est à lui, à tous ses compatriotes alliés que nous songerons ... A tous les "passeurs du clair de lune" qui risquèrent leur vie, - et la donnèrent souvent -, pour rendre à la France la liberté perdue.

Marius ROCHE

7. LA REPRESSION ALLEMANDE

7.1. La rafle de Nantua (01130)

... ou le temps venu de la répression aveugle

Plus s'approche le terme de cette année 1943, et mieux se structurent les "poches" de Résistance.

Elle prend corps, la Résistance, et peu à peu le maquis devient une force. Aux actions sporadiques mais dures, aux coups de main divers qui vont se multipliant en ce début d'hiver, vont s'opposer avec violence et sauvagerie les forces d'occupation. A la guérilla et aux opérations de harcèlement, succède le temps des représailles sanglantes, celui des exécutions sommaires.

La rafle de Nantua du 14 décembre restera dans notre Histoire l'une de ces grandes tragédies, épisode meurtrier d'une répression aveugle qui entend d'abord frapper les populations civiles, les terroriser par des "avertissements" monstrueux. L'occupant espère ainsi obtenir le rejet unanime d'une action résistante... ce qui ne sera pas le cas.

Il n'y eut pourtant, à Nantua, aucune mesure entre l'acte isolé de trois jeunes gens révoltés promenant à demi-nus, - le corps peint au goudron de croix gammées -, deux collaborateurs notoires (une "correction" accueillie avec faveur par la population, dénoncera le préfet) et la déportation massive de quelque cent cinquante hommes de 18 à 40 ans qui s'en suivra. Des hommes et des adolescents dont un grand nombre ne reviendront jamais des camps de la mort. Bilan terrible auquel il faut ajouter l'exécution sommaire du maire démissionnaire d'Oyonnax et d'un adjoint, celle d'un industriel de la ville et, dans la côte de Maillat, celle du Dr Emile MERCIER, chef de la Résistance de Nantua.

On a retrouvé dans les archives administratives le mot-à-mot du rapport établi par le préfet de l'époque. Si certains commentaires sont suspects et témoignent d'une grande servilité à l'égard de Vichy, ce rapport en revanche est d'une précision implacable sur l'ampleur de l'événement "Vers 7 h 50, écrit le préfet, 500 militaires allemands environ appartenant vraisemblablement à des formations de police et de S.S. ont débarqué en gare de Nantua où elles avaient été amenées par

train spécial. Une partie de ces forces a été conduite aussitôt vers Oyonnax, tandis que le plus grand nombre restait à Nantua, occupait le bureau de poste, cernait l'ensemble de la ville, ou barrait toutes les issues, et commençait des visites domiciliaires".

On imagine ce que fut cette aube glaciale dans la ville - sous préfecture... Tandis que le maire, le Dr MERCIER, médecin du maquis et le capitaine de gendarmerie VERCHERE (qui sera lui aussi déporté) étaient appréhendés et conduits à la gare de Nantua, gardés dans un local spécial, la grande rafle s'organisait. Tous les hommes valides trouvés dans les rues ou les immeubles furent embarqués sous escorte jusqu'à la gare où fonctionnait une sorte de centre de triage : là on décidait du sort des habitants en fonction de leur âge, mais aussi de leur "aptitude à travailler".

C'est ainsi que, très vite, 150 Nantuatiens furent gardés sans raison comme otages, et embarqués dans un train spécial qui quitta la gare vers 13 heures en direction de Bourg pour être de là, acheminés la nuit suivante sur Compiègne, à l'exception de quelques uns qui purent sauter du train. Les autres partirent pour les camps de concentration nazis. Ils furent 116, sur lesquels 95 ne revinrent jamais.

Parallèlement, mentionne un rapport de gendarmerie, "le collège de Nantua a été fermé provisoirement sur ordre de Mr l'inspecteur d'Académie". Terrible décision, apparemment banale, dont les circonstances et les conséquences ont été fort bien relatées par les potaches, dont Marc MAGNARD. Car enfants et adolescents furent aussi les victimes innocentes de cette journée de folie hystérique du 14 décembre 1943. Direction, personnels de l'établissement, enseignants, mais aussi élèves, - 21 au total -, rejoignirent les adultes pour être embarqués dans le convoi sinistre qui les conduisit dans les camps d'extermination.

Nantua et sa région, on s'en doute, sont plusieurs jours sous le choc. Ne demeurent dans la ville que quelques hommes valides qui ont pu échapper aux mailles du filet, ou bien qui eurent la chance d'être absents ce jour-là, ou retenus par leur travail hors de la cité.

L'avis placardé par la Kommandantur confirme bien aux habitants que "150 hommes de Nantua entre 18 et 40 ans seront menés pour la durée de la guerre dans un camp de travail en Allemagne".

Quant au préfet de l'Ain, il constate "qu'à la suite de mesures extrêmement graves, la population de Nantua et d'Oyonnax semble complètement consternée. Il ne semble pas que des réactions de sa part soient à redouter...".

Mais, sans doute inquiet et redoutant un sursaut de révolte à l'occasion des obsèques des quatre patriotes fusillés (dont le Dr MERCIER), ce fonctionnaire zélé respectueux de l'ordre vichyste ajoute aussitôt : "Je me dois de souligner qu'il existe dans l'arrondissement de Nantua, en général, des éléments subversifs et notamment des bandes de réfractaires qui sont susceptibles de provoquer des incidents. J'ai donc demandé des renforts de police pour assurer le maintien de l'ordre au moment des funérailles des victimes et au cours des jours qui suivront".

Les occupants hitlériens et leurs serviteurs français vont vite s'apercevoir qu'il faudra compter de plus en plus avec ces "éléments subversifs" et autres "bandes de réfractaires". L'an 1944 est tout proche...

La Voix du Maquis

7.2. Le geste d'impuissance du docteur Emile MERCIER peu avant son exécution...

A propos de cette rafle monstrueuse, CHABOT a rassemblé quelques souvenirs, comme d'autres, il s'en est fallu de peu que ROMANS et LÉOPOLD membre de l'AS de Poncin et de l'E.M. ROMANS, soient pris dans la souricière...

Suivons le témoignage qu'il a recueilli...

"La veille de la rafle, j'avais rencontré ROMANS. Il devait partir le 14 décembre en Haute Savoie, et m'avait confié le commandement militaire départemental des maquis et de l'A.S., ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il s'absentait depuis deux mois environ. Il m'avait demandé entre autres missions, d'aller chercher du plastic, entreposé au restaurant BUSSY à Villereversure.

"Donc, ROMANS, ayant passé la nuit à Poncin, partait le 14 au matin vers la Haute Savoie dans la voiture 202 Peugeot que pilotait Henri LÉOPOLD. Arrivant à Nantua par la route de Port (qui longe la berge sud du lac), la voiture fut arrêtée à l'entrée de la ville et contrainte de se ranger sur la place de la gare, où étaient rassemblés tous les hommes de Nantua âgés de 18 à 40 ans.

"Henri LÉOPOLD avait de vrais papiers en règle pour lui-même et pour sa voiture. ROMANS possédait également de "faux" papiers en règle : il était "inspecteur des lignes téléphoniques", et se rendait en Haute-Savoie pour la réparation des lignes sabotées...

"La voiture 202 est arrêtée devant la gare en même temps qu'une voiture suisse. ROMANS reste au fond de la voiture, camouflé par la buée qui couvre les vitres, tandis qu'Henri LÉOPOLD insiste auprès de l'officier allemand pour qu'il les laisse passer, étant donnée l'urgence de leur mission...". Il insiste à plusieurs reprises, sans se décourager, allant jusqu'à se faire rabrouer par l'officier allemand. Ce dernier, finalement, fait signe à la voiture suisse de passer. Profitant de l'occasion, Henri LÉOPOLD s'engouffre derrière la voiture helvétique, et réussit ainsi à se tirer du guépier avec un culot monstre!



Emile MERCIER

«Au cours de leur halte forcée devant la gare, ROMANS et LÉOPOLD ont vu les hommes que l'on venait d'arrêter, et notamment le Docteur Emile MERCIER, qui leur a fait un petit signe (un geste d'impuissance)».

"Pour ma part, j'étais parti pour Villereversure où j'avais prélevé, sur notre dépôt, 40 kgs de plastic pour reconstituer notre réserve qui avait été entièrement livrée en vue du sabotage du Creusot.

"Je suis passé sur la RN 84 entre Ceignes et Maillat vers 16 heures, c'est-à-dire peu avant l'assassinat du Docteur Emile MERCIER.

C'est seulement en arrivant au garage de Ferdinand FENOUILLET, à Maillat, que j'ai appris ce qui s'était passé. Et comme cet ami FENOUILLET me le demandait, je ne me suis pas attardé pour reprendre la route vers le P.C., qui était alors à la ferme du Fort, à Brénod".



Ici le 14/12/1943 fut lâchement fusillé par les Allemands le Docteur Emile MERCIER, chef régional de la Résistance

7.3. Affrontement des Neyrolles

et la mise en demeure de CHABOT ...

L'année 43 s'achève sur un accrochage particulièrement pénible ; c'est en fait un véritable affrontement qui oppose Français envoyés pour "maintenir l'ordre" vichyste et maquisards. Il se produit aux Neyrolles, près de Nantua, et se solde par des morts et des blessés. Divers ouvrages parus après la Libération ou bien plus tard font état de cet épisode sanglant. Nous ne pouvons évoquer cette année 43 sans le rappeler. Et pour cela, nous avons reproduit la relation qui en a été faite dans le livre d'Yves MARTIN : "La formation des maquis de l'Ain ".



A la mi-décembre, la pression des forces du maintien de l'ordre s'accroît. Un escadron G.M.R., le groupe Minervois, commandé par le commandant RAMPAL, s'installe à la Cluse. Les G.M.R. entendaient interdire au maquis ce carrefour névralgique fréquemment emprunté par les transports de l'organisation maquis. Ils multiplient les barrages et les opérations de police. Le capitaine Henri PETIT (ROMANS) confie à André LAMBLLOT (MAXIME) la mission de négocier et de parvenir à un "modus vivendi" avec les GMR, mais c'est en vain, ceux-ci se montrent irréductibles.

Dans la nuit du 30 décembre, au carrefour de Nurieux, ANNIBAL est arrêté par un barrage G.M.R. et envoyé à la prison Saint-Paul de Lyon. Au cours de la même nuit, MAXIME tente l'opération destinée à ramener les G.M.R. à plus de raison. Il leur tend un guet-apens afin de capturer quelques chefs G.M.R. et d'aboutir à un compromis. Avec une section du camp NICOLE, MAXIME s'embusque sur la route de Nantua-Bellegarde à la hauteur des Neyrolles. Un coup de téléphone prévient les G.M.R. que quelques maquisards, aux prises avec un camion en panne, étaient immobilisés à cet endroit. Contrairement aux prévisions de MAXIME, les G.M.R. viennent en force. Marcel GRUMMAULT et J. THEROND s'avancent pour parlementer. Sans sommation, les G.M.R. ouvrent le feu. GRUMMAULT tombe, tué sur le coup, THEROND est gravement blessé. Un autre maquisard, BILLARD, d'Hauteville, est fait prisonnier. MAXIME et ses hommes se replient et quelques instants plus tard contre-attaquent vigoureusement, déclenchant un tir violent qui sème la panique parmi les G.M.R. Affolés, ceux-ci s'enfuient vers Nantua, déchargeant leurs armes à tort et à travers jusqu'aux premières maisons de la ville. BILLARD et THEROND accompagnent ANNIBAL à la prison Saint-Paul, l'accrochage coûte trois morts et des blessés aux G.M.R.

A la suite de cet affrontement, Henri GIROUSSE (CHABOT) adresse une mise en demeure au commandant des G.M.R. :

«Je ne considère pas l'opération du 30 décembre 1943 comme un succès bien que les pertes que j'ai à déplorer soient plus faibles que les vôtres, mais j'estime que quel que soit le résultat, il ne peut être question de succès dans l'issue d'une lutte entre Français.

J'aurais dû vous écrire avant, mais je tenais à connaître vos sentiments. Vos hommes se sont chargés de le faire. Je sais par eux que vous nous considérez comme des hors-la-

loi qu'il faut détruire et vous nous l'avez prouvé dès votre arrivée dans la région.

C'est pourquoi, j'ai tenu à vous montrer que vous ne pourriez pas poursuivre impunément votre action contre nous. Je tiens à vous préciser que les terroristes que j'ai l'honneur de commander sont des soldats, des soldats français, que nous n'avons qu'un seul but : libérer notre pays.

Je tiens également à vous prévenir qu'en essayant de gêner notre action, vous faites le jeu de l'ennemi, que vous vous conduisez en traître et que vous serez considérés comme tel. Votre responsabilité est d'autant plus grande que les hommes que vous commandez ont une ardeur combative qui fait honneur aux traditions guerrières de notre pays.

Réfléchissez, mais sachez surtout que nous sommes arrivés à un moment où l'on est soit avec nous pour la France, soit contre nous pour le Boche». (1)

Le 2 janvier 1944, le Chef militaire départemental

(Lettre rédigée au PC de la ferme du Fort à Brénod)

A la suite de cet avertissement, les G.M.R. deviennent moins agressifs, mais la recrudescence des actions de guérilla va les tirer de leur relative torpeur.

(1) Cité dans les "Les Vagabonds de l'Honneur" de Pierre JEANJACQUOT pages 128 et 129, et "Les Obstinés" de Henri ROMANS PETIT, pages 65 et 66).

7.4. Combat de Ruffieu, le 2 février 1944

Le récit de Raymond GOLIN, survivant et blessé dans ce combat.

Le 2 février 1944, vers les 14 h 30, arrive au camp du maquis de la ferme de Pré-Carré, BESNARD (Jean CHARBONNEL), notre agent de liaison qui apporte un ordre du Père SEIGLE, d'envoyer immédiatement 20 hommes pour effectuer un coup de main sur un dépôt de chaussures dans l'Isère.

BOGHOSSIAN, un sergent-major de la Légion Etrangère qui a rejoint le maquis, adjoint du Père SEIGLE établit la liste des partants qui ont un quart d'heure pour se mettre en tenue, c'est à dire : pantalon vert, blouson de cuir et béret (tous ces effets provenant de récupérations sur les Chantiers de Jeunesse d'Artemare.)



Raymond GOLIN

L'ordre de départ est donné sous un soleil radieux car le mois de janvier a été printanier, et a fait disparaître la neige tombée en novembre et décembre. Par les sentiers nous allons rejoindre, à 2 Kms du camp, le village d'Hôtonnes, où nos véhicules sont garés. A mi-chemin nous pénétrons dans un épais brouillard qui recouvre toute la vallée et qui aura beaucoup d'importance pour les événements qui vont suivre. Nous arrivons au village et nous nous dirigeons vers une maison qui nous sert d'entrepôt. Nous sommes rejoints par un groupe du camp de Morez avec leur chef GRENOULAU. Nous attendons l'ordre d'embarquement dans les camions lorsque arrive un motocycliste qui apporte un pli destiné au Père SEIGLE. Au bout d'un moment on nous informe que le coup de main est annulé. Les Forces du maintien de l'ordre de Vichy (G.M.R., milice, gardes mobiles,) ont bouclé la Haute-Savoie, procèdent aux arrestations et attaquent les camps du maquis. Nous sommes en état d'alerte, retour au camp, un groupe restera pour effectuer un coup de main sur les armes des gardes-voies de Seyssel. Les camions repartent et sont remplacés par des voitures: une fourgonnette Juva 4 RENAULT et une C6. CITROEN. 17 hommes sont désignés pour l'opération, je suis du nombre et au cinq coup des 17 h du clocher nous partons dans le brouillard, serrés comme des anchois dans nos véhicules.

A deux Kms au croisement, à l'entrée du village de Ruffieu, nous nous trouvons nez à nez avec un détachement allemand. Comment était-il arrivé là ? Le matin vers les sept heures, une voiture et deux camions avaient traversé Hauteville et pris la direction du col de la Rochette, c'était un groupe de reconnaissance, en prévision de la grande attaque contre le maquis de l'Ain du 5 février. (Opération Caporal). En haut du col, à la suite des chutes de neige de novembre et décembre, cette neige lourde avait brisé de nombreux sapins qui obstruaient la route sur 500 mètres.

Toute la journée, le détachement allemand sciera et déblaiera son chemin et ce retard imprévu provoquera notre accrochage. Le détachement allemand aura quelques minutes d'avance sur nous et, sans doute pour demander son chemin, un officier est descendu s'adresser à un fermier. Apercevant notre voiture qui vient de stopper, il se dirige vers nous. Nous tirons au travers du pare-brise, ce qui déclenche la fusillade de part et d'autre.

Nous avons 7 morts (SCHENEDEIR, BRETONNIERE, VITTET, LAURENT, GENOD,

VANDEVILLE, CHEVALIER.)

3 blessés (moi-même), 5 balles à la cuisse et aux jambes, le Père SEIGLE 1 balle dans le mollet, GONNET le pouce coupé par une balle. Pertes inconnues pour l'ennemi.

Les autres participants sont : BAUVAGNE (Chef de l'AS de Seyssel), JOSE (l'Espagnol), RAFFIN, SEGUIN, GRENOULAULT (Chef du Camp de Morez), COLLOMBEL et X...

Nos camarades tués sont découverts le lendemain matin affreusement mutilés, éventrés à coup de bottes, de crosses, et de baïonnettes.

Raymond GOLIN

7.5. Opération Caporal du 05 au 13 février 1944

Depuis près d'un an, les maquis de l'Ain ont fait du Valromey et du plateau d'Hauteville aux villages accueillants le centre du groupement sud que commandera Henri GIROUSSE (CHABOT)

Depuis quelques jours, toutefois, des renseignements inquiétants parviennent, de nombreuses forces ennemies se concentrent dans la région.

Brusquement, dans l'après-midi du 2 février, le drame éclate : un important contingent d'Allemands se dirigeant sur la Haute-Savoie par le col de la Rochette se heurte à Ruffieu à un groupe des maquis de Pré-carré et de Morez qui les oblige bientôt à battre en retraite, avec des morts et des blessés.



Vue aérienne de la ferme de la Montagne

Tandis qu'à Hotonnes, les habitants font d'émouvantes obsèques à sept des nôtres, pour la plupart sauvagement achevés à coups de crosses et de baïonnettes, la neige lentement commence à tomber.

Dès l'aube du 5, des camions déversent des troupes, les villes du Bugey sont en état de siège.

Sur les routes, autos-mitrailleuses, motos, camions, troupes alpines en blanc, uniformes verts patrouillent. L'aviation allemande apporte son soutien aux troupes au sol.

A onze heures, dans la tourmente, les dix-huit hommes du groupe franc MARCAULT accrochent 200 Allemands sur la crête du Rut, au-dessus de Lacoux.

Partout des combats, et les maquis inférieurs en nombre et en armes, s'efforcent de passer à travers le filet qui se referme.

C'est la retraite épuisante, avec les blessés, sous un ciel lourd d'hiver où montent des fumées noires d'incendie.

Attaqués au Molard, près de Brénod, les hommes du P.C. départemental du capitaine ROMANS-PETIT et de la mission interalliée se replient en direction de Lantenay où ils passeront la nuit dans une grange offerte par un habitant.



Ferme de Terment, détruite par les Allemands

Après cette halte nocturne, le groupe se réfugie dans une grange à Machurieux. A 4 heures du matin, GIROUSSE retrouve le groupe et le conduit en direction de la ferme de la Montagne, après une halte à la ferme de la grange de Faysse où les hommes se ravitaillent de quelques vivres.

La stratégie des maquisards est de rejoindre la Dombes où s'installera le PC du Capitaine ROMANS PETIT.

Autour d'eux, les boches s'acharnent sur la population, brûlent, pillent, déportent et fusillent les résistants; Marius CHAVANT, TURC, JUHEM, ESCANDE, les frères BERNE-GROBAS sont parmi les fusillés.

Le 8, vers midi, ils atteignent la ferme de la Montagne, isolée dans les bois de l'Abergement-de-Varey. Les voici aux termes de ce cauchemar, dans la nuit ils laisseront derrière eux la zone encerclée, les longues étapes forcées dans la nature hostile où chaque pas cachait une embûche, annonçait un danger.

Ils sont là, vingt-deux, venus de toute la France pour reprendre le combat. Parmi eux se trouvent leur chef, le Lieutenant André LAMBLOT (MAXIME), le Lieutenant Henri GIROUSSE (CHABOT), commandant le groupement sud, et un capitaine américain Owen Denis JOHNSON (PAUL), déposé en France pour accomplir sa mission auprès de la résistance.

Ivres de fatigue, ils se reposent sur le sol, goûtant les premiers moments d'une bienheureuse détente. Soudain, CHABOT et MAXIME, sortis pour installer la garde de protection de la ferme, arrivent en criant. Une seconde de stupeur, mais il faut se rendre à l'évidence, la ferme est déjà cernée par 250 Allemands supérieurement armés, par les fenêtres on aperçoit leurs casques et leurs capotes vertes. Ils sont là, qui grouillent à une centaine de mètres, accompagnés de 2 civils miliciens français et Klaus BARBIE (chef de la répression allemande).

Aussitôt, une lutte sauvage et impitoyable s'engage, l'étreinte de l'ennemi se resserre, il va falloir abandonner la ferme hâtivement transformée en fortin, dont la toiture est en flammes. Une seule issue, la charge héroïque, sans espoir, à un contre dix.

PAUL, l'Américain, ouvre la porte et lance deux grenades, l'assaillant recule et dans la fumée, les nôtres s'élancent.

Hélas, il leur faut parcourir un long espace sous les feux croisés des armes automatiques.

Fauchés par les rafales vont tomber Julien ROCHE, un des pionniers de l'Ecole des Cadres des Gorges, venu au maquis de l'Ain dès les premières heures, Louis TANGUY dit LESOMBRE, PALISSON, MARMIER, FOUGERAS, ARBARETTAZ, DACHAUD; Georges PERRIN dit TINTIN, le sympathique cuisinier, s'est écroulé sur le seuil de la porte, LABONNE (CLERC) et trois autres vont périr carbonisés sous les décombres fumants du bâtiment écroulé. Le fermier Léonard ELLENA est fusillé.

Voici enfin le miracle inespéré, une nappe épaisse de brouillard couvre subitement le champ de bataille, aveugle les combattants et permet aux survivants des nôtres, onze sur vingt-deux, de

gagner les bois proches qui les absorbent.

Les Allemands, leur commandant tué ainsi qu'un adjudant et un troisième blessé gravement, se retirent. Le calme revenu, la brume de la nuit tombe lourdement sur le paysage désolé...

Au cours des jours suivants, alors que les corps de ces héros étaient encore couchés sur la neige ensanglantée, la radio de Londres citait ce fait d'armes qui demeurera comme l'un des plus glorieux de la lutte contre l'occupant, sur le sol même de la France.

La Voix du Maquis ²



Résistant fusillé



Ferme du Rut à Lacoux en 1943, détruite en 1944 par les Allemands

7.6. Le secteur de la Dombes

Refuge du PC Romans après l'opération Caporal

Le Maquis de l'Ain, haut-lieu de France, impose à tous ceux qui évoquent les souvenirs d'autrefois, les images des vallées verdoyantes du Valromey, des sapins d'Echallon, des larges clairières du Retord battues par le vent, de la rivière d'Ain surplombée par des rochers abrupts.

Et pourtant, la Bresse aux champs si riches, la Dombes aux bourgs si coquets devaient aussi prendre une part active à la lutte et prêter au maquis un concours indispensable en lui apportant les vivres nécessaires.



Vue aérienne de la Dombes

Mais il fallait drainer ce vaste secteur, grouper en une solide équipe toutes les bonnes volontés. Méprisant les risques, ignorant les dommages matériels, Jean DECOMBLE (dit BENOIT), chef du secteur de Châtillon-sur-Chalarnon, devait consacrer à cette lourde tâche toute son intelligence, toute son énergie.

² cf. Annexe : Récit de l'attaque de la ferme de la montagne le 8 fev. 1944

D'un autre côté c'est à Sandrans qu'habite Henri DURAND propriétaire agricole, responsable des parachutages en Dombes sous l'autorité de son chef Paul RIVIERE (CHARLES HENRI).

Tous deux feront homologuer plusieurs terrains de parachutages, l'un à St Nizier le Désert, deux autres à St Trivier sur Moignans et le dernier sur la propriété d'Henri DURAND à Sandrans qui recevra plusieurs opérations nocturnes.

De nombreuses opérations ont été parfaitement réussies, les armes et explosifs déposés dans les fermes avoisinantes sous une surveillance permanente. Le secteur abondant en ressources agricoles a permis à Henri DURAND de contribuer au ravitaillement des camps maquis même les plus éloignés de la Dombes avec l'aide de Claudius CHARVET.

Pendant la dure année 1943, BENOIT va, de son côté lui aussi, au prix de mille difficultés, diriger vers les lointaines montagnes, le vin, la farine, les pommes de terre. Aussi les maquisards, qui n'ont pas tardé à comprendre quelle contribution de tous les instants il leur donne, lui témoignent-ils reconnaissance et affection.

Après février 1944 et l'opération Caporal, quelques unités vont s'établir dans la Dombes, le P.C. du capitaine Henri PETIT, avec le garage, s'installe à la ferme de Balinces. Au préalable, BENOIT avait effectué un stage sur la guérilla à la ferme du Fort à Brénod en décembre 1943.

Tous les jours, des agents de liaison arrivent, des camions partent avec des chargements interdits. Les maquis étendent jusqu'aux bords de la Saône leur rayon d'action et BENOIT dirige la nouvelle organisation qui s'avère efficace malgré les miliciens et la Wehrmacht.

Cette activité fébrile va connaître une récompense. BENOIT se rend un jour de printemps au Camp MICHEL, où les hommes sont rassemblés autour d'un mât surmonté du drapeau. Il va recevoir la croix de guerre. En face de lui, devant les hommes qui rendent les honneurs, son fils, l'Aspirant Maurice DECOMBLE. Déjà, ROMANS s'avance pour donner l'accolade à ce compagnon des premières heures...

Une autre grande joie devait attendre BENOIT. Le 6 juin, une journée pluvieuse, la grande nouvelle est arrivée. Aussitôt le soulèvement général, l'A.S. se joint définitivement au maquis, les routes de la Dombes se couvrent de barrages. Hélas, le 11, au cours d'une embuscade, BENOIT trouve une mort glorieuse. Privé de son organisateur, le secteur de la Dombes n'en reste pas moins au premier plan.

Paul DUBOURG prendra la suite de BENOIT.

Les semaines passent, des noms prononcés à la radio permettent de jalonner l'avance alliée. Maintenant les forces américaines venues du sud approchent, elles ne sont qu'à 40 kms du P.C. de CHABOT à Ambérieu en Bugey.

La 11ème Panzer division allemande, prise au piège, donne des coups de boutoir affolés afin de se frayer un passage vers l'est. Les routes de la Dombes sont sur l'itinéraire, Meximieux, point stratégique important les commande. Le 1er septembre, la 45ème division d'infanterie américaine commandée par le Colonel MURPHY et le Lt Colonel DAVISON en liaison avec le major Richard Harry HESLOP et le Capitaine Owen Denis JOHNSON, appuyés par leurs chars « destroyers » vient d'atteindre la ville, solidement protégée par cinq compagnies F. F. I. postées sur les collines.

Aussitôt une colonne allemande, précédée par douze tanks « Panther » se présente aux portes de la cité. La lutte s'engage. Les tanks parviennent à plusieurs reprises dans les rues de Meximieux où ils sont stoppés par les canons des chars américains, neuf d'entre eux sont ainsi détruits. Les forces françaises tiennent magnifiquement sous les obus de 77, et repoussent les vagues d'infanterie. La nuit va tomber, nous n'avons pas cédé un pouce de terrain malgré cette terrible journée. Le

Lieutenant VION vient d'être tué, alors qu'il se précipitait à découvert vers un poste de mitrailleuse. Le Lieutenant Roger GIRAUD, pendant une reconnaissance, a été déchiqueté par un obus reçu de plein fouet.

Mais brutalement, un coup de théâtre, les Allemands, après s'être emparés d'un char américain, ont réussi à pénétrer au château, une partie des F.F.I. est cernée dans le séminaire transformé en hôpital. Là, ils supporteront toute la nuit un siège furieux, ripostant à chaque attaque de toutes les fenêtres par un tir violent, brisant tous les assauts.

A l'aube du 2, sous une pluie d'orage, le feu a cessé, les renforts américains sont là, les Allemands enfuis.

Partout les drapeaux français et alliés claquent au vent, une foule enthousiaste parcourt les rues, l'heure de la délivrance tant attendue vient de sonner. Mais à Meximieux, le maquis de l'Ain venait de consentir un ultime et dur sacrifice : vingt-cinq morts et trente-sept blessés, avant de connaître les premiers instants de liberté.

La Voix du Maquis

7.7. Les Opérations d'avril 1944

Avril 1944, sur tous les fronts, dans tous les ciels de guerre, la lutte s'intensifie, l'offensive est proche.

La neige peu à peu s'est dissipée, dans les chaînes de montagne du Haut-Jura au Bugey, les premières feuilles annoncent ce printemps de la libération.

A travers la tourmente de février, le maquis de l'Ain a subsisté, maintenant il prend une part de plus en plus active aux opérations de sabotage prévues par l'Etat-Major interallié. Partout dans la région les voies sont coupées, les locomotives mises hors de service. Les parachutages se succèdent à une cadence jamais encore atteinte.



Parachutage sur la plaine d'Echallon

Le groupement nord, sous les ordres de Noël PERROTOT (MONTREAL), n'a pas un instant cessé son activité. Surmontant ses deuils, le groupement sud s'est réorganisé rapidement sous l'impulsion d'Henri GIROUSSE (CHABOT).

Dans tous les camps, comme celui d'APPRIOU (ROLLAND), de nouvelles recrues arrivent. Malgré

ses discours et sa propagande, l'ennemi doit constater que la résistance dans l'Ain n'a pas été abattue.

Dès les premières semaines de mars, les troupes serviles du maintien de l'ordre de Vichy montent à l'assaut. Sévèrement défaites, elles ne tardent pas à abandonner.



Devant cet échec, les Allemands, en cette période cruciale, n'hésitent pas à soustraire de nombreux effectifs pour engager de nouvelles opérations contre ce maquis de l'Ain qu'ils ne peuvent terrasser.

Le 7 avril au matin, toute la région d'Oyonnax et le sud du département du Jura sont encerclés.

Mais forts de l'expérience acquise par leurs victoires sur les miliciens et G. M. R., les hommes de Georges BENA (MICHEL), d'APPRIOU (ROLLAND), de Charles BLETEL, ont adopté une nouvelle tactique.

Plus de batailles rangées, les maquis décrochent pour revenir, par surprise, sur les arrières de l'ennemi.

Bien que perdus dans la nature, dépourvus bientôt de tout ravitaillement, souffrant du froid, de la faim, les hommes de MONTREAL harcèlent la Wehrmacht, lui inflige de terribles pertes.

Une fois encore, la population va être l'objet de la rage impuissante de l'occupant. Des patriotes sont fusillés. Tandis qu'Oyonnax vit à nouveau des heures d'angoisse, Racouze, Chougeat, La Rivoire, Vernon, Sièges brûlent. Ce dernier village devait être le théâtre de l'épisode le plus terrible de cette répression.

Le premier jour des opérations se trouvait au P. C. le Lieutenant Elysée DARTHENAY, jeune et magnifique St-Cyrien, venu se joindre au groupement nord depuis deux mois, après une évasion mouvementée d'Allemagne. Ce chef avait su s'imposer rapidement par sa vaillance et sa bonté. Aussi ne pouvait-il admettre de ne pas se trouver avec ses soldats pour les guider et partager leurs dangers. Refusant d'écouter les exhortations de ses camarades, il décide de regagner la zone du combat, emmenant avec lui un agent de liaison, André BESILLON à la figure très douce d'adolescent : il vient d'avoir dix-sept ans.

Appréhendés à Oyonnax, muets et méprisants sous les coups, tous deux sont transportés à Sièges vers leur tragique destin.

Dans le décor hallucinant d'une nuit illuminée par les brasiers, alors que les paysans à peine vêtus sont sauvagement chassés de leur demeure, ils sont enfermés avec trois autres dans une bergerie isolée.

Pendant de longues heures, ils vont subir les tortures les plus atroces.

Lorsque le jour se lèvera sur le hameau en ruines, la sinistre bergerie ne sera plus qu'une vision d'horreur, sur le sol éclaboussé de sang, gisent les corps de DARTHENAY et de ses malheureux compagnons presque nus, la chair en lambeaux.

Au souvenir de ces martyrs, il est impossible de ne pas associer celui du Lieutenant Paul DE VANSSAY. Prisonnier évadé, il a su par son sens des responsabilités, sa pureté, s'attirer sans réserve la confiance de ses hommes.

Le 8 avril, il commande une patrouille de vingt-et-un hommes sur la route de Bellegarde à Nantua. Ayant atteint le territoire de Montanges, il décide d'occuper un emplacement surplombant la route pour y tendre une embuscade.

Au moment précis où il donne l'ordre à son groupe de gagner cette position, les Allemands qui déjà l'occupent et s'y dissimulent, ouvrent le feu. Sa situation ainsi renversée est sans issue, le groupe, à

découvert, va être anéanti par un ennemi nombreux qui le domine et l'écrase. Pourtant DE VANSSAY fait face; l'unique fusil mitrailleur des nôtres crache rageusement. Bientôt l'arme s'arrête, son servent tué net. DE VANSSAY le remplace aussitôt, mais autour de lui ses camarades succombent, broyés par les rafales de projectiles.

DE VANSSAY, criblé de balles et d'éclats, est lui-même affreusement mutilé. Sans cesser de tirer, les Allemands s'approchent et le cernent, ainsi que les quelques blessés, survivant encore. L'heure du sacrifice suprême a sonné, mais DE VANSSAY possède sur lui des papiers compromettants pour la sécurité des autres sections. Surmontant sa souffrance, résistant à l'évanouissement qui le guette, à l'hémorragie qui l'épuise, agonisant, il rassemble ses dernières forces, et avale ses papiers déchirés, emportant, comme DARTHENAY, son secret avant d'expirer au milieu de ses vingt camarades tués au cours de cet inégal combat.

La Voix du Maquis



Préparation d'un parachutage (Retord 1943)

7.8. Les Opérations de juillet 1944

RAPPORT DU CHEF DEPARTEMENTAL DES F.F.I. ROMANS-PETIT au Général KOENIG Commandant en chef

COMMANDANT SUPRÊME F.F.I.

FORCES FRANCAISES DE L'INTERIEUR DEPARTEMENT DE L'AIN

P.C., le 6 AOUT 1944

- R A P P O R T sur les opérations allemandes contre les F.F.I. de l'Ain, pendant la période du 11 au 21 juillet 1944.

1°/ - DISPOSITIF DES F.F.I. -

Les F.F.I. de l'Ain étaient répartis en trois groupements

- a) - groupement sud - dans la région Neuville sur AIn, la vallée de l'Ain jusqu'à Serrières sur Ain, Maillat, le Valromey et Hauteville.
- b) - groupement nord - dans la région Chatillon-de-Michaille, la vallée de la Valserine, St Claude, Thoirette et la vallée de l'Ain jusqu'à Serrières sur Ain.

c) - groupement ouest - dans le Revermont, à l'ouest de l'Ain.

2°/ - PLAN D'ATTAQUE ALLEMAND -

D'après les plans trouvés sur un officier, l'attaque allemande avait pour but de dissocier et de détruire les troupes des F.F.I. du département.

Les Allemands ont mis en ligne des effectifs globaux évalués à 35.000 hommes. Leur attaque s'est déclenchée par la mise en action simultanée de cinq colonnes qui, dès le 11 juillet à la première heure, accompagnées d'artillerie, d'engins blindés et d'aviation de bombardement et d'assaut, se sont élancées sur les axes suivants :

a) - Neuville-s/-Ain, Cerdon, La Cluse.

b) - Champagne-en-Valromey, le Valromey, La Cluse.

c) - Bellegarde, Nantua,

d) - Orgelet, Thoirette, Izernore,

e) - St.Claude, Dortan, Oyonnax,

avec, pour mission, d'effectuer leur jonction le jour même du déclenchement de l'attaque à Oyonnax.

3°/ - DEROULEMENT DES OPERATIONS -

a) - La colonne attaquant sur l'axe Neuville-s/-Ain, Cerdon, Maillat n'a réussi à passer l'Ain que le 12 au soir, malgré un emploi massif d'artillerie (77). La défense a été assurée par l'Ecole Militaire des Enfants de Troupe d'Autun et l'A.S. de Neuville-s/-Ain et de Poncin.

L'ordre de repli a été donné dans la nuit du 12 au 13 juillet.

b) - Le Valromey a été attaqué par des effectifs estimés de 5.000 à 6.000 hommes. Le Col de la Lèbe a été pris dans la journée du 11 et le repli général, dans ce secteur, a dû être effectué dans la journée du 12. Le 12 au soir, les Allemands étaient à Nantua.

c) - La colonne attaquant sur l'axe Bellegarde, Nantua, malgré son effectif, son artillerie, ses blindés, n'a réussi à s'avancer que jusqu'à St. Germain-de-Joux, d'où elle fut rejetée et reconduite jusqu'à sa base de départ de Châtillon-de-Michaille.

L'ordre de repli fut cependant donné le 12 au soir, par suite de la présence, sur nos arrières, de la colonne en provenance du Valromey.

d) - La colonne venant d'Orgelet, après avoir violemment été accrochée et retardée par nos éléments avancés dans la région de Montfleur et d'Arinthod, a réussi à atteindre Thoirette dans la soirée du 11. Prise sous un violent tir de F.M. et de mitrailleuses, qui lui causa des pertes particulièrement élevées, elle n'a pu passer l'Ain que dans l'après-midi du 12, lorsque la situation générale obligeait nos troupes à se replier.

La colonne allant de St.Claude à Dortan, bien que bénéficiant de défenses naturelles, n'a pu entrer à Oyonnax que le 15 au matin.

4°/ - CONDITIONS DE REPLI DES F.F.I. -

Dans la nuit du 11 au 12, les chefs de groupements avaient reçu comme directive de retarder le plus longtemps possible l'avance ennemie et de se replier :

Le groupement sud ... sur le plateau d'Arandas.

Le groupement nord .. dans la forêt de Champfromier.

Le groupement ouest . sur les hauteurs boisées, à l'ouest de Nurieux.

et, de ces nouvelles positions, continuer les actions de guérilla.

5°/ - TENTATIVES ALLEMANDES POUR REDUIRE LES GROUPEMENTS DE F.F.I. -

Pendant la période du 16 au 21 juillet, les Allemands tentèrent en vain de réduire nos centres de résistance. Devant le mordant de nos troupes, ils bornèrent leurs actions à des poussées sur routes, sans oser pénétrer profondément en forêt.

6°/ - ACTIONS DE GUERRILLA PENDANT LA MEME PERIODE -

Le 14 juillet 1944 : 182 coupures ont été effectuées sur la ligne Lyon - Grenoble.

Le 18 juillet 1944 : 3 camions allemands ont été entièrement anéantis à Cerdon

Le 19 juillet 1944 Opération de sabotage entre Culoz et Aix-les-Bains. Le poste allemand est neutralisé.

Le 21 juillet 1944 : Embuscade à Leyment : un car et un camion allemands sont arrêtés et les quatre occupants tués. Le même jour, une voiture allemande est attaquée sur la route de Cerdon. Un Allemand est tué.

Le 26 juillet 1944 : Coupures sur la voie ferrée Culoz-Seysssel.

Le 28 juillet 1944 : Destruction du pont de Laloy.

Le 31 juillet 1944 : Coup de main dans la région de Bourgoin sur une colonne d'Allemands et de miliciens. 17 Allemands tués, une automitrailleuse détruite.

7°/ - PERTES ENNEMIES -

Elles sont évaluées à 1.000 ou 1.200 hommes hors de combat. Un officier allemand a avoué qu'il n'avait jamais rencontré des gens aussi enragés et déversant autant de mitraille.

8°/ - PERTES AMIES -

Nos pertes se montent à 85 tués et 80 blessés.



Maquisards de la compagnie Lorraine le 26 juin 1944 à Corlier

7.9. Les Enfants de troupe

Ecole d'Autun réfugiée à Neuville sur Ain au camp de Thol

Liste nominative des cadres et élèves de l'«Etablissement d'éducation d'Autun» ayant participé aux opérations du «camp MAZAUD» ou «camp d'Autun»

Nom	Prénom	Nom de guerre	Date de naissance	Observations
PACTUS	Jacques	Socrate	27/03/12	
BADOUX	Jean	Pif		Elève en 1940. Maréchal des logis en 1943.
BRANDIN	Robert	Mouton	11/03/25	
TERRILLON	Raymond	Prosper	24/06/23	Élève de sec. en 42/43. Tué à La Valbonne le 1/9/44.
DALBIEZ	Jacques	Jacquot	22/11/24	Élève de Prem. en 42/43.
FORTEGUERRE	Guy	Phare d'auto	17/05/25	Élève de Sec. en 41 /42.
GROS	René	Grün	21/06/25	Élève de Sec. en 41 /42.
MILLEREAU	Michel	Mireille	02/04/25	
NORMAND	Jacques	Cousin	11/05/25	Élève de Sec. en 41 /42.
ANDRÉANI	François	François	30/01/25	Blessé
BARIL	René	Gros Néné	31/10/25	Tué à Bosseron le 11/7/44.
BATAILLE	Georges	Mistingue	01/05/25	
BATY	Albert	L'Empereur	07/01/25	Tué à La Valbonne le 1/9/44.
BÉNARD	René	Mac	02/11/24	
BENSOUSSAM	André	Ben	23/03/25	De religion israélite, il fut muté au Lycée de Bourg le 20/3/44. Tué à La Valbonne le 1/9/44.
BERNARD	Yvon	Zozo	27/08/24	Tué à La Valbonne le 1/9/44.
BERTHELOT	Jacques	Gonflati	09/12/25	Tué à La Valbonne le 1/9/44.
BROSSARD	Michel	Junior	28/10/26	Blessé à la Valbonne le 1/9/44.
BROSSARD	Roland	Boroza	05/08/24	
CALVAR	Paul	Popaul	24/02/55	
CATHALA	Jean	Cartacalla	08/10/25	Tué à Mérignat le 11/7/44.
CHASSARD	Robert	Bobby	23/10/24	
CHAUCHON	René	La Cloche	19/07/27	Tué à Bosseron le 11/7/44.
CHAUVREAU	Christian	Marlou	12/05/25	Blessé à la Valbonne le 1/9/44.
COLLIGNON	Fernand	Rapace	14/05/25	
DERONCHAINED	Raoul	Dubid	20/10/25	Blessé à la Valbonne le 1/9/44.
DUSCH	Raymond	Nunus	20/06/26	
FAIHY	Jean	Pat	17/11/25	Aspirant au 4e R.T.1V1., mort à Mutzig (B.-Rhin) le 21/4 /45.
FAUCON	Bernard	Falk	21/10/25	Blessé à Ambérieu le 6 /6 /44.
FÉRELLOC	Maurice	Momo	05/10/25	Blessé à Bosseron le 11 /7 /44 et de nouveau le 12 dans une ambulance. Fait prisonnier.
GANGLOFF	Bernard	Popeye	05/09/25	Blessé à Bosseron le 11 / 7 /44, fait prisonnier, mort le 14 à l'hôpital de Bourg.
GAUTHIER	Jacques	Zébu	03/01/25	Blessé à la Valbonne le 1/9/44.
GENESTIER	Jeannot	Baby	20/08/26	Tué à la Valbonne le 1/9/44.
GINDREY	Jacques	Bébé	23/02/27	Blessé à Chenavel le 11 /7 /44. fait prisonnier.
HIBERT	Roger	Gonzalès	25/12/26	2 fois blessé le 11/7/44 à Chenavel et à Pont-de-Préau.
HUGÉ	Raymond	Raymond	12/04/25	
D'HULST	Armand	Mamour	03/02/26	Blessé à Bosseron le 11 /7/44.
HUON	Claude	Tchin	30/10/26	
JAN	Yves	Crayon	29/06/26	
LEMARCHAND	Lucien	Ox	24/08/24	
MARTIN	Georges	Chien	28/12/24	
MERCIER	Yves	Muchmann	24/02/25	Blessé à Pondu, s'est donné la mort, le 11 /7 /44.
PEYTAVI	Raymond	Ramon	09/01/27	Blessé à La Valbonne le 1/9/44.
PROUVEUR	Claude	Bombo	25/06/27	Blessé accidt. au nord de Thézillieu le 17/6/44
RETORNAZ	Claude	Nénesse	13/05/25	
RIQUET	Robert	Papillon	21/08/24	
ROLLET	Julien		07/04/27	
SANZEY	Émile	Mustapha	17/09/25	
SAUVONNET	Hubert	Biquette	30/11/26	
SAVARIAU	Armand	Couscous	16/08/25	Tué à La Valbonne le 1 /9 /44.
SEIGNEUR	Pierre	Pierrot	18/11/25	
THOMAS	René	Tom	09/07/26	Blessé à Bosseron le 11/7/44.
THOMASSIN	Robert	Bébert	21/08/26	
VARREY	Charles	Chariot	01/06/27	
WEISCH	Robert	Bobèche	12/05/27	Tué à La Valbonne le 1/9

A cette liste nominative il conviendrait d'ajouter, outre Mlle Renée VUARIN (Adée) agent de liaison qui deviendra madame Jean SIGNORI, Mme Camille FOREST qui a rendu de multiples services aux enfants de troupe.

Par décision N° 860 du 23 juin 1945 (J.O. du 9-9-45, p.6713), le Président du Gouvernement provisoire de la République Française, chef des Armées, cite :

A l'Ordre de l'Armée L'École Militaire préparatoire d'Autun,

Magnifique phalange à l'esprit militaire ardent. Dès avril 1941, s'est spontanément incorporée aux Forces Françaises. A par son attitude et sa ténacité au cours des différentes opérations montré des qualités incontestables de bravoure, d'ardeur et d'héroïsme qui en ont toujours imposé à l'ennemi.

S'est particulièrement distinguée le 6 juin à Ambérieu, en neutralisant la garnison allemande et en faisant sauter les 52 locomotives du dépôt ; le 28 juin, lors de l'attaque du P.C. allemand de Ponthieu; le 11 juillet à Neuville, en résistant pendant vingt-quatre heures à un ennemi dix fois supérieur en hommes et en moyens ; le 1er septembre, au combat de La Valbonne où, malgré ses onze tués et ses quinze blessés, elle interdit par sa résistance l'accès du village.

A été dans l'Ain une des plus belles unités, illustrant brillamment la fière devise de son École :

« **Pour la Patrie, toujours présents** ».

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

Source : Histoire de l'École Militaire d'Autun de A. COUPIREAU.

8. LA LIBERATION

8.1. La bataille de Meximieux

Maquisards de l'Ain et soldats américains face aux blindés allemands

La bataille de Meximieux s'inscrit dans le processus d'une course poursuite entamée par les troupes américaines et françaises ayant débarqué en Provence le 15 août 1944, contre les unités composant la 19^{ème} armée allemande dont l'ordre de repli vers le nord-est de la France a été donné le 17 août. Il s'agit pour les Alliés de mettre hors de combat le maximum de divisions de la Wehrmacht avant qu'elles se reconstituent dans les Vosges et en Alsace dans le but d'empêcher toute tentative de franchissement du Rhin par nos libérateurs.



Char Mark V « Panther » devant ce qui reste de l'hôtel du Lion d'Or. Le distributeur d'essence en s'enflammant a communiqué le feu aux habitations.

Dans l'épisode qui nous intéresse ici, il s'agit pour la 45^e division US, venant de Grenoble de procéder à une manœuvre de contournement de Lyon par le nord-est, puis de parcourir la plaine de l'Ain, la Dombes et la Bresse, afin de couper la route à la 19^{ème} armée allemande qui se dirige vers Mâcon et Chalon-sur-Saône, avec pour objectifs Besançon et la trouée de Belfort. Pour contrarier cette manœuvre du 6^{ème} corps US, la redoutable 11^{ème} Panzer Division est chargée d'assurer la protection sur son flanc est en contrôlant les N 83 et 84. Pour cela, il lui faut s'emparer des ponts qui enjambent l'Ain, tout en les détruisant, et de cette façon empêcher toute incursion des troupes américaines au delà de cette rivière en direction de l'ouest. Au cours de cette course poursuite, on lui demande de renouveler son exploit de Montélimar des 21-29 août derniers, c'est-à-dire de sauver une nouvelle fois la 19^{ème} armée allemande en retraite d'une déroute complète.

C'est de cette façon que la petite ville de Meximieux, située entre la plaine de l'Ain et la Dombes, va devenir à ses dépens un enjeu stratégique. La tactique choisie par les Américains et les Allemands conduit la 11^{ème} P.Z. et le 179^e régiment appartenant à la 45^e division d'infanterie U.S. à une confrontation dont l'apogée sera atteinte à Meximieux. Les F.F.I. de l'Ain vont y être mêlés malgré eux, alors qu'ils ont reçu l'ordre initial de se diriger sur Lyon pour participer à sa libération.

C'est donc le pur hasard qui rapproche maquisards et GI'S dans cet affrontement contre la 11^e Panzer Division. Grâce à un jeune Américain, que les maquisards de l'Ain connaissent bien pour l'avoir côtoyé depuis janvier 1944, ce rapprochement a pu se faire. Il s'agit du capitaine Owen Denis JOHNSON, opérateur radio de l'O.S.S. (services secrets américains) qui est aussi le bras droit du major britannique Richard Harry HESLOP, chef du circuit du S.O.E. « Marksman » (services secrets anglais). Il assure la liaison entre le colonel MEYER qui commande le 179^e régiment d'infanterie, et les unités F.F.I. aux ordres du commandant Henri GIROUSSE. Il met à la disposition de ce régiment américain le bataillon de Lagnieu, commandé par le capitaine Maurice COLIN. Ce dernier est renforcé par la compagnie du lieutenant GIRAUD, celle de MAZAUD formée par les élèves de l'école préparatoire militaire d'Autun ainsi que par la compagnie CHOUCOU de Marcel VION, sans oublier les compagnies F.U.J., MARTIN et GABRIEL. Du côté américain, le 1^{er} bataillon du 179^e, commandé par le Lt colonel Michael DAVISON, se voit

confier la défense de Meximieux. Il installe son PC dans un café proche de la gare, alors que le colonel MEYER, commandant le 179e, assisté de son adjoint le colonel MURPHY, prend ses quartiers au petit séminaire. Le colonel GRACE assigne à la compagnie F du 2ème bataillon la mission de défendre le camp de La Valbonne aux côtés des F.F.I. Le reste de son bataillon prend position sur le plateau de la Dombes, non loin de Chalamont. Le 3e bataillon du colonel Philip JOHNSON reste dans le secteur de Loyettes afin de protéger les ponts de l'Ain et les lignes d'approvisionnement. Entre les Américains et les Français, ce sont environ 400 à 500 hommes qui occupent Meximieux. Des avant postes et des batteries d'artillerie environnent la ville, seule la défense du pont de Chazey situé à l'est a été complètement négligée par le colonel MEYER. La 11e P.Z. commandée par le général VON WIETERSHEIM a engagé pour la prise de Meximieux le 11e régiment de Panzer Grenadiers et la moitié des chars du 15e régiment de Panzer

Sans retracer les péripéties qui jalonnent la bataille de Meximieux, il faut rappeler que celle-ci fut précédée au cours des journées précédentes par le repli du camp DIDIER, la prise du camp de La Valbonne, les combats de Saint Christophe, de Chalamont, et de Pérouges à l'avantage de la 11e P.Z. Sans omettre de mentionner la course aux ponts de l'Ain entre Américains et Allemands. Grâce à la participation des F.F.I., ils sont sauvés de la destruction, exceptés ceux de Pont-d'Ain et de Chazey.

C'est au début de la matinée du vendredi 1er septembre 1944 que l'assaut final est lancé contre



CHABOT et CLIN

Meximieux transformée en un véritable camp retranché. Les combats durent une vingtaine d'heures, et ne s'achèvent qu'au milieu de la nuit suivante lorsque les assaillants décident de se retirer. L'attaque contre la ville elle-même est menée dans cinq directions différentes : celle des panzer grenadiers à l'est de la ville, une première bataille de chars dans la Prairie, face à la gare au sud, suivie d'une deuxième dans l'artère principale de la cité venant du sud-ouest, la prise du château de Meximieux par l'ouest et le nord, et pour finir un combat

au corps à corps dans les rues et parmi les habitations (faisant de nombreuses victimes civiles) dans le but de s'emparer du petit séminaire où se trouvent retranchés le PC du capitaine COLIN et celui du colonel MEYER. Les combats sont acharnés. Les tués sont beaucoup plus nombreux du côté des F.F.I que des GI'S. Pour l'ensemble des opérations militaires, on dénombre 18 tués américains pour 50 morts FFI. Parmi les héros français tombés au champ d'honneur, citons entre autres, le sergent Robert KOVALSKY, de la Cie GABRIEL, Marcel VION, chef de la Cie « CHOUCOU », et le lieutenant Roger GIRAUD. Pourtant les Allemands tentent en vain d'obtenir la reddition du camp retranché. Le capitaine CLIN (Maurice COLIN) explique alors aux officiers américains qu'il est hors de question pour eux de se rendre. Ils résistent jusqu'au dernier homme, sachant que s'ils sont faits prisonniers, ils sont exécutés, ou déportés dans les camps de la mort dans le meilleur des cas ! Le 2 septembre, vers 3-4 heures du matin, il faut se rendre à l'évidence, les Allemands sont partis.

Leur objectif est atteint : en gagnant 48 heures dans cette course poursuite contre les Américains, la 11e P.Z. a permis le repli total des unités allemandes en retraite situées au nord de Lyon. Si sur le plan stratégique, c'est indéniablement un succès pour eux, par contre sur le plan tactique, c'est un échec puisqu'ils n'ont pas pu emporter la décision : GI'S et maquisards sont restés les maîtres de la ville.

Au cours de cette bataille de chars, la 11e P.Z. a perdu beaucoup d'engins de combat qu'elle ne peut plus remplacer. En deux jours, grâce à l'efficacité des « Tank Destroyers », des bazookas et de

l'artillerie U.S., 12 chars ont été neutralisés ou détruits, dont 10 tanks « Panther », auxquels il faut ajouter 2 automoteurs de 150mm « Hummel », 3 automitrailleuses et une dizaine de véhicules divers. Si on ajoute à ces pertes, celles occasionnés par les combats de Montélimar, cette division de blindés a perdu quasiment le tiers de sa capacité opérationnelle. Mais le plus important à retenir, c'est que cette bataille de Meximieux a permis aux Français et aux Américains de combattre côte à côte. Cette symbiose a permis d'emporter la décision. Elle a aussi modifié considérablement l'opinion qu'ont les généraux américains vis à vis de la valeur combative de la Résistance française. En guise de conclusion, nous laissons le mot de la fin au colonel GRACE, qui, en exprimant devant Owen Denis JOHNSON sa vive admiration à l'égard des maquisards retranchés au Camp de La Valbonne, lui confie : « Je n'ai jamais vu de troupes animées d'un désir aussi franc de tuer les Allemands ».

Patrick VEYRET

Pour en savoir plus :

Général François LESCEL, Objectif Meximieux, DG Communication, 2000.

Victor FOL et René Charles RUDIGOZ, La bataille de Meximieux, Horvath, 1992.



L'un des deux canons de 150 mm autotractés «Hummel» détruit route de Charnoz. (coll. publiques départementales Musées des Pays de l'Ain).

8.2. Un épisode de la bataille de Meximieux

1er et 2 septembre 1944

Au cours de la journée du 31 août, plusieurs détachements américains appartenant aux 179e et 157e RI US se dirigent sur La Valbonne, Dagneux, Charnoz, Chalamont et Meximieux.

Le colonel MURPHY dispose d'une centaine d'hommes et de deux chars Destroyers pour tenir le carrefour de Meximieux, le lieutenant colonel DAVISON dirigeant l'ensemble des opérations.

Le bataillon FFI que commande Maurice COLIN est réparti de la façon suivante : les compagnies GIRAUD et CHOUCOU occupent le camp de La Valbonne.

Le 1er septembre, après que le camp ait été sérieusement pilonné par les Allemands, la compagnie GIRAUD est relevée par les enfants de troupe de la Cie MAZAUD. Pendant ce temps une partie la 5e Cie FUJ soutient les Américains à Dagneux et une autre est installée à Pérouges afin de garder les hauteurs de Meximieux. La compagnie MARTIN assure la protection des ponts à Loyettes et à Port Galland. Quant à la compagnie GABRIEL, elle défend l'accès nord de Meximieux.

Le 1er septembre, le premier assaut allemand est donné au nord de la ville, au cours duquel le sergent Robert KOVALSKY de la Cie GABRIEL est tué. L'évacuation du camp DIDIER, la destruction du Pont de Chazey et l'attaque allemande sur La Valbonne ne sont que les prémices d'opérations visant à enfermer Meximieux dans un étai. Pérouges tenu par les FUJ tombe. Le château occupé par les GIS est pris plus tard par les panzer grenadiers qui, pour tromper l'adversaire, ont utilisé l'un de ses tanks.

La ville de Meximieux devient un camp retranché où se déroule dans ses rues une véritable bataille de chars. Les Cies MAZAUD, CHOUCOU et GIRAUD sont venues renforcer le dispositif de défense. Des commandants de compagnies sont tués : Marcel VION et Roger GIRAUD. Le colonel MURPHY attend des renforts venus de Charnoz et de Chalamont, qui sont annoncés pour 16 heures. Mais en réalité, ils n'arriveront qu'après le décrochage des Allemands survenu le 2 septembre vers 3 heures du matin. En attendant, les FFI et les GIS ont transformé le petit séminaire en une véritable forteresse, mais aussi en un hôpital de campagne où les religieuses infirmières se dévouent pour soigner les blessés.



Le lieutenant colonel DAVISON deviendra commandant en chef des forces US en Europe. Il a été fait citoyen d'honneur de la ville de Meximieux dont une rue porte son nom.

9. LA MEMOIRE

9.1. Mémorial des Maquis de l'Ain et de la Résistance

«Où je meurs renait la Patrie» (Aragon)

CERDON (01450)
Le Val d'Enfer

Le 19 août 1945, l'Association des Anciens du Maquis de l'Ain qui vient de naître, présidée par le colonel ROMANS PETIT (Henri PETIT), décide de construire un monument à la mémoire des morts des Maquis de l'Ain et du Haut Jura.



L'idée de ce projet est adoptée à l'unanimité. L'A.M.A. (Association des Maquis de l'Ain) crée une commission chargée d'étudier ce projet.

Dans un souci d'unité d'anciens résistants, cette commission est élargie à des membres des FTP et sera dénommée : « Comité d'érection du Monument aux Morts de la Résistance de l'Ain » dont Maurice MORRIER chef de la résistance du Bugey est élu président.

Le choix du site : cette commission débute ses travaux par le choix de l'emplacement de ce monument. Le site du Val d'Enfer à Cerdon est adopté. Ce choix a été influencé par le lieu géographique, centre du département, par la destruction de 52 maisons par les Allemands en juillet 1944, et par de nombreuses victimes parmi les civils et des maquisards tués au combat dans ce canton.

Le choix du projet : M. Charles MACHET sculpteur et MM Noël ALBERT et Albert JAINE architectes ont été les lauréats du concours national organisé pour ce projet.

La municipalité de Cerdon et son maire M. René LYOT avaient donné un avis favorable pour la construction du monument le 8 juin 1947.

La première pierre de ce monument est posée le 26 juin 1949 par le général KOENIG , héros de Bir Hakeim, et l'inauguration est présidée le 29 juillet 1951 par Mme CHAMBONNET , veuve d'Albert CHAMBONNET dit DIDIER, chef de la résistance R1, Compagnon de la libération et le président du Conseil Général M. Jean SAINT CYR, député de l'Ain.

La cérémonie d'inhumation dans le monument du corps d'un maquisard inconnu a lieu le 29 mai 1954 sous la présidence du Président du Conseil de la République (aujourd'hui le Sénat), M. Gaston MONNERVILLE.

La commission passe ensuite au projet de construction d'un cimetière au pied du monument qui recevra les corps de maquisards morts pour la France.
88 maquisards, dont 30 inconnus, seront inhumés.

Le Général de GAULLE présidera le 24 juin 1956 l'inauguration de ce cimetière en présence d'une foule considérable.

Le 20 mai 1965, le comité se détache de l'A.M.A. et prend son autonomie sous l'appellation de «Comité Départemental du Monument aux Morts des Maquis de l'Ain et de la Résistance»

Le 22 décembre 1982, décès subit du Président Maurice MORRIER. Le comité se réunit à Cerdon pour désigner à l'unanimité Marius ROCHE ancien des maquis de l'Ain, président de ce comité, qui deviendra le 6 décembre 2003 le «Mémorial des Maquis de l'Ain et de la Résistance» . Cet ensemble est la propriété du département de l'Ain.

On peut lire dans l'ouvrage de M. François BEDARIDA « La Mémoire des Français » qui consacre une importante part à l'action des maquis de l'Ain la phrase suivante : « Oyonnax et Val d'Enfer, le processus commémoratif dans l'Ain présente un double caractère d'illustration et de symbole : symbole de par la puissance évocatrice du défilé d'Oyonnax du 11/11/1943 d'une part et du monument à la Résistance du Val d'Enfer à Cerdon d'autre part, et illustration à la fois par son ampleur et par les difficultés qui ont caractérisé son déroulement »

Il est bon de rappeler que l'oeuvre du Val d'Enfer a été financée avec l'aide de l'Etat, du département, des communes, d'une participation syndicale ouvrière, de dons privés, de l'argent versé par des passants anonymes dans les 2 troncs installés au bord du monument et lors des manifestations patriotiques diverses.

Le sculpteur : Charles MACHET

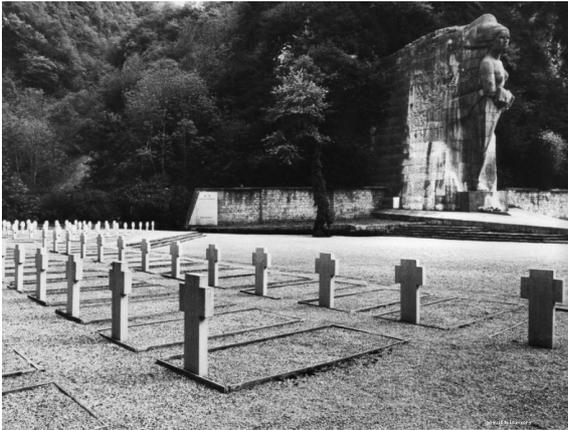
né à Izieu en 1902, mort depuis quelques années. Il s'inscrit en 1927 à l'École des Beaux-Arts de Lyon. Son professeur de sculpture est Prost. Il obtient une bourse de Paris. Il étudie les oeuvres de Rodin, Bourdelle, Pompon. En 1933, il est nommé professeur à l'École des Beaux-Arts de St-Étienne. En 1942, il la quitte pour l'École des Beaux-Arts de Lyon où il enseigne jusqu'en 1966. Il est surtout connu pour ses portraits bustes (cf. J.J. Lerrant, Machet, sculptures, pastels, dessins). Le sculpteur est aidé dans la conception du monument par deux architectes DPLG associés : Noël ALBERT et R. JAINE, de Lyon.



Site web de Charles MACHET : www.charlesmchet.com

Extrait du discours prononcé à Cerdon par le colonel Henri ROMANS-PETIT le 29 juillet 1951 lors de l'inauguration du monument aux morts du maquis de l'Ain situé au Val d'Enfer.

«Partout nous avons eu des maisons amies qui nous ouvraient leurs portes malgré les dangers de notre présence, partout nous avons eu des paysans qui nous ravitaillaient et dont la ferme a souvent été détruite en raison même de cette aide, partout nous avons eu des habitants qui veillaient sur notre sécurité au mépris parfois de la leur; souvent, nous avons eu dans les mairies des camarades qui nous établissaient des cartes d'identité. Que de fois au retour d'une longue absence nous trouvions des foyers vides ou des murs calcinés. Parfois aussi nous faisons de rudes parcours pour saluer la dépouille d'un de nos bons amis.»



[Photo Sylvette GERMAIN (1989)]



Inhumation du Maquisard inconnu en 1954 à Cerdon au monument du Val d'Enfer

9.2. Une porte ouverte sur le Maquis

Stèle édifée aux Plans d'Hotonnes

HOTONNES EN VALROMEY (01260)

Les Plans d'Hotonnes



La porte ouverte sur le Maquis

'Fin septembre 1943, les membres de la mission interalliée 'Musc' partis de Londres ont évalué le potentiel des combattants du maquis regroupés ici. Le Wing Commander Yeo-Thomas du Special Operations Executive et Michel BRAULT chef du service National Maquis après avoir inspecté plusieurs camps des maquis, dont celui de Morez, à la mi-octobre 1943, convainquirent Winston CHURCHILL de leur importance au début de l'année 1944 et qu'il fallait les armer en prévision du débarquement en France.'



Ferme Deschapoux



Ferme de Morez

A ceux qui n'ont pas survécu, victimes de cette tragique époque, ainsi qu'à leurs chefs ROMANS (Henri PETIT), CHABOT (Henri GIROUSSE), Pierre MARCAULT, à la Mission Interalliée CANTINIER-ROSENTHAL, XAVIER (Richard Harry HESLOP), PAUL (Owen Denis JOHNSON), et à tous les volontaires héritiers des soldats de l'an II de la République, cette stèle exprime une juste reconnaissance. Elle rend aussi hommage à la population d'Hotonnes et du Valromey.

Inauguration de cette stèle en 2001 :

Cette porte, qui sera le troisième grand monument de l'Ain, en mémoire de la Résistance, a été entièrement financée par l'Association du Souvenir Français, avec l'appui particulier de son président, le général d'armée DE PERCIN.

De nombreuses personnalités ont accompagné cette cérémonie à la fois dense et sobre : M. Pierre Etienne BISCH, préfet de l'Ain, M. Serge BARCELLINI, directeur général de l'Office national des anciens combattants, qui représentait le sous-secrétaire d'Etat à la défense, chargé des Anciens Combattants, M. Jean PÉPIN, sénateur, président du Conseil général de l'Ain, le colonel Gilbert PÉTIARD, délégué général de l'Ain du Souvenir Français qui représentait le Général d'armée De

PERCIN, président général du Souvenir Français, le colonel Didier BREBAN commandant la base aérienne 278 « Didier CHAMBONNET », délégué militaire départemental, M. Jean-Claude MINET, maire d'Hotonnes, Mme Colette DEFILLON, directrice départementale des Anciens Combattants et Victimes de guerre, les conseillers généraux, dont M. Helmut SCHWENZER, les maires des communes environnantes et les présidents des associations d'Anciens combattants et résistants.

Les noms et l'action de chacune des personnalités inscrites sur la stèle ont été évoqués, marquant un nouveau «combat, celui de la mémoire»

Serge BARCELLINI remettait ce jour la médaille d'argent de l'O.N.A.C. à Pierre MARCAULT et Marius ROCHE.



Monument des Plans d'Hotonnes

9.3. Monument aux Ailes Alliées

Ici les ailes alliées apportent l'aide à nos défenseurs et les armes de la libération

ECHALLON (01130)
«La prairie»

Dans ce monument symbolisant l'aide des alliés aux Maquis de l'Ain et du Haut Jura en 1943 et 1944 reposent les cendres :

- du colonel britannique Richard Harry HESLOP 1907 - 1973
- du capitaine américain Owen Denis JOHNSON 1918 - 1993
- du capitaine français Raymond AUBIN dit «Alfred LAJOIE» 1909 - 1991
- du lieutenant canadien Marcel VEILLEUX dit «YVELLO» 1921 - 2004

Ces officiers appartenaient au réseau BUCKMASTER



Monument aux ailes alliées

Monument de la prairie d'Echallon élevé à la gloire des ailes alliées. Le 2 juillet 1989, on retrouve de gauche à droite:



O.D. JOHNSON, Véra ATKINS qui fut l'adjointe du colonel BUCKMASTER, responsable de la section « F » du SOE pour la France, Albert SPENCER, ancien mitrailleur de la RAF, Ernest Henri VAN MAURIK, ancien responsable de l'antenne SOE à la légation britannique de Berne, Carole HESLOP et Richard HESLOP, petite-fille et fils de Richard HESLOP chef du circuit SOE « MARKSMAN » dont les cendres reposent au pied du monument.

Le 4 août 1944, parachutage par 36 forteresses volantes de l'USAAF d'un important stock d'armes de toutes sortes et d'explosifs. ³

³ cf. Annexe : « Le 37ème avion »



Détail du monument



Parachutage sur la plaine d'Echallon le 1er août 1944

9.4. Royal Air Force

Les atterrissages clandestins

SAINT VULBAS (01150)

Lieudit «Curebourse» (codé FIGUE)

Près des Bergeries

Monument édifié aux passeurs de clair de lune, qui ont risqué leur vie à bord de leurs Lysanders et Hudson (161e Squadron Royal Air Force)

Inauguré en 1992, en présence de Hugh VERITY, Peter VAUGHAN-FOWLER, Eddie SHINE, Georges LIBERT, Paul RIVIERE, Paul MATHEVET, Marius ROCHE, le maire de St Vulbas.

Le colonel Claude PACHET, commandant la base 278 «Didier CHAMBONNET» représentait l'armée de l'air qui effectue des passages de Mirage 2000 à basse altitude.



Monument érigé dans la plaine de l'Ain



Lysander prêt à décoller

9.5. Royal Air Force

Les atterrissages clandestins

MANZIAT (01571)
Terrain Codé AIGLE



Hugh VERITY pose à côté de la stèle

9.6. Monument U.S.A.A.F.

Les atterrissages clandestins

IZERNORE (01580)



Monument d'Izernore



Dakota C-47 de l'US Air Force

9.7. Mémorial de la Ferme de la Montagne

ABERGEMENT DE VAREY (01640)

La ferme de la Montagne, à la mémoire de Owen Denis JOHNSON (Capitaine PAUL) et de ses camarades morts au combat.

Hommage aux 22 maquisards encerclés le 8 février 1944 par 250 Allemands et spécialement à ceux tombés dans ce combat inégal ainsi qu'à Owen Denis JOHNSON, Capitaine PAUL, officier américain, pur symbole de l'aide des Etats-Unis à la Résistance française pour la victoire de la liberté.



Cette pierre montre la direction que les maquisards empruntèrent lors de leur retraite



Abergement de Varey avant l'attaque



Vue aérienne du site

9.8. Monument commémoratif du combat du 8 février 1944

ABERGEMENT DE VAREY (01640)

Attaque du PC des maquis de l'Ain par les troupes allemandes, le 8 février 1944 (Opération Caporal).

Le 8 février 1944, 22 maquisards du PCdt soutinrent un combat sanglant contre 250 Allemands.

Le 8 février 1944 l'état-major départemental des forces françaises de l'intérieur à l'instant même où il s'installait ici subit l'attaque féroce de l'ennemi guidé par la milice. A l'assaut des nazis les soldats de la liberté opposèrent une résistance héroïque.

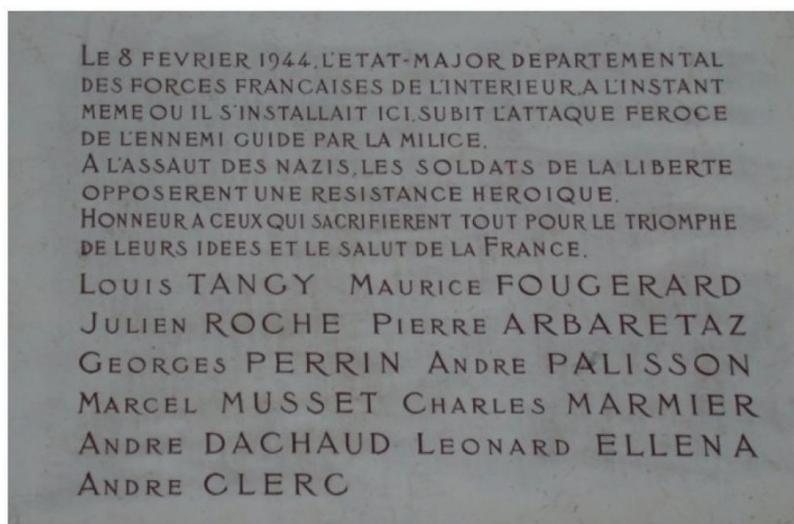
Honneur à ceux qui sacrifièrent tout pour le triomphe de leurs idées et le salut de la France.

Les maquisards tués dans ce combat :

ROCHE Julien
 PERRIN Georges
 MUSSET Marcel-Noël
 FOUGERARD Maurice
 MARMIER Charles
 ARBARETAZ Pierre
 DACHAUD André
 PALISSON André
 TANGUY Louis
 CLERC (LABONNE)

Victime civile : le fermier Léonard ELLENA





9.9. Stèle du 1er Poste de commandement clandestin de ROMANS

Ecole des cadres Maquis

ARANC (01110)
Lieu dit Les Gorges

Le capitaine Henri PETIT, alias MOULIN, prospecte depuis décembre 1942 le Bugey et le Valromey pour la Résistance.

En ce lieu, il installe son PCdt clandestin en avril 1943 à la ferme des Gorges et deviendra le capitaine ROMANS. Début juin, création de la première école des futurs cadres maquis avec l'instructeur Pierre MARCAULT. Point de départ des unités combattantes des maquis de l'Ain.

La subsistance de ce petit groupe de volontaires est assurée par Marcel DEMIA d'Ambérieu en Bugey et Marius CHAVANT de Montgriffon.

L'inauguration a eu lieu en 2005.

On parle des vrais, ceux qui ont laissé leur vie pour la liberté bien avant la certitude de la victoire alliée. «Pour savoir où on va, il faut connaître d'où l'on vient» a déclaré le jour de l'inauguration de ce monument le maire Jean-François JUILLARD en présence d'une foule de plus de 200 personnes. A noter la présence de René DUCHAMP, sous préfet de Belley, du colonel François ASTIER commandant la base 278 «Didier CHAMBONNET», délégué militaire départemental, et du Lt



Stèle inaugurée en juillet 2005

colonel Didier ROUCHON, des généraux de l'armée de l'air BELLET, VERNEY, TILLON, PACHET et LECLERCQ, ainsi que des élus du département.
L'historien Patrick VEYRET et Laurent MICHAUD auteur de ce site étaient également présents. Andrée MONNIER et sa petite fille Sophie, dont l'arrière grand père Marius CHAVANT a été fusillé dans la nuit du 8 au 9 février 1944 prirent part à cette émouvante cérémonie.



Cérémonie d'inauguration en 2005

9.10. Monument des F.U.J.P.

VILLIEU (01800)

Lieudit Pont de Chazey

En l'honneur des tués de la bataille de Meximieux le 1er septembre 1944.

GUENIN Georges
FREMION Paul
LE BORGNIEN Henri
SCHLINGUE Sébastien
SCHMIDT Pierre



9.11. Stèle à la mémoire du pionnier Marius CHAVANT

ARANC (01110)
Lieudit Montgriffon

Ici tomba Marius CHAVANT, fusillé par la milice dans la nuit du 8 au 9 février 1944. (Opération Caporal)



*A gauche Lucien BONNET (dit DUNOIR)
adjoint au chef régional de R1, le 14 juillet
1943 - et Marius CHAVANT*



9.12. Stèle du combat du groupe franc Marco du 5 février 1944

HAUTEVILLE LOMPNES
LACOUX (01130)
Lieu dit «Le Rut»

Devant nous s'élevait la grange du Rut.
Le 5 février 1944, le groupe franc MARCAULT (Alias MARCO) des maquis de l'Ain, a subi ici l'attaque féroce de l'ennemi nazi.
La grange a été incendiée après le combat.
En mémoire de Louis CINI, mort pour la France.
Passant, souviens toi.

Lacoux Autrefois

L'association «Lacoux autrefois» et ses chevilles ouvrières Georges DUPONT et César BILLON, instigateur de cette initiative, craignait que ces faits de guerre qui se sont déroulés sur son territoire ne tombent à jamais dans l'oubli, et une stèle aussi sobre qu'incontournable, au carrefour des 4 chemins, a été érigée afin que les générations futures se souviennent qu'un jour des citoyens ont donné leur vie pour leur prospérité.

L'inauguration de cette stèle par M. René DUCHAMP, sous préfet de Belley s'est déroulée en 2004. Etaient présents, outre le sous préfet, M Etienne BLANC député, le colonel François ASTIER, cdt la B.A. 218 «Didier CHAMBONNET» délégué militaire départemental, son adjoint le Lt colonel Hervé COUDON, Mme Colette DEFILLON directrice de l'O.N.A.C., Bernard ARGENTI, maire, la famille de Pierre MARCAULT, des élus communaux et départementaux, l'historien Patrick VEYRET et une foule imposante malgré une pluie torrentielle.

Présents également les membres de «Lacoux autrefois» avec son président M. Georges DUPONT ainsi que M. César BILLON.

La cérémonie s'est terminée à l'invitation de M Bernard ARGENTI au centre d'Art contemporain où une cérémonie empreinte de souvenir s'est déroulée (à l'abri !)



9.13. A.S. de Neuville sur Ain aux combats de juillet 1944

NEUVILLE SUR AIN (01160)
Lieu dit «Bosseron»

11 juillet 1944

130 résistants pour la plupart originaires du pays évitent l'anéantissement prévu des Maquis de l'Ain de ROMANS-PETIT en tenant en échec l'attaque d'une colonne de 2500 Allemands et miliciens qui se vengent sur la population civile.



9.14. Enfants de troupe de l'Ecole Militaire d'Autun

NEUVILLE SUR AIN (01160)
Lieudit Camp Militaire

Monument à la mémoire des enfants de troupe repliés à Neuville sur Ain sous l'occupation, et à ceux qui n'ont pas survécu.

En avril 1944, 56 élèves ont quitté l'Ecole d'Autun repliée au camp de Thol pour se joindre aux maquis de l'Ain et du Haut Jura.

Avec 9 maquisards chevronnés, puis renforcés par 49 jeunes de la région, ils ont constitué le camp des Enfants de Troupe. Tous ont brillamment participé aux combats contre l'occupant jusqu'à la Libération.

20 tués, 24 blessés, tel a été le lourd tribut payé par ce camp pour faire honneur à la devise de l'Ecole Militaire Préparatoire d'Autun «POUR LA PATRIE TOUJOURS PRESENTS...»



9.15. Stèle Royal Air Force

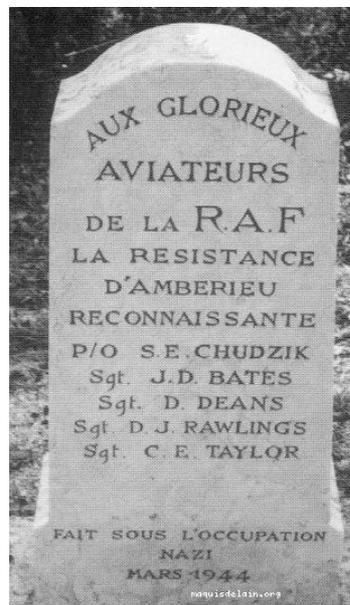
AMBERIEU EN BUGEY (01500)
Lieudit St Germain

Ambérieu (août 1943)

Le « jardinier » de la Royal Air Force !

Dans la nuit du 16 au 17 août 1943, un Short Stirling Mk 111 de la Royal Air Force, basé à Downham Market, et qui avait décollé à 20 h 19 (heure anglaise) pour une mission de bombardement sur Turin, a été attaqué par un chasseur de nuit, et son fuselage a été incendié. Il s'est écrasé, en feu, en bordure de la N.504 à Saint-Germain en Bugey. Cinq membres de l'équipage sont tués, dont le pilote, le P/O S.F. CHUDZIK, les sergents J.D. BATES, D. DEANS, D.J. RAWLINGS, et C.E. TAYLOR.

Le mitrailleur, le sergent W.L. MCKINNON est fait prisonnier, tandis que le navigateur, le sergent J.-L. PATTERSON, a pu s'évader.



9.16. Stèle Royal Air Force

HAUTEVILLE (01110)

Lieudit «Bois de Valorse»

Hauteville (février 1944)

Le crash fait sept morts.

Sans doute en raison des conditions atmosphériques (fortes tempêtes de neige) lors de la nuit du 4 au 5 février 1944, un Short Stirling Mk 111 de la Royal Air Force du 196 Squadron, basé à Tarrant Rushton s'est crashé au-dessus de Hauteville-Lompnes, au lieudit Bois de Valorse.

Les sept membres d'équipage ont péri. il s'agissait du P/O Henry L. PRYKE (pilote), du Sgt Robert DOWZER (mécanicien), du W/O James DONALDSON (bombardier), du Sgt A. SPRAY et du Sgt Kenneth T. STAPLE (mitrailleurs), du Sgt Kenneth A. GLEW (radio) et du Sgt Dennis T. -VINCE (navigateur).



Six corps étaient dans ou près de l'épave, un corps a été retrouvé loin de l'épave ce qui laisse penser que l'homme a essayé de rejoindre le village. Les premières inhumations se déroulèrent à Hauteville, mais les tombes sont au cimetière de la Doua (Villeurbanne). La mission (parachutage maquis, peut-être sur le terrain Mammouth) a été faite à partir de Tempsford.

9.17. Stèle Royal Air Force

SAINT JEAN LE VIEUX (01640)

Lieudit le «Battoir»

Saint Jean-te-Vieux (avril 1944)

Morts en mission de parachutage

Dans la nuit du 10 au 11 avril 1944, vers minuit, à Saint-Jean-le-Vieux, près du château de Varey et de la ferme du « Battoir », un Short Stirling Mk 111 de la Royal Air Force du 149 Squadron, basé à Lakenheath, s'est écrasé lors d'une mission de parachutage pour les Maquis du côté de Boyeux-Saint-Jérôme.

Cinq hommes de l'équipage ont été tués, le P/O D. BRAY (pilote), le P/O D.L. NORTHOVER (navigateur), le F/Sgt J. TURNER (radio), le Sgt A.E.BRISTOW (mécanicien), le Sgt G. CAMERON (bombardier). Ils ont leur tombe au cimetière de Mazargues (Bouches du Rhône), et une stèle rappelle leur souvenir à Varey (le Battoir).

Quant aux deux mitrailleurs, le Sgt D.E. CADGE et le Sgt N.C.H. PILGRIM, ils ont pu s'évader et



ont rejoint les maquisards de l'Ain. Ils ont été rapatriés par le Dakota C 47 américain du colonel HEFLIN le 8 juillet 44 (opération Dakota d'Owen Denis JOHNSON, capitaine PAUL, radio dans les maquis de l'Ain).

9.18. Monument à la mémoire des maquisards du Bugey

BELMONT-LUTHÉZIEU (01260)
Lieu-dit Col de la Lèbe



9.19. Stèles du camp de Cize et du Poste de commandement ROMANS-PETIT

CORVEISSIAT (01250)
Lieu-dit Chalours

Charles BLETEL et Louis BLETEL sont à l'origine du camp de Cize avec le lieutenant Edouard BOURRET (BRUN) du groupement nord commandé par Noël PERROTOT (MONTREAL).

Leur maison familiale sera détruite par les Allemands. La famille BLETEL laissera son nom dans l'histoire de l'organisation des premiers maquis du groupement nord et de l'Armée Secrète.



Aux 58 disparus au cours de l'été 1943, en ce lieu se forma le camp de Cize des maquis de l'Ain, origine des camps JO et CHARLES.

Passant souviens toi de leurs volontaires qui moururent pour ta liberté.



9.20. Royal Air Force

Monument Général DE LATTRE DE TASSIGNY

MANZIAT (01770)

Lieudit Au village

D'ici, le 16 octobre 1943, s'envola clandestinement (depuis le terrain AIGLE à Manziat) pour la victoire et la gloire, le Général Jean DE LATTRE DE TASSIGNY, futur commandant en chef de la première Armée Française Rhin et Danube et Maréchal de France.

Hugh VERITY, le «Group Captain» était aux commandes de l'avion Hudson.



9.21. Royal Air Force

Les atterrissages clandestins

SERMOYER (01190) codé JUNOT

Au nord de Pont de Vaux

et à l'ouest du pont d'Uchizy (71700)

JUNOT

TERRAIN ATTERRISSAGE
MISSIONS SPÉCIALES
R.A.F.
RESISTANCE
1943 - 1944



9.22. Monument aux enfants de troupe

Ecole d'Autun sur le camp militaire de la Valbonne

BELIGNEUX-LA VALBONNE (01360)
Lieudit Camp Militaire

Monument aux enfants de troupe repliés au camp de Thol

A la mémoire de :
BATY Albert
BENSOUSSAN André
BERNARD Yvon
BERTHELOT Jacques
BRANDIN Robert
GENESTIER Jeannot
MARTINAU Marcel
RIGOT René
RINALDO André
SAVARIAU Armand
WELSCH Robert



du maquis de l'Ecole Militaire d'Autun, morts au champ d'honneur en ces lieux le 1er septembre 1944.



9.23. Stèle des F.U.J.

MEXIMIEUX (01800)

Lieudit le château

A la mémoire de : René HYVERT, Christian ABASGUITCH,
Marcel GOUJON, Georges EYNARD, Marcel VION



9.24. Stèle Résistance Fer d'Ambérieu en Bugey

AMBERIEU EN BUGEY (01500)

Dépôt SNCF

A la mémoire des cheminots résistants

Dans la nuit du 7 juin 1944, des cheminots résistants et des maquisards ont mis hors service 52 locomotives évitant à Ambérieu des bombardements aériens et contribuant par la désorganisation des transports ferroviaires à la libération du sol national.



9.25. Stèle du combat du 2 février 1944

RUFFIEU (01260)

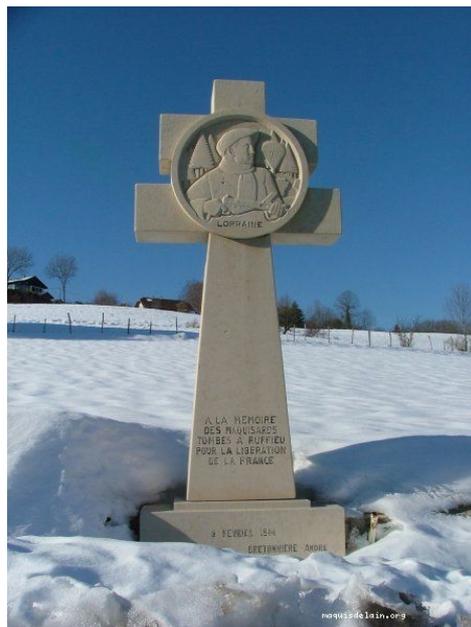
Lieudit au village

7 morts (SCHENEDEIR, BRETONNIERE, VITTET, LAURENT, GENOD,

VANDEVILLE, CHEVALIER.)

3 blessés (GOLIN Mario , 5 balles à la cuisse et aux jambes, Le Père SEIGLE 1 balle dans le mollet, GONNET le pouce coupé par une balle. Pertes inconnues pour l'ennemi.

Les autres participants sont : BAUVAGNE (Chef de l'AS de Seyssel), JOSE (l'Espagnol), RAFFIN, SEGUIN, GRENOULAULT (chef du camp de Morez), COLLOMBEL et X...



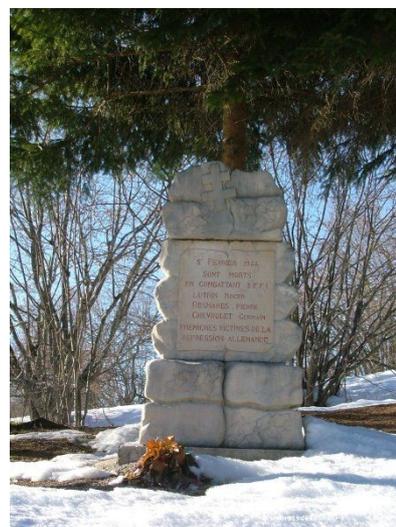
9.26. Stèle du combat du 5 février 1944

BRENOD (01110)

Lieudit le Monthoux

Sont morts : Roger LUTRIN, Pierre DESMARES, Germain CHEVROLET.

Ces victimes appartenaient au camp commandé par Georges BENA (dit MICHEL) au lieudit ferme de Pray-Guy à Brénod, chargé de la protection du PC départemental et de la mission interalliée (80 hommes)



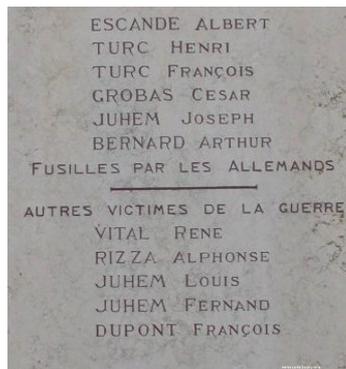
9.27. Monument aux morts de Corlier

CORLIER (01110)
Lieudit au village

Aux victimes de la répression allemande du 8 février 1944. (Opération Caporal)

ESCANDE Albert
TURC Henri
TURC François
GROBAS Cesar
JUHEM Joseph
BERNARD Arthur

VITAL René
RIZZA Alphonse
JUHEM Louis
JUHEM Fernand
DUPONT François



9.28. Monument aux résistants dombistes

CHATILLON SUR CHALARONNE (01400)
Avenue de la Libération



9.29. Monument aux résistants du plateau d'Hauteville

HAUTEVILLE-LOMPNES (01110)

Ce monument qui domine la ville a été inauguré par le général d'armée aérienne Martial VALIN (Compagnon de la libération)



9.30. Monument des F.U.J.P. Hauteville

HAUTEVILLE-LOMPNES (01110)

Lieudit Les carrières

Tués le 12 juillet 1944 :

René FEUILLAND, Fernand BERTILLOT, FELTIN (chef de compagnie), BESSON

Prisonniers et fusillés le 13 juillet 1944 :

Aimé BON, René MAGDELEINE, Marcel NALLET



9.31. Monument aux morts d'Evosges

EVOSGE(01230)
Lieudit le village

BRUN Francisque

JACQUEMET Jean-Marie
(Maire)
CARREL Jean
BRUN Julien
BRUN Aristide
MAGDINIER André



9.32. Royal Air Force

Les atterrissages clandestins

BLETTERANS (39140)
codé Orion



de gauche à droite : Sir Lewis HODGES (Air Chief Marshal) et Eddie SHINE qui utilisèrent ce terrain durant l'occupation.



9.33. Musée d'histoire de la Résistance et de la Déportation de l'Ain et du Haut-Jura

Un lieu d'histoire et de mémoire incontournable au coeur du Haut Bugey

Visite du Musée

Installé au cœur de la ville de Nantua dans l'ancienne maison d'arrêt datant du XIX^{ème} siècle, le musée présente des collections dont la richesse et la mise en valeur en font un lieu de mémoire particulièrement évocateur.

La visite se déroule sur deux niveaux et fait pénétrer le public dans les anciennes cellules devenues salles d'exposition.



Visite du musée organisée par Pierre MARCAULT et Marius ROCHE

Un parcours chronologique

Un parcours chronologique dans la nef centrale et à l'étage du musée permet de comprendre les principaux événements survenus dans l'Ain :

Montée des périls et Drôle de Guerre : Cette première partie permet de comprendre le contexte dans lequel la Seconde Guerre mondiale a éclaté. On y découvre également la campagne de France.

Vie quotidienne sous l'Occupation : Tickets de rationnement, gazobois ou grilloir à orge évoquent les difficultés quotidiennes de la population après la signature de l'armistice de 1940.

Vichy et la Collaboration : L'arrivée du Maréchal Pétain au pouvoir marque un bouleversement politique avec la mise en place d'un régime de collaboration. De nombreuses affiches de propagande illustrent cette période.

Résistance civile et premiers réseaux clandestins : De part et d'autres du territoire, des voix s'élèvent contre l'occupant et contre Vichy. Libération, Combat, Franc-Tireur et autres mouvements, rassemblent ceux qui ont décidé de résister.

Résistance armée : A partir de 1943, la résistance se structure et s'organise pour mener diverses actions contre l'ennemi. A partir de juin 1944, elle intensifie son combat pour ouvrir la voie de la libération.

Libération et fin de la guerre : 4 septembre 1944, l'Ain est libéré par les forces résistantes et alliées. Mais il faudra attendre le 8 mai 1945 pour voir l'Allemagne capituler.

Un parcours thématique

Parallèlement au parcours chronologique, certaines thématiques sont mises en valeur à l'intérieur des anciennes cellules.

La presse clandestine : La reconstitution d'un atelier de presse clandestine et la présentation des principaux journaux des résistants illustrent l'une des principales actions de la résistance civile.

La vie au maquis : Suite à l'instauration du service du travail obligatoire en 1943, apparaissent les premiers maquis dans l'Ain conduits par le capitaine Romans-Petit. Au son des chants résistants, le visiteur découvre leur vie quotidienne et la discipline imposée aux jeunes maquisards.

La mission interalliée : Suite au défilé du 11 novembre 1943, les Britanniques, déjà informés de l'existence des Maquis de l'Ain, décident de soutenir l'action des maquisards avec la mise en œuvre de la Mission Marksman. Des reconstitutions successives accompagnées du commentaire d'un ancien maquisard et d'un agent anglais expliquent l'organisation de ces parachutages alliés.

Le sabotage : A partir du Débarquement allié le 6 juin 1944, le Maquis reçoit l'ordre d'appliquer le Plan vert. Dès lors, les sabotages se multiplient. Le visiteur pourra découvrir une collection exceptionnelle de matériel reconstituant la panoplie du parfait saboteur.

La Déportation : Salle essentielle dans le musée, elle offre au public une vision globale de la question. De nombreux objets, documents, et photos témoignent de la vie concentrationnaire. La plupart proviennent de dons d'anciens déportés.

Le film : L'Ain dans la tourmente

Le musée propose également aux visiteurs de découvrir la période de l'occupation sous un angle très local avec la présentation d'un film composé d'images d'archives inédites tournées dans le département de l'Ain entre 1940 et 1944. On y découvre notamment la visite du maréchal Pétain à Bourg-en-Bresse en 1942, la vie au maquis, le défilé du 11 novembre 1943 à Oyonnax, la Libération...

Horaires d'ouverture 2006 :

- Du 30 avril au 1er octobre : du mardi au dimanche de 10h à 13h et de 14h à 18h (Fermé le lundi)
- Reste de l'année : Ouvert aux groupes sur rendez-vous du mardi au vendredi de 8h30 à 12h30 et de 14h à 18h (Fermé le lundi)

Tarifs :

- * Entrée individuelle adulte : 4 €
- * Gratuit jusqu'à 16 ans
- * Groupe (à partir de 10 personnes) :
 - 3 € pour une visite libre
 - 3,5 € pour une visite guidée

Contact :

Musée de la Résistance et de la Déportation

3, montée de l'Abbaye

01130 Nantua

Mme Florence SAINT CYR

04 74 75 07 50

musees.paysdelain@cg01.fr

Plus d'info :

http://www.cg01.fr/decouvrir/patrimoine/musees_nantua.html



Système de propulsion au gazogène de l'époque ! (pièce du musée)



Pierre MARCAULT racontant l'histoire du maquis ...

10. SOUVENIRS

10.1. Lyon, capitale de la résistance.

Place Bellecour le 2 septembre 1945

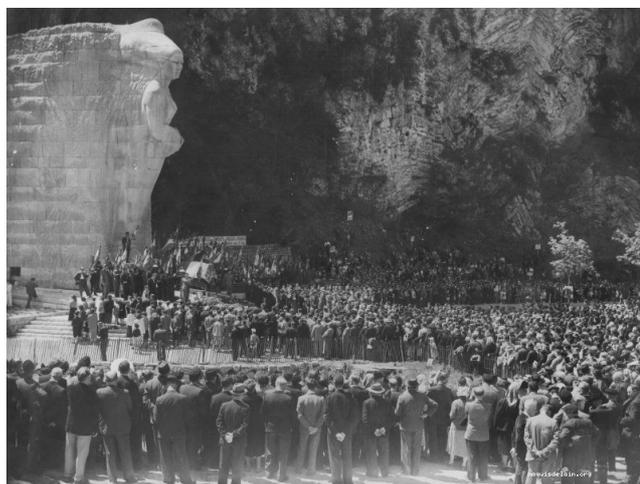
Ce jour, le Général DE LATTRE DE TASSIGNY épingle la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur sur la poitrine de Owen Denis JOHNSON, capitaine PAUL dans les maquis de l'Ain.



Décoration du capitaine PAUL des maquis de l'Ain par le général DE LATTRE DE TASSIGNY

10.2. 29 mai 1954, inhumation du maquisard inconnu au Val d'Enfer à Cerdon

« Ce combat du citoyen pour la cité, c'est comme l'autre, votre combat, mais c'est contre nous mêmes que nous devons le livrer, le gagner. Tu nous rappelleras, camarade, qu'il est des moments de l'histoire de notre nation où nul ne s'interroge plus sur ses idées politiques, ses origines et ses goûts, mais où l'union peut se faire instantanément lorsque le destin de la patrie est en jeu. Nous venons de tous les horizons, nous n'avions ni la même religion, ni la même philosophie, ni la même couleur, mais nous avons tous au cœur un même culte : la liberté et la patrie. »



Un foule énorme est présente

Extrait du discours prononcé à Cerdon par Gaston MONNERVILLE, Président du Conseil de la République, à l'occasion de l'inhumation le 29 mai 1954 du maquisard inconnu au pied du monument aux morts du maquis de l'Ain situé au Val d'Enfer à Cerdon.



Gaston MONNERVILLE



Le cercueil du Maquisard inconnu

10.3. 24 juin 1956 : Inauguration du cimetière du Val d'Enfer à Cerdon

Le général DE GAULLE rend hommage aux maquis de l'Ain

« Dans le sursaut qui fit se lever contre l'envahisseur nos combattants de l'intérieur, les maquisards de l'Ain se sont glorieusement distingués. Le terrain s'y prêtait, propice aux refuges et aux embuscades, tant dans les forêts du Bugey qu'autour des étangs de la Dombes ou sur les pentes du Revermont, à portée des massifs des Alpes et du Jura, citadelles de la Résistance. Et puis, les hommes d'ici ne sont pas de ceux qui s'aplatissent. Enfin, l'Ain trouva des chefs. »



Le général vient d'envoyer les couleurs



Le général DE GAULLE préside le meeting

Extrait de l'allocution prononcée à Cerdon par Charles DE GAULLE lors de l'inauguration le 24 juin 1956 du cimetière militaire du Val d'Enfer où viennent d'être inhumés 79 maquisards morts pour la France en présence d'une foule considérable.

Ce 24 juin 1956, après le grand rassemblement de la Résistance française au Val d'Enfer à Cerdon lors de l'inauguration du cimetière des soldats sans uniformes disparus dans la tourmente des années noires, un grand meeting aérien a été organisé par l'aéro-club de Bourg à Ambérieu sous la présidence du Général DE GAULLE en personne.

Pour les Bressans et les Bugistes, c'était un des premiers contacts avec les chasseurs à réaction traversant à basse altitude le ciel dans un bruit d'apocalypse. Vinrent alors les Skyblazers américains de l'USAAF, «les casseurs du ciel» équipés de F100, dans leur démonstration fulgurante... La patrouille d'Orange prit alors possession du ciel et les 12 chasseurs Mistral dessinèrent une immense croix de Lorraine



DE GAULLE et ROMANS-PETIT entourés d'une énorme foule



ROMANS-PETIT et le général DE GAULLE

10.4. Inhumation du colonel CHAMBONNET le 10 septembre 1957

Cerdon au Val d'Enfer

Inhumation du colonel Albert CHAMBONNET (DIDIER), chef régional R.1.

Fusillé par la gestapo le 27 juillet 1944 place Bellecour à Lyon.

Compagnon de la libération

Le nom de CHAMBONNET DIDIER sera donné en 1982 à la B.A. 278 à Ambérieu en Bugey, commandée par le colonel Jean-Lou TILLON.



A gauche, Mme Albert CHAMBONNET, ses enfants et petit enfant. Au centre, le colonel Alban VISTEL son successeur.

10.5. Le cosmonaute German TITOV au Val d'Enfer à Cerdon

le 30 novembre 1968

Le 30 novembre 1968, lors de son voyage dans l'Ain, l'Association FRANCE-URSS avait prévu un dépôt de gerbe devant la maison natale de Jérôme LALANDE avenue Alsace Lorraine à Bourg en Bresse et au Monument du Val d'Enfer à Cerdon. A cette occasion, le Comité de Liaison des Associations de Résistance avait invité ses membres à se regrouper au pied du monument pour recevoir l'illustre cosmonaute.



German TITOV au Val d'Enfer

Après avoir fleuri la tombe du Maquisard inconnu, accompagné de Monsieur LYOT, Maire de Cerdon, Conseiller Général et Membre du Comité du Monument, TITOV est allé se recueillir sur la tombe de

son compatriote Ivan TCHERNOV tué aux côtés des maquisards de l'Ain, lors de l'attaque d'un train blindé au "Moulin des Ponts" le 14 Juin 1944. Emu, TITOV ne prononça que ces quelques mots "Merci de si bien garder la mémoire de notre ami."

Emouvant symbole TITOV qui a embrassé la totalité du globe depuis le ciel s'est recueilli sur l'humble petit coin de terre où reposent nos camarades de combat.

10.6. 900 Frenchmen say thanks here on 30th anniversary of Allied Invasion

Tel est le titre qu'offrait à ses lecteurs «THE NEW YORK TIMES» daté du 7 juin 1974 et qui dans un long article relatait les cérémonies de la veille.

Le 6 juin 1974 près de mille Français se sont trouvés rassemblés le matin à «Madison Square Park» où brûle «l'Eternel Light», équivalent de la flamme du tombeau du Soldat Inconnu; l'après-midi ces mêmes Français se retrouvaient à Liberty Island au pied de la Statue de la Liberté.

L'aventure pour ces hommes et ces femmes venus de tous les coins de France, avait commencé quelques jours plus tôt. Tous avaient répondu à l'idée lancée de Paris : débarquer à New-York le 6 Juin 1974 pour venir dire merci aux Américains qui ont contribué à notre Libération. Le voyage - d'aucuns diraient l'expédition - prit le nom d'OVERLORD 74, nom de code du débarquement allié en Normandie 30 ans plus tôt. Trois groupes devaient se retrouver à New-York : celui qui parti en croisière à bord du France le 24 Mai visitait NewYork, puis Washington pour revenir ensuite à New-York, celui qui s'envolait de Paris le 3 juin et visitait également ces deux villes, le troisième enfin -



le nôtre - qui le 4 juin, de Roissy, rejoignait directement New-York.

Vers 12 h.30, le 4 juin, débarquait à Paris le groupe des Maquis de l'Ain et du Haut-Jura 89 personnes dont 37 femmes, mères ou épouses de maquisards. Comment ne pas citer ici quelques vieilles figures sympathiques Paul Dubourg (notre doyen), Paul Johnson, Verduraz, Jean Miguet, Paulo Miguet, Michel Penon, Marc Deloche, Madame Montréal, Maurice Decomble et sa mère, Raymond Golin, Madame Pioud... l'ensemble du groupe placé sous la houlette de notre trésorier Raymond Jacquet.

Reconnaissables grâce à un badge qui fera impression à New-York, nous prenons place dans deux cars qui nous conduisent à l'aéroport Charles de Gaulle. Cette énorme construction de béton pour qui la voit de loin, prend pour l'utilisateur des dimensions beaucoup plus humaines et à aucun moment on ne se sent écrasé, car ses dimensions sont bien proportionnées.

Les formalités de douane et d'embarquement - un peu longues - terminées, nous nous acheminons vers le «satellite», c'est-à-dire l'aire d'embarquement réservée à notre vol. Première surprise pour les néophytes du voyage aérien moderne, on ne monte pas dans l'avion par une échelle ou un escalier amovible, mais une passerelle couverte (genre de couloir de métro) vous amène de plein pied dans la carlingue de l'avion. Le nôtre est un Boeing 747, mastodonte capable d'avaler 500 personnes, mais qui, étant donné notre effectif doit ce jour là se contenter de 400 passagers.

Dix fauteuils entre le hublot de droite et celui de gauche... pas de chance pour ceux qui se trouvent assis au milieu, ils ne verront pas grand chose de ce qui se passe à l'extérieur. Décollage en douceur malgré les tonnes de ce géant de l'air et lorsque le pilote nous autorise à déboucler la ceinture de sécurité c'est un brouhaha et un va et vient de touristes désireux de se délasser les jambes et de discuter avec les amis disséminés dans l'avion.

Les côtes de l'Angleterre disparaissent et voici l'océan - souvent caché par les nuages - le Groenland (magnifique spectacle de montagnes enneigées et ensoleillées), le Canada... puis l'Amérique : tout cela en 8 heures d'horloge. Le temps s'est écoulé cependant rapidement coupé par la distribution d'apéritif, puis d'un repas, puis de visites au bar... Il est évident que les Américains connaissent mal la capacité d'absorption des maquisards et anciens résistants car au bout de quelques heures le bar est désespérément vide, tout y a passé, même les jus de fruits...



New-York est annoncé et nous y atterrissons en douceur (applaudissements pour l'habileté du pilote) à 19 h.30, heure locale, c'est à dire 0 h.30 heure française. C'est le transport vers le Royal Mahhatan où sont logés tous les Français, «petit» hôtel de 1200 chambres réparties sur 32 étages.... Un petit groupe a accompagné Paul Johnson dans sa maison de campagne familiale située à Stockbridge dans le Massachussets à 120 miles au nord de New-York. Une cérémonie franco-américaine y est prévue.

Le séjour à New-York est donc centré sur les cérémonies du 6 Juin, mais permet aussi la visite de cette ville où l'on marche le cou tendu pour apercevoir le sommet des gratteciel. Au goût de chacun on a pu visiter Manhattan, Broadway, Wall Street, Harlem, China-Town et même les chutes du Niagara pour qui acceptait de payer un supplément assez important puisqu'il fallait s'y rendre en avion.

Que dire des cérémonies, sinon que tous les Français présents étaient venus pour cela, pour témoigner leur reconnaissance aux Américains qui ont risqué et donné leur vie il y a 30 ans pour

nous aider à recouvrer la liberté perdue. Cérémonies bien simples, mais très ferventes où se retrouvait la fraternité des frères d'armes. Parmi ceux présents on ne distinguait pas entre déportés, résistants, maquisards ou anciens de la France Libre, de la Première Armée ou de la 2e D. B. Chacun était un participant d'OVERLORD 74 et à ce titre s'assurait le respect de tous.

Au risque de passer pour chauvin je dois dire que les Anciens des Maquis de l'Ain et du Haut-Jura ont été très remarqués, car leur groupe ne passait pas inaperçu. Outre le badge porté par tous, les hommes étaient coiffés d'un béret alpin pendant les cérémonies (une idée de Paul Johnson) et la discipline du groupe a suscité quelque jalouse admiration. C'est ainsi que lorsque nous avons été invités à jeter chacun une rose dans la baie d'Hudson, au pied de la Statue de la Liberté, c'est en groupe constitué que nous avons accompli ce geste d'amitié.

Signalons qu'à New-York nous avons retrouvé Voivod (Celler du Sordet) et Madame Séveranne, tous deux anciens du Haut-Jura, partis avec un autre vol que le nôtre, ce qui illustre bien que New-York n'est pas si grand que le laisse entendre les Américains...

Tout a une fin cependant, et dans la nuit de vendredi à samedi, après une journée harassante où chacun a couru les magasins à la recherche d'un souvenir original... c'est le retour endeuillé hélas pour nous Maquisards de l'Ain puisque notre ami Adrien Genod est mort dans le car qui le transportait à l'aérodrome Kennedy. Nous devons partir sans lui et ses amis les plus proches se demandent comment annoncer cette affreuse nouvelle à ses 3 enfants qui n'avaient déjà plus leur mère.

Séjour trop court déplorent tous les participants qui ne sont pas pris d'oublier ce magnifique voyage. Sans attendre le 60ème anniversaire, nul doute que ceux qui le peuvent feront un voyage moins précipité qui leur permettra de mieux connaître cette fascinante Amérique (1) dont ils n'ont pu découvrir qu'un petit morceau.

LUDO

10.7. La paix revenue, quelques maquisards en visite chez leurs amis britanniques du 2 au 5 nov. 1987

Une délégation de l'A.M.A.-H.J. chaleureusement accueillie par les pilotes anglais qui ravitaillèrent les maquis de l'Ain

Une fraternité d'armes ressourcée : ainsi pourrions nous définir la démarche exaltante accomplie par trois responsables de l'A.M.A.-H.J. début novembre.

Les maquisards de l'Ain et du Haut-Jura savent mieux que quiconque, eux qui vécurent si intensément les terribles «nuits sans ombre» qu'évoquait admirablement Alban VISTEL, que l'espoir alors venait souvent du ciel.

Respect ou symbole : c'est le ciel qu'a choisi Marius ROCHE (bien placé puisqu'il est Président de l'Aéro Club de Bourg) pour conduire ses compagnons jusqu'aux terrains d'envol britanniques, sur les lieux mêmes d'où décollèrent les avions porteurs d'espérance dont la noble mission était de ravitailler les maquis de chez nous. Un petit avion a donc quitté Bourg pour l'Angleterre, et



répondre ainsi à l'invitation d'amitié qui leur fut adressée. Le Président Henri GIROUSSE, Louis BLETEL et Marius ROCHE, pilotés par le chef pilote Jean SOUBEYRAND ont pu ainsi, durant trois jours, exprimer la reconnaissance des anciens maquisards de l'Ain à leurs alliés de la R.A.F. et visiter les terrains d'où s'envolaient les appareils alliés.

Accueil chaleureux s'il en fut... Nos amis britanniques furent sensibles à ce pèlerinage de ceux qui, quelque part dans l'Ain, se battaient pour la liberté. Marius ROCHE a rapporté de ce voyage de la fraternité un «carnet de notes» à l'intention de ses camarades de l'A.M.A.-H.J.

De part et d'autre, les impressions échangées furent fortes, chargées d'une émotion pure et animée d'un grand élan fraternel. Les années n'ont pas effacé les souvenirs, et nos représentants ont pu apprécier combien était demeurée vive l'amitié franco-britannique, forgée dans les années de résistance à l'occupant.

Mais laissons Marius ROCHE faire le récit chronologique de ces journées.

Claude GARBIT

Après avoir honoré nos morts au Monument de Cerdon le 1^{er} novembre, une délégation des Anciens des Maquis de l'Ain et du Haut-Jura a décollé le lendemain de l'aérodrome de Bourg-Ceyzériat sur un avion de l'Aéro-Club de Bourg, piloté par le chef pilote Jean SOUBEYRAND, colonel en retraite de l'armée de l'Air, à destination de Londres.

Cette délégation se compose du Président de l'A.M.A.H.J., le Colonel H. GIROUSSE, de moi-même et de Louis BLETEL qui, au dernier moment, remplace Paul JOHNSON lequel vient d'avoir quelques petits problèmes de santé.

Il s'agit pour nous de répondre à une aimable invitation de nos amis britanniques, anciens pilotes de la Royal Air Force, qui ont opéré dans l'Ain durant la dernière guerre mondiale dans le cadre des missions spéciales.

Pendant l'escale à Southampton pour la douane, nous sommes frappés par le coquelicot que portent à leurs boutonnieres femmes et hommes. Nous apprenons que ce coquelicot est le symbole du sacrifice des soldats britanniques durant la première guerre mondiale.

Un poème évoque le sang rouge des soldats mélangé avec les coquelicots des champs de Flandres. Ce symbole est vendu dans toute l'Angleterre pendant une semaine au profit des victimes de guerre (notre bleuet en France).

A l'atterrissage à Goodwood Airfield, notre destination, nous sommes accueillis par nos amis l'Air-chieff Marshal Sir Lewis HODGES K.C.G. - C.B.E. - D.S.O. - D.F.C. President of the Tempsford Association et le group captain H.B. VERITY D.S.O. - D.F.C. (l'auteur du fameux livre «Nous atterrissions de nuit»).

H. VAN MAURIK (PATTERSON) fait partie également de ce «comité d'accueil». Il fut réceptionné au bout de son parachute le 5 janvier 1944 à Izernore. Il avait tenu à revoir ses amis de l'Ain.

Accueil donc extrêmement sympathique suivi d'un excellent repas dans une auberge proche de l'ancien terrain de Tangmere, aujourd'hui rendu à la culture mais où se trouve aménagé un musée privé riche en souvenirs.

En effet, nous avons sous nos yeux les restes d'avions allemands descendus par la R.A.F. au cours de la célèbre bataille d'Angleterre, dont une carcasse de M.E. 109 chasseur allemand, des éléments d'avions, ainsi que des équipements de pilotes ennemis, des décorations, de nombreuses photos et des témoignages de hauts responsables de la R.A.F. Tout cela, croyez-moi très impressionnant.

Puis ce fut la visite du cottage de Tangmere où se tenait la base opérationnelle 161 Special Dutres Squadron Lysander Flight où nous sommes reçus par la propriétaire Mrs Barbara WARD qui nous accueille dans le séjour (ancienne salle d'opération) où le thé et les gâteaux sont de qualité. Pour nos pilotes britanniques c'est la première visite en ce haut lieu, riche en souvenirs, depuis la fin de la

guerre et l'émotion se lit sur leur visage au souvenir de tous ceux qu'ils ont déposés ici, les Jean MOULIN, Général DELESTRAINT, BROSSOLLETTE, Richard Harry HESLOP (XAVIER) notre ami des maquis de l'Ain pour lequel nous avons une pensée émue.

Visite de la petite église de Tangmere où une plaque à la mémoire des Morts de toutes les Résistances d'Europe est toujours fleurie.

Ce même soir, repas de réception au Special Forces Club 8, Herbert Crescent, Knightsbridge London. Dans le grand escalier du hall central figurent les photos de tous les disparus de toutes les nationalités. En bonne place, Jean MOULIN; les Anglais soulignent bien l'action de la résistance française.

Le lendemain mercredi matin, c'est la visite de Tempsford, le Group Captain Ken BATCHELOR C.B.E.-D.S.O.-D.F.C. ne peut nous accueillir, retenu au lit par une forte grippe. Nous le regrettons tous, car il devait nous donner force renseignements techniques sur les avions parachutateurs, les équipages et le matériel adapté aux opérations qui furent très nombreuses en Europe occupée.

Sur ce terrain également rendu à la culture (400 ha) subsistent encore quelques éléments de pistes en béton. De ce terrain sont partis tous les agents à destination des pays occupés par les Forces de l'Axe; Norvège, Belgique, Pays-Bas, Danemark, Hollande, France. La baraque dans laquelle s'équipaient les parachutistes est conservée par l'actuel fermier, très fidèle au passé, dont le bureau est un véritable musée. Notre ami PATTERSON, qui est passé là le 5 janvier 1944 avant son atterrissage sur notre terrain d'Izernore, évoque quelques petits souvenirs personnels.

Cet agréable et émouvant séjour se termine dans l'après midi par la visite du Royal Air Force Museum Heudon, où nous admirons la collection d'avions remarquablement conservés : depuis ceux de 14-18 jusqu'à ceux de 39-45, dont les fameux Spitfire, Hurricane, Tempest, Halifax, Lancaster qui restent les témoins de combats ou de bombardements aériens décisifs pour la victoire des nations libres.

Cette victoire pour laquelle l'Angleterre a apporté sa contribution tout d'abord isolée et à laquelle nous rendons hommage, contribution solide et efficace de la victoire.

Merci à nos amis. Que cette visite puisse être suivie d'autres, soit en Angleterre, soit en France. Ainsi, seront mieux marqués les liens qui nous unissent.
Encore merci à Hugh VERITY pour la parfaite organisation de ce séjour dont il fut le vigilant leader.

Marius ROCHE

Président du Mémorial des Maquis de l'Ain et de la Résistance



Accueil sur le terrain de Goodwood Airfield - De gauche à droite : Jean SOUBEYRAND, Sir Lewis HODGES, Henri GIROUSSE, Marius ROCHE, Louis BLETEL (Photo Hugh VERITY)

10.8. Des maquisards yougoslaves reçus par la municipalité de Bourg en Bresse

Des maquisards yougoslaves qui ont combattu en France ont été reçus par la municipalité. Très émouvante cérémonie que celle que faisait la municipalité de Bourg pour accueillir hier une délégation d'anciens maquisards yougoslaves ayant combattu dans les rangs de la résistance française du Vercors, du Grésivaudan et de l'Ain. Ils étaient dix, dix qui ont survécu à ces combats et dont un groupe appartenait aux troupes clandestines du colonel GIROUSSE. Ils mirent d'ailleurs 20 ans après la guerre pour retrouver ce chef du maquis de l'Ain, dont ils avaient gardé un si ardent souvenir.

Ce groupe se composait au départ de 11 hommes qui, comme leurs camarades, avaient choisi de s'évader de l'armée allemande où ils étaient enrôlés de force pour rejoindre les maquis français. Ce sont donc des combattants qui bien qu'étrangers ont lutté pour libérer notre pays. On leur doit un puissant hommage et c'est avec joie d'ailleurs que les accueillait hier matin dans les locaux de la mairie un autre maquisard valeureux, M. Marius ROCHE, maire adjoint à Bourg en Bresse.

Cette réception se déroulait en présence du colonel GIROUSSE et des membres de l'association des maquis de l'Ain et du Haut-Jura dont il est le président et M. JACQUET, le secrétaire. C'est avec beaucoup de chaleur que tous se sont retrouvés, ont échangé cadeaux et souvenirs et ont joint leur verre en honneur à de rudes combats menés ensemble. La délégation yougoslave était elle-même très émue qui comptait un seul survivant du Vercors, les cinq du maquis du Grésivaudan et cinq autres encore sur les onze qui luttèrent auprès du colonel GIROUSSE. Après avoir lutté pour la libération de la France, ceux-ci choisirent ensuite de rejoindre la résistance de leur pays où ils combattirent dans les troupes de TITO. On ne s'étonnait donc pas de voir hier accrochée à leur veston la fameuse étoile rouge, signe du ralliement du socialisme yougoslave. Il y avait parmi eux Ciril SIVIC qui conduisait la délégation et le colonel Gabriel PANGERC, célèbre sous le nom de Zbichko dans la résistance française.

PRESQUE QUARANTE ANS PLUS TARD...

C'est à l'association des maquis de l'Ain et du Haut-Jura que l'on doit leur venue en France. C'est elle qui l'an dernier se dirigeait à Ljubljana en Yougoslavie à la rencontre des camarades yougoslaves pour formuler l'invitation à cette rencontre en France. Une rencontre qui doit s'accompagner de la visite de tous les lieux de la région où se passèrent les combats.

Ainsi aujourd'hui sera-t-il consacré à un voyage dans l'Ain pour retrouver les emplacements où chacun séjourna. Puis à 18 heures se déroulera une cérémonie au Val d'Enfer autour du monument des maquisards. Demain, la rencontre s'échelonnara successivement à Echallon, au Cerdon, puis à Nantua autour du monument des déportés. Et c'est lundi que les amis yougoslaves s'en iront retrouver leur pays.

De ce séjour en France sans doute garderont-ils souvenir. Des souvenirs s'ajoutent à ceux des combats menés ensemble et à ceux peut-être des douces et grivoises chansons qui offraient distraction en temps de guerre dans nos maquis français. Mais nous ne vous en répéterons pas ici les paroles.

A. DOURY

Le Dauphiné 5 juillet 1980

10.9. Aérodrome Bourg Ceyzeriat.

Vol de reconnaissance en souvenir du 1er septembre 1944

Le 31 août 1984, veille du 40e anniversaire de la bataille du 1er septembre, les maquisards de l'Ain offrent au général DAVISON le survol de la région dans laquelle il a combattu la 11e Panzer Division à Meximieux.



De gauche à droite : Owen Denis JOHNSON, Marius ROCHE, Gnl d'Armée US Mickael DAVISON

10.10. Octobre 1983 : le premier ministre Pierre MAUROY à Cerdon

M. Pierre MAUROY premier ministre s'incline en octobre 1983 sur la tombe du Maquisard Inconnu au Val d'Enfer à Cerdon

Malgré un emploi du temps très chargé, M. Pierre MAUROY a tenu à rendre hommage aux Résistants de l'Ain en se rendant au Val d'Enfer, accompagné par M LOISEAU Préfet de l'Ain, Commissaire de la République, et Alain COQUARD.



Pierre MAUROY devant la tombe

En présence de MM. Roger MOSER sous préfet de Nantua, CARANTE maire de Cerdon, et M Marius ROCHE, président du mémorial, M Pierre MAUROY a déposé une gerbe au pied du monument où il s'est recueilli quelques instants. Sous la conduite de Marius ROCHE, il a fait le tour du petit cimetière où reposent quelques uns de «ceux qui sont morts pour que revive la liberté». Une cérémonie dont la poignante simplicité ajoutait encore à la qualité et la sincérité de l'hommage rendu.

10.11. Les maquisards en Yougoslavie

Deuxième visite en 1987

(du 24 au 29 mai 1987)

Une importante délégation de l'Association Nationale des Anciens des Maquis de l'Ain et du Haut Jura, s'est rendue en Yougoslavie.

A cette occasion, le président Henri GIROUSSE (CHABOT) a remis à 11 des ses anciens compagnons qui avaient rejoins les maquis de l'Ain après s'être évadé de la Wermarcht, la croix de combattant 39-45 et celle de combattant volontaire de la résistance française.



Madame le maire de Ljubljana Nusa KERVOSAN, a reçu la délégation dans sa mairie

Quelques survivants de cette période étaient présents à cette émouvante cérémonie.

cf. récit de LOULOU (Louis BLETEL) en annexe, *voyage en Slovénie*

10.12. 40ème anniversaire du défilé des maquisards de l'Ain à Oyonnax du 11 novembre 1943

L'arrivée de François MITTERRAND, Président de la République, place de la Poste à Oyonnax. Premier contact avec les maquisards de l'Ain, entouré par Charles HERNU, ministre de la Défense et Daniel MAYER, président du Conseil Constitutionnel.

Sauver l'identité de la patrie :
(extraits du discours de François MITTERRAND)

«Les formes du combat étaient dissemblables en 1918 et en 1943; mais le choix, l'élan et le sacrifice consenti, étaient de même nature», déclara le président de la République.



François MITTERRAND à Oyonnax

«Ce qui indique que, à l'heure du plus grand péril, les Français sont toujours capables de se dresser pour sauver l'identité de la patrie. Ce sont nos fils qui apprennent et méditent ces exemples. Ils ont les mêmes forces en réserve pour les grandes causes du moment. Le défi d'Oyonnax a marqué notre

mémoire collective. Ce jour et ici, c'est l'occasion de vous redire que c'est dans des instants pareils que l'on sait mieux ce que l'on vaut, nous les Français ».

« Car les conditions de la Résistance étaient dures ; il fallait lutter contre les propagandes et les idées préconçues. C'est en dedans de soi-même, en dehors de tout commandement, qu'il fallait décider, seul, de refuser non seulement la présence ennemie mais plus encore une façon de concevoir et de mépriser la vie ».

« Quel que soit notre choix, depuis nous sommes prêts à faire ce que vous avez fait... ».

Les personnalités :

La délégation officielle était composée de MM. Louis MERMAZ, président de l'Assemblée nationale, Charles HERNU, ministre de la Défense, Jean LAURAIN, secrétaire d'Etat auprès du ministre de la Défense, chargé des Anciens combattants, le général Jean SAULNIER, chef d'état major particulier du président de la République.

Parmi les hautes personnalités qui avaient tenu à s'associer à cette commémoration, on remarquait MM. Daniel MAYER, président du Conseil constitutionnel, Henri NOGUÈRE, président de la Ligue des Droits de l'Homme, le général De BENOUVILLE, Charles BÉRAUDIER, président du Conseil régional, les anciens des maquis de l'Ain, M. Roland RUET, président du Conseil général de l'Ain, les élus du département, M. Philippe NAHON, président interdépartemental des Anciens combattants, et son prédécesseur M. Pierre BONNET.

Les associations du Maquis et des mouvements de Résistance, avec leur drapeau, étaient représentées par de nombreuses délégations venues de toute la région.



Le discours

10.13. 50ème anniversaire du défilé des maquisards de l'Ain à Oyonnax du 11 novembre 1943

«Le général DE GAULLE, en apprenant l'événement, sut l'utiliser et l'exploiter pour convaincre les Alliés du poids de la Résistance dans le théâtre des futurs opérations sur le sol de France, de l'utilité qui était et serait toujours la sienne au plan militaire. » .

Des propos que le Général DE BOISSIEU devait confirmer quelques minutes plus tard à la tribune, en rappelant l'importance de l'événement et l'effet symbolique de ce défilé réalisé au nez et à la barbe de l'occupant.

Jean-Pierre LACROIX, préfet de l'Ain, a ensuite donné lecture d'un message de Philippe MESTRE, ministre des Anciens combattants et victimes de guerre: «ce 11 novembre 1993, nous rendons hommage à tous les valeureux soldats de la Grande guerre et à toutes les familles qui ont perdu un ou plusieurs des leurs. Mais c'est aussi un hommage à tous les maquisards qui se sont dressés un 11 novembre, qui ont refusé l'inacceptable, faisant de ce 11 novembre 1943 une date ancrée dans la mémoire collective, une date sacrée ».



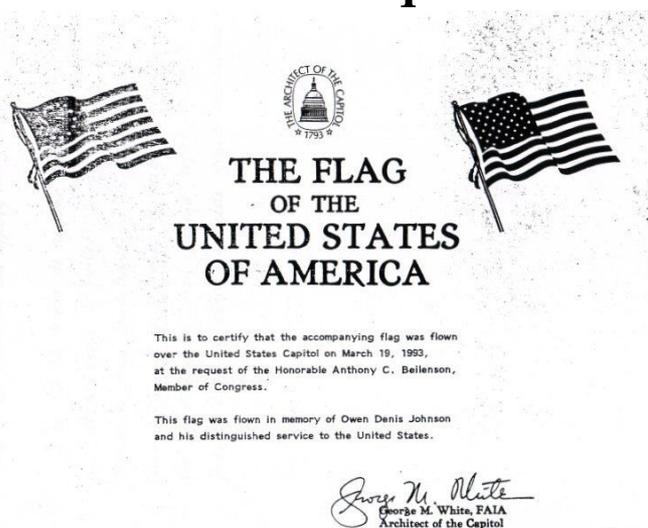
Général Alain DE BOISSIEU (compagnon de la Libération)

10.14. Le Drapeau des Etats-Unis d'Amérique

Ce certificat atteste que le drapeau ci-joint a flotté sur le Capitole le 19 mars 1993, à la demande de l'Honorable Anthony BEILENSON, membre du Congrès.

Ce drapeau a flotté à la mémoire de Owen Denis JOHNSON et des éminents services qu'il a rendus aux Etats Unis.

Signé : **Georges WHITE**



10.15. Le Président CLINTON rend hommage aux maquisards de l'Ain et du Haut Jura

En septembre 1996, dans la cité médiévale de Pérouges (01800 Meximieux), le président des Etats Unis Bill CLINTON s'entretient avec Henri GIROUSSE (CHABOT) chef des maquis de l'Ain, devenu président de l'association nationale des anciens des maquis de l'Ain et du Haut Jura.



Bill CLINTON et Henri GIROUSSE

10.16. La médaille Jean MOULIN

Cette médaille a été créée par l'association du corps préfectoral et des hauts fonctionnaires du ministère de l'intérieur.

Le préfet de l'Ain, Jean-Pierre LACROIX, l'a décernée à MM Henri GIROUSSE, Marius ROCHE, Paul MORIN, Gustave LEGER, Mme BERTHIER (représentant le lycée Lalande), Mme Colette DEFILLON, directrice de l'O.N.A.C. et au président du conseil général Jean PEPIN dans les salons de la préfecture.



Médaille Jean MOULIN



Henri GIROUSSE, Jean-Pierre LACROIX, Marius ROCHE

10.17. 60ème anniversaire du défilé des maquisards de l'Ain à Oyonnax du 11 novembre 1943

«L'hommage aux meilleurs fils de France»

Michèle ALLIOT MARIE

«Je tiens tout d'abord à vous exprimer mon émotion et ma fierté.

Ici, la résistance française sut montrer qu'elle incarnait les valeurs les plus nobles de la nation : patriotisme, audace, panache, détermination.

Elle l'a montré alors que le pays souffrait de l'occupation nazie, que l'imminence de sa défaite rendait plus féroce encore.

Elle l'a montré alors qu'un gouvernement qui osait se réclamer de la France ajoutait l'ignominie à la lâcheté en interdisant aux Français d'honorer leurs pères, morts pour la défense du sol natal.

Lorsque le Conseil National de la Résistance décide de réagir en « provoquant dans tout le pays des manifestations d'envergure », les résistants de l'Ain, menés par le Capitaine Romans-Petit

interprètent cette consigne de la façon la plus audacieuse.

Ne se satisfaisant pas d'un simple dépôt de gerbe, geste en soi déjà héroïque et risqué, ils décident d'organiser un défilé dans une des villes du département.

Il importait de montrer aux alliés la détermination des Français à contribuer à leur propre libération.

Il importait de prouver que l'action du général DE GAULLE s'enracinait au plus profond de la volonté nationale, et qu'elle y puisait sa légitimité.

Qu'ils étaient de vrais soldats, les maquisards de l'Ain le démontrèrent magistralement en ce 11 novembre 1943.

Ils s'emparèrent de la ville avec une rapidité et une efficacité dignes des exploits des commandos.

Lors du défilé qui suivit, les images d'archives montrent une troupe à la tenue militaire impeccable, suscitant l'admiration et l'étonnement d'une foule émue aux larmes.

Et quel panache, dans l'épithète qui accompagnait la gerbe tricolore en forme de croix de Lorraine qui fut déposée ce jour là devant ce même monument aux morts

Pour la première fois depuis son désastre de 1940, la France occupée, martyrisée, fait à nouveau entendre sa voix à travers le monde libre.

Elle s'engageait bien sur la voie de l'effort, du sacrifice, et du sang.

Au moment où certains se complaisent à évoquer le déclin de la France, je les appelle à se souvenir de leur Histoire.»

extraits du discours de **Michèle ALLIOT MARIE**, ministre de la Défense.



Michèle ALLIOT MARIE



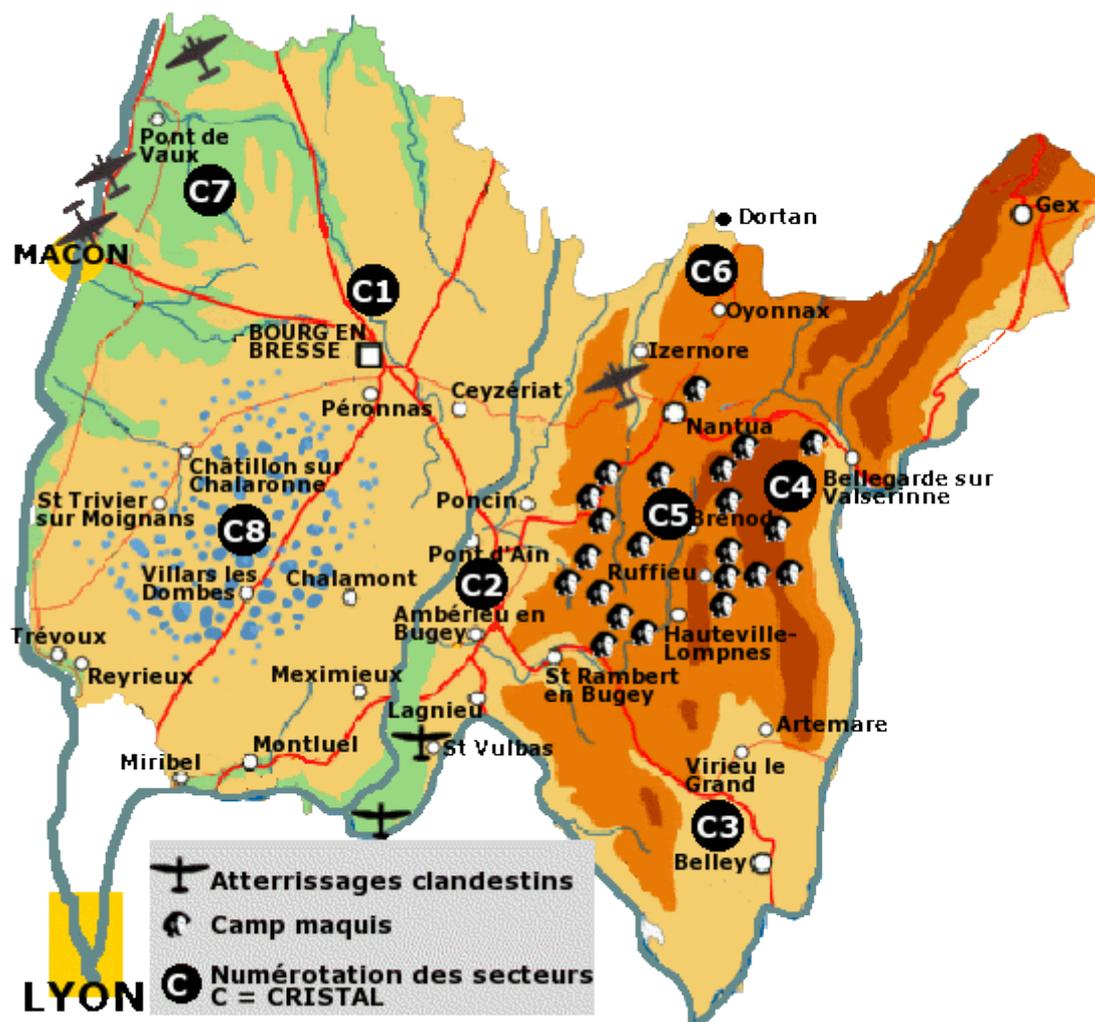
Michèle ALLIOT MARIE et Marius ROCHE

11. ANNEXE

11.1. Carte

ORIGINE DU GROUPEMENT SUD - Mai 1943 - Fév. 1944

Carte de l'emplacement des camps et terrains d'atterrissages clandestins



11.2. Quelques sigles et leurs significations ...

Sigles	Traduction
A.S.	Armée Secrète
B.C.R.A.	Bureau Central de Renseignement et d'Action
D.B.	Division Blindée
E.M.	Etat Major
F.F.I.	Forces Françaises de l'Intérieur
F.T.P.	Francs Tireurs Partisans
F.U.J.	Forces Unies de la Jeunesse. Organisation créée par les M.U.R. regroupant les jeunes résistants
G.M.R.	Groupes Mobiles de Réserve (Police de Vichy)
GESTAPO	GEheim STAts POLizei (police secrète d'état)
M.U.R.	Mouvement Unis de la Résistance. Regroupe en zone sud, Libération Sud, Combat et Franc Tireur
O.R.A.	Organisation de Résistance de l'Armée
O.S.S.	Office of Strategic Service. (Services secrets américains)
P.C.	Poste de Commandement
R.A.F.	Royal Air Force
R1	Région militaire de Lyon pour le F.F.I. et l'A.S., comprenant 10 départements dont l'Ain.
S.A.P.	Section d'Atterrissages et de Parachutages
S.N.M.	Service National Maquis
S.O.E.	Special Operations Executive. Organisation britannique pour les opérations spéciales
S.T.O.	Service du Travail Obligatoire
U.S.A.A.F.	United State of America Air Force

11.3. COUP DE MAIN SUR LES CHANTIERS DE JEUNESSE D'ARTEMARE

Composition du commando

GROUPE 2 : Gendarmerie / poste de garde chantiers / chefs d'ateliers

- Roger GRELOUNAUD, *chef de groupe*
avec :
 - **pour la gendarmerie :**
Jean CHEVALIER – CARROZ – DURAND – GUILLEMOT – NIOGRET – PERROT
 - **pour poste de garde chantiers :**
St ANDRE – ALLOIN – LEGODEC
 - **pour les chefs d'ateliers :**
Maurice CHEVALIER – JOSSERAND – LIODON

GROUPE 3 : maison des chefs de camp

- Julien ROCHE, *chef de groupe*
avec :
Charles FAIVRE – MERIGNEUX I – PAGE I – PRADAT – RONCIAUX – VUILLARD *dit le poète.*

GROUPE 4 : magasin

- Marius ROCHE, *chef de groupe*
avec :
ASSADAT – CINI – RENDU – ROUSSE

SURVEILLANCE BARAQUES OCCUPÉES

Baraque A : HERIN – MALTERRE
Baraque B : CLEMENT – MARMONT
Baraque C : MERIGNEUX II – VINCENT
Baraque D : FINALY – VIAL

SURVEILLANCE ROUTES ET LIAISON AVEC VEHICULES

a/ MASSACRIER – PARJOIE
b/ PLASSE – VANDEVILLE

PROTECTION CAMIONS

ESCOFFIER – GIROLAHY – PAGE II – PERRET – REVERCHON

ET ENFIN : moi même comme chef d'orchestre

Source : Pierre MARCAULT (<http://www.maquisdelain.org>)

11.4. Organisation du défilé des Maquis de l'Ain du 11 novembre 1943 à Oyonnax



OFFICIELS

GF PROTECTION
René MERIGNEUX

GF PROTECTION
Francis HERIN

CHEF DES MAQUIS DE L'AIN
ROMANS-PETIT

ADJOINT CHEF REGIONAL
Charles MOLHER

CHEF REGIONAL DES MAQUIS
Henri JABOULAY

ADJOINT CHEF REGIONAL
Lucien BONNET

GF PROTECTION
Louis CINI

GF PROTECTION
Maurice CHEVALLIER

RESPONSABLE
GF PROTECTION
Pierre CHASSE

GF PROTECTION
Raymond MASSACRIER



GF PROTECTION
Michel JACQUET

CLIQUE

Marcel LUGAND Stéphane VIGHETTI Philippe CURTET

PORTEURS DE LA GERBE

OFFICIER 1ère SECTION
Lt. DELASSUS

Marius ROCHE Julien ROCHE René ESCOFFIER



Chien
Croix-Rouge

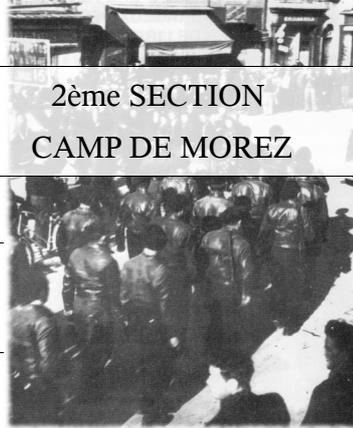
1ère SECTION
CAMP DE MOREZ

OFFICIER 2ème SECTION
Pierre MARCAULT

2ème SECTION
CAMP DE MOREZ

OFFICIER 3ème SECTION
Henri GIROUSSE

OFFICIER EN SERRE FILE
Jean VAUDAN



COMPOSITION DU DÉFILÉ :

Les « Officiels » :

ROMANS-PETIT (chef départemental A. S. et maquis de l'Ain),
Henri JABOULAY (« BELLEROCHÉ », chef régional des maquis pour le secteur R1),
Lucien BONNET (« DUNOIR », adjoint au chef régional des maquis),
Charles MOLHER « DUVERNOIS », adjoint en chef régional des maquis).

L'encadrement de la troupe :

Henri GIROUSSE (« CHABOT »), lieutenant De LASSUS (« LEGRAND »),
Pierre MARCAULT (« MARCO »), Jean VAUDAN (« VERDURAZ ») et Pierre CHASSÉ (« LUDO »).

Les sections 1 et 2. Camp de Morez

ALLOIN Georges, ASSADAS Pierre.
BAYON Marc, BERNACHON Robert, BILLARD Jean, BOLCATO Victor, BONNAUD René.
CARROZ Georges, CAUFIEZ Jean, CERCIAT Georges, CHARADIA Ferutio, CHAVASSE Noël,
CHEVALIER Jean, CHEVALIER Maurice, CINI Louis, CLEMENT André, COLLET Eugène,
COLOMBEL, COMTET Raymond, CURTET Philippe.
DEMIA Maurice, DENTON Raymond, DUBOIS Maurice, DUBOST Eugène, DUR Roger, DURAND
Henri.
ESCOFFIER René.
FINALY Christian.
GARDEN Marcel, GIROLAMY Honoré, GOLAY René, GRAVER Roger, GRELOUNAUD Roger,
GROSCLAUDE Jean, GRUMMAULT Marcel, GUILLEMOT René.
HERIN Francis.

INNOCENT Alfred.
JACQUET Michel, JACQUET Pierre, JUBELIN Paul, KOSPERZACK Marcel.
LEGODEC Auguste, LEMINE Jean, LINSOLAS Paul.
MARINI Pierre, MARMONT Raymond, MASSACRIER Raymond, MATHYS Eugène, MAUGET Jean,
MERIGNEUX René, MERIGNEUX, MONGIN Alexis, MULARD Jacques, MULARD Raymond,
MURTIER André, MUSSET Marcel.
NIOGRET René. ORSET Henri.
PAGE Georges, PAGE Roger, PARJOIE Aimé, PECHU René, PERRET Elie, PERRIN Roger,
PLANTIER René, PLASSE André, POUILLARD Jean, PRADAT Roger, PROSPERO Jean-Pierre.
RENDU Marcel, ROCHAS Marcel, ROCHE Julien, ROCHE Marius, ROUSSE Jean.
SARTORY Charles, SINARDET Gabriel.
TANTON Roger, THEDENAT Pierre, THEROND Jacques, TISSERAND Jean, TOSI Georges.
VANDEVILLE Jean, VERDAUD Georges, VIGHETTI Stéphane, VINCENT Raymond, VUILLARD
Maurice.
ZWENGER Jean-Baptiste

La section 3. Camp de Corlier

BELLAMY Lucien, BONARDI Floriand, BOULAIE, CHAPPAZ Alexandre, CHAUVIN Jean,
DEBESSE Louis, DOLEATTO Albert
FABRE Lucien, FARDEL André, FARON Armand. GIRARD Henri.
JACQUET Jean.
LAZZARIN Georges, LEGARD Raymond, LUGAND Marcel. MARÉCHAL Paul, MERMET Hubert,
MONTINOISE Robert, NEYRAUD, NORBERT Francisque, NUGUES René. PAYAN Raymond,
PLANAISES Jean, PROST Henri, SORDET Robert.
ZUBIANI Gaston, ANTOINET René, Dante CAMPIOLI

Le groupe Espagnol

JIMENEZ François.
LACAYO Joseph.
MARTINEZ Hermenegildo, MOLINEZ.
REINOSO Eustaquio. SOBRINO, UROZ (JACQY)

Source **Pierre MARCAULT**

11.5. Récit le l'attaque de la ferme de la montagne le 8 février 1944

par Owen Denis JOHNSON

A LA FERME DE LA MONTAGNE (le 8 février 1944)



Owen Denis JOHNSON

Quand notre groupe du quartier général, vingt-deux en tout, atteint enfin la ligne de faite de la colline en ordre dispersé et essayant de reprendre son souffle, nous pouvons voir à travers les branches des sapins la petite ferme reposant dans son champ loin en bas.

La terre promise ! Les cornes de l'autel ! Un port dans cette tempête !

Quelqu'un se laisse alors tomber sur le derrière et commence à descendre la pente en glissant et en dérapant dans la boue. Nous suivons tous en essayant de sourire comme si ce n'était qu'un jeu. Nos sacs surchargés cahotent derrière nous pendant que nous évitons les troncs d'arbre avec nos pieds, nos armes tenues au-dessus de la tête, comme si nous traversions un torrent à gué.

Nous sommes si fatigués. Abattus.

Marcher dans la neige lourde n'est pas drôle.

Etre traqués dans la neige lourde pendant quatre jours d'affilé n'est pas drôle. Essayer d'aller aussi vite que le capitaine Chabot nous menant impitoyablement à un train d'enfer n'est pas drôle du tout. Le pas chasseur alpin est plus proche du petit galop que du trot. Dans l'air glacial l'effort brûle nos poumons, saisit et tétanise les muscles de nos jambes. Quand Chabot s'arrête, c'est pour laisser les traîneurs combler leur retard Labonne avec sa vieille blessure à la cuisse, Tintin avec sa bonne quarantaine, moi avec mes ampoules en feu. Dès que nous le rattrapons, espérant un petit repos, il repart à nouveau.

Cette journée a commencé à trois heures du matin, par rassemblement devant la porte béante de la grange abandonnée de Machurieux. Complètement épuisés, nous avons trouvé le moyen de dormir pelotonnés les uns contre les autres sur le sol en terre dans nos vêtements trempés et glacés.

La veille, dans la grange de Lantenay, nous avons connu le luxe d'un grenier à foin. Notre hôte, le petit instituteur manchot, avait même pu nous dénicher du pain. Ce fut le miracle de la multiplication des pains. En fait, c'est dans ce coin, comme je l'ai découvert plus tard, que j'ai perdu mon portefeuille avec du (faux) argent français et de (faux) papiers d'identité français.

Ce matin-ci, cependant, nous sommes partis l'estomac vide dans la nuit à travers bois guidés seulement par l'embrasement rougeâtre des villages en flammes dans la plaine en bas. Nous descendons tout droit à travers buissons et congères en trébuchant, puis traversons un ruisseau dont la surface gelée cède sous notre poids, nous enfonçant jusqu'à mi-jambe. Jurant, nous bousculant les uns les autres, glissant, tombant, titubant pour déboucher enfin sur le macadam. Cette route goudronnée nous inspire une peur soudaine car elle mène tout droit au village de Corlier rasé et encore fumant.

Nous suivons la route de Corlier, mais Chabot bifurque 200 mètres avant le

village juste derrière le cimetière, montant à nouveau dans les sapins. Encore une heure de marche exténuante. Nous pénétrons dans un champ nous enfonçant dans la neige tôleée et tombons sur les traces laissées par une colonne allemande. Chabot ordonne une halte derrière un tertre et avance pour faire une reconnaissance. De retour il me fait signe ainsi qu'à Maxime "Ils sont venus ici hier, mais n'ont pas eu le temps d'emporter nos provisions. Et regardez ça !" Mais nous regardions déjà. A cent mètres de là, la Ferme de Fez brûlait encore. (Pourquoi le nom d'une ville marocaine dans les montagnes du Jura ?) A la pointe du jour on pouvait discerner le toit partiellement effondré, de petites flammes léchant encore le bois.

Nous regardons un moment bouche bée avec effroi et colère. "Ils reviendront aujourd'hui. Les provisions sont dans la grange. Chargez les hommes au maximum ! Et vite !"

Couvertures, bottes, chaussettes de laine, cache-nez en flanelle, espadrilles, petits pois en boîte. (Quelqu'un avait conduit les Allemands à notre cachette de détresse, quelqu'un du pays.) Nous prenons un petit déjeuner avec des biscuits au chocolat et à la crème cachés dans le dessus d'un tonneau et remplissons nos bidons de vin glacé. Nous essayons des bottes, de grands bérets alpins, oubliant un instant notre abatement en nous vautrant dans ce luxe. Le petit Breton a trouvé un drapeau français sur une hampe plus grande que lui. "En route !" Une traversée vers le bas par les bois donne dans une autre vallée, où la neige cède la priorité à la boue. La boue rassurante, comme si le fait de laisser la neige derrière nous permettait de changer de région.

Nous sommes maintenant à découvert, visibles du village en face. Nous traversons leurs vignobles en grim pant jusqu'à l'abri des pins, jusqu'au sommet. Les hommes paraissent ridicules avec leurs sacs à dos bourrés qui débordent avec le butin de la ferme. De loin les vignobles nous avaient paru presque verticaux. Et cette boue ! Chabot, Ludo, Arthur paraissent incroyablement frais et dispos. Mais nous autres ! Tintin n'a même pas la force de rouspéter : il a le regard fixe et furieux. Breton se sert du drapeau roulé sur sa hampe en guise de béquille.



Abergement de Varey - Ferme de la Montagne

A la fin de notre glissade dans la boue par ce pré si raide, je me mets debout et me laisse emporter par la descente, trébuchant, courant, tanguant pendant ces trois cents mètres jusqu'à la ferme. Le fermier est en train de fendre du petit bois au bord de son potager exigü. A côté de lui un épervier mort pend la tête en bas, attaché à une ficelle, fixée sur un arbre fruitier. Pommier ou poirier ? Probablement poirier.

Quelques minutes plus tard nous sommes déshabillés. Pantalons, chaussettes, chemises, chaussures pendent aux poutres de la cuisine, près de la

cheminée et sèchent devant le grand feu de Tintin. Il a placé un plein chaudron de petits pois directement sur le feu. On a vidé les bidons de vin glacé de Fez dans des seaux à lait qui se réchauffent à côté du feu. Nous attendons avec impatience et gourmandise ces petits pois, notre premier repas chaud depuis le début de l'attaque générale, il y a quatre jours. Nous sommes assis, debout, accroupis dans la cuisine en fixant le chaudron du regard. Nous sommes installés, nous sommes sauvés, notre attention complètement relâchée, bien au chaud dans les murs de la "FERME DE LA MONTAGNE."

On frappe doucement à la fenêtre; c'est le petit Sylvain Bigot du village de Nivollet. Il explique à Chabot que la ferme a été occupée les dix derniers jours

par Auger avec les jeunes recrues, mais que maintenant ils passent leurs journées plus haut dans les bois. Sylvain nous offre du pain. Arthur et Breton sont désignés pour aller à Nivollet.

Les petits pois sont servis sur la table dans des bols en verre. Nous nous empressons autour.

Un second coup est frappé à la fenêtre; une femme paniquée. "Les Allemands sont dans le village de l'Abergement de Varey à deux kilomètres d'ici. Il faut décamper immédiatement". Chabot acquiesce et remercie la femme avec un sourire. Il avale un bol de petits pois en toute hâte. Je le saupoudre de sel et m'en jette une pincée par-dessus l'épaule. Etonnement général J'explique cette superstition. Chabot rit, se lève, appelle Maxime, Terreur, le turbulent fils du maire de Bellegarde, et Lesombre, le second maître breton : "Plaçons des sentinelles !"

Moins de cinq minutes plus tard nous entendons deux coups de feu. Tout près. Nous nous raidissons, puis nous nous précipitons sur nos armes. Lesombre rentre en hâte : "Aux armes, les Boches sont là !" Maxime entre tout essoufflé, son inséparable sacoche gonflée des papiers du quartier général suspendue à sa ceinture. Je saute sur mon pantalon. Le feu crépite de toute part. Essayant de récupérer mes chaussures dans la cuisine je trouve les vitres des fenêtres brisées. Les tirs d'une mitrailleuse fracassent les bols sur la table, les petits pois sautant, volant, roulant partout. Je recule, trébuchant sur les bottes de Chabot et les enfile (où est Chabot ? Mort ?) Des balles commencent à rentrer par la porte de derrière donnant sur le pré. Je peux voir un Allemand qui s'est faulxé derrière nous couché sur le ventre à l'abri d'un rocher. Je demande à Marc Jaboulay et à Marquis de m'aider à boucher la porte ouverte avec des matelas et nous ouvrons le feu sur l'allemand qui se retire en vitesse en roulant sur lui-même.

Un véritable feu d'enfer vient des trois autres côtes de la ferme.

Maxime apparaît en gueulant : "Sortons ! Partons ! C'est un piège ! Il faut décrocher !" Les hommes hésitent. Maxime pousse dehors Radio II, pâle comme un linge, et le suit. Lesombre suit Maxime, puis les frères jumeaux Roche. Je piétine les quartz de ma radio et les jette au bas des escaliers de la cave, mais décide de garder les micro-codes dans ma poche.

Je sors de la ferme. Tout semble se passer au ralenti dans une incroyable cacophonie. Je reste à l'abri me plaquant contre le mur de la ferme et arrive près de Chabert, notre vétéran de la guerre civile d'Espagne, qui s'est bien planqué dans une encoignure. Je me tapis et gagne le jardin potager. Le fermier gît mort. Il a dû prendre un éclat. L'épervier continue à se balancer au bout de sa ficelle. Je peux voir Maxime et quelques maquisards traversant le champ en diagonale en direction des pins. Un officier allemand sort en s'agitant de derrière la haie, montrant le champ en haut et criant à ses hommes comment corriger leur tir. Il est seulement à 30 mètres de moi. Je vise et appuie sur la gâchette, mais au même moment ma tête est presque arrachée par Chabert qui juste derrière moi tire sur l'officier tout un chargeur de sa Sten. L'officier disparaît de vue en tournoyant. L'éclair bleu d'une grenade, une déflagration assourdissante m'ébranlent. Je suis étourdi, mais ne tombe pas. Je reprends mes esprits en clignant des yeux encore tout abasourdi. Me retournant je vois trois ou quatre maquisards rentrant dans la ferme. Je reconnais Tintin et nous échangeons un long regard. Labonne aussi. Je désigne les bois; ils disent non de la tête.

Je me rends compte qu'il faut agir. Je suis tout seul ici. Je vois quelques gars étendus blessés dans le pré. Il n'y a absolument aucun abri dans le champ. L'officier allemand devant moi est mort; ses hommes sont encore derrière la haie. Je commence à monter tout droit en courant vers le sommet de la colline pour mettre le maximum de distance entre moi et les Allemands puis j'amorce un virage à gauche vers les bois. Une mitrailleuse me tire une rafale. Je me jette à plat ventre, puis me lance à nouveau en avant pour un bond. Le mitrailleur

envoie encore une longue rafale loin devant moi et très bas, pensant que je vais me trouver en plein dedans. Je me plaque immédiatement contre terre. Encore un bond, encore une rafale. Je me rends compte qu'il a d'autres cibles, et aussi que je me trouve sur un sentier à vaches à flanc de coteau qui m'abrite un peu quand je suis couché. Encore cinquante mètres à faire : sauter, foncer, s'étaler. A nouveau debout, courir, une rafale, à terre. Je sens un choc à mon pied gauche. Des balles me font sauter de la boue et de la bouse de vache en pleine figure. Debout, foncer, s'étaler. Debout, foncer, s'étaler. Enfin je plonge dans les buissons à la lisière du bois. En rampant à quatre pattes je me retrouve dans un creux où les buissons sont plus épais. Là, je retrouve Bidule sans expression, les yeux ronds et Radio II assis sanglotant, se tenant la tête, le visage ruisselant de sang. Je leur fais signe de ramper plus haut et de se glisser derrière un tertre.

Là nous trouvons Ludo et Maxime cherchant à reprendre leur souffle, allongés sur le dos. Maxime me supplie de prendre sa sacoche : "N'en peux plus ! Epuisé ! Peux pas respirer ! Faut sauver ces papiers; prends-les et va-t-en ! Laisse-moi ici et continue". Dans mon excitation d'avoir réussi à passer et d'être encore en vie, je me lève et l'engueule : "Ne fais pas l'idiot, allez, viens, lève-toi; nous voici tirés d'affaire maintenant, on est à l'abri des arbres." Marquis me plaque au sol alors qu'une rafale coupe des branches à côté de nous, prouvant que j'avais dévoilé notre position. Ludo geint : "J'ai mon compte; touché dans le dos; un bras cassé." Il murmure quelque chose d'incongru, comme content de t'avoir connu, le visage tordu par la douleur.

Prudemment je jette un coup d'oeil vers la ferme. Un groupe d'Allemands est rassemblé dans le champ maintenant. Deux civils sont avec eux, dont un coiffé d'un chapeau feutre. Très agités ils gesticulent dans notre direction. Le civil en chapeau semble donner des ordres. Probablement la Gestapo, l'autre doit être le salaud qui a mené les Allemands jusqu'à la ferme.

"Ils nous poursuivent; magnons-nous." Nous traînons comme nous pouvons Ludo à travers les broussailles vers les grands arbres. Nous tombons sur Marius Roche éperdu, pressentant le drame sans vouloir y croire : " Mon frère, mon frère ! A-t-on vu mon frère ?"

(Moi, j'ai vu son frère Julien, son vrai jumeau. Il était un de ceux qui n'étaient jamais arrivés jusqu'aux buissons. Pourtant c'était lui qui était le plus près des bois. Je l'ai vu s'asseoir péniblement, tirer avec sa Sten et retomber.)

Plus haut nous ramassons au passage Chabert, puis Marc Jaboulay. A tour de rôle nous aidons Ludo.

Maxime lève le bras en montrant du doigt :
"Regardez ! Regardez-moi ça !" Nous regardons d'un air incrédule des nuages épais chargés de neige descendant rapidement vers nous dans la vallée étroite. En quelques minutes nous sommes enveloppés comme dans du coton. Une bourrasque de gros flocons de neige mouillés nous rafraîchit le visage.

"C'est un miracle !" Je ne sais qui le dit, mais nous le pensons tous. C'est notre salut. C'est notre chance. Traînant Ludo nous montons lentement pendant peut-être une demi-heure avant d'atteindre la crête. Pendant tout ce temps-là le



Les frères Julien et Marius ROCHE à la ferme de Morez sur Hotonne

tir continue en bas. On a l'impression que les mitrailleuses tirent des bandes entières d'un seul trait. Puis un nouveau bruit, un fracas retentissant : "Des mortiers sur la ferme," dit Maxime. Et je pense "Adieu, Tintin."

Et maintenant, du sommet nous entendons des explosions de l'autre côté. "C'est la ferme de Fez qui saute", lance Maxime, "ou peut-être c'est le camp de Verduraz à Terment".

Nous nous arrêtons un instant pour faire le point. Ludo avec deux balles de mitrailleuse dans le corps a besoin d'un médecin tout de suite. Je propose que nous examinions ses blessures. Maxime s'y oppose ;"Ça peut provoquer une hémorragie. Mieux vaut laisser la chemise coller à la peau." La blessure à la tête de Radio II est superficielle; les blessures a la tête saignent toujours de façon impressionnante. Marc a reçu une balle qui lui à traversé une fesse de part en part. Une balle a égratigné la botte de Maxime, entamant légèrement le pied, mais lui rendant la marche pénible.

Moi aussi, j'ai un souvenir : une balle qui a touché le talon de ma botte et une autre qui a laissé des traces dans ma canadienne.

Il nous faut trouver un toit pour la nuit et un docteur pour Ludo. Le jour tombant, nous descendons du sommet en clopinant, guidés par les tirs dans les vallées de chaque côté de nous.

Marius murmure de temps en temps en sanglotant. "Mon frères, mon frangin. Qui a vu mon frère ?"

Nous sommes huit ici. Nous étions vingt-deux. Deux sont allés chercher du pain à Nivollet. Que sont devenus Chabot et Terreur ?

Marc, notre chef scout, me chuchote à l'oreille . "Mon baptême du feu ! Ouf ! Maintenant je comprends ce que voulait dire mon père quand il disait, en parlant de la première guerre mondiale, qu'il y a toujours de la place entre les balles."

Owen Denis JOHNSON

Capitaine Paul.

11.6. Le 37ème avion

Ceci nous a été conté le 3 septembre 1944, lorsque j'ai accompagné le Colonel ROMANS à Londres, tout de suite après la libération de Bourg en Bresse. Nous étions partis du terrain d'Izernore, bien sûr, par Dakota, et c'est le Colonel HEFLIN, commandant du Groupe de l'Aviation Américaine affecté aux opérations de parachutage et atterrissage, qui racontait l'histoire lors d'un dîner qu'il nous offrait à l'hôtel Berkeley de Regents' Street.

On se souvient des deux parachutages de jour fait par les bombardiers de l'aviation américaine dans le département de l'Ain. Le premier, à Port le 25 juin 1944, pendant que nous vivions l'euphorie de notre zone provisoirement libérée ; le deuxième a eu lieu à Echallon le 4 août, alors que nous pansions nos blessures après l'assaut allemand de mi-juillet.



Owen Denis Johnson

En principe chacun des deux parachutages se composait de 36 B-17 «Forteresses Volantes». Pour le premier, dans la plaine de Port



Forteresse volante Boeing B-17

ces bombardiers Boeing volaient seuls, avançant en vagues de six, à très basses altitude, avec trains d'atterrissages baissés pour diminuer la vitesse au maximum. Le second parachutage, dans la prairie d'Echallon avait une escorte de chasseurs «Mustangs» à long rayon d'action qui nous saluaient, nous, les culs-terreux bouches bées devant la liberté des cieux, avec une série de voltiges acrobatiques éblouissantes.

Il faut préciser que si nous avons libéré une zone dans la montagne dès le 6 juin, jour du Débarquement en Normandie, c'était sur les instructions de l'Etat Major FFI à Londres présidé par le Général KOENIG. C'était la condition préalable pour pouvoir recevoir un parachutage de jour : - il fallait pouvoir garder une zone de 30 kms de rayon libre des allemands et d'intervention allemande et le garantir pour un minimum de 72 heures. On nous faisait aussi miroiter là possibilité de recevoir dans notre zone un bataillon, ou plus, de parachutistes. (Bien après j'ai appris que le Vercors et le . Massif Central ont aussi été alertés de la

possibilité de recevoir des unités régulières de parachutistes). Ces possibilités ont été tenues le plus secret possible, naturellement. Lorsque le premier parachutage de jour est devenue une réalité, des mesures de sécurité exceptionnelles ont été prises à Nantua, notre Capitale, la première sous Préfecture de France libérée. La circulation était paralysée à pied comme en voiture ; centrale téléphonique occupé ; barrage et patrouilles de maquis dans les rues. A partir d'un petit P.C. à Montréal nous émettions des signaux radio convenus, inlassablement, durant toute cette matinée pour guider les avions sur nous et leur assurer que tout allait bien.

Quand nous avons entendu au loin le vrombissement de ces 144 moteurs, quand enfin on les a vu déferler à 600 mètres d'altitudes, scintillant dans le soleil brillant de cette belle journée de juin, et quand finalement nous avons vus lacher ces nuées de parachutes, tel un champ de pissenlits en duvet, avec au bout de chaque parachute dandinant, ce fruit tant convoité, les cylindres longs et droits ; quelle joie et quel espoir !

En tout il y avait 420 «containers» à ramasser ce matin-là. Le «butin» était divisé comme convenu ; un tiers au Maquis et l'AS déjà constitué, un tiers aux FTP, un tiers à l'OMA (Armée d'armistice) en formation.

Mais pour revenir à l'anecdote : le Colonel HEFLIN nous disait «Savez-vous qu'il y avait ce 4 août non pas 36 Forteresses Volantes, mais 37 ?» Et d'expliquer que dans les cieux et nuages au dessus de l'Angleterre il se formait chaque matin des douzaines d'essaims de bombardiers qui, lourdement chargés, tournoyaient lentement en rond, peinant pour gagner l'altitude de 4000 mètres requise avant de se lancer à



Forteresses volantes Boeing B-17

travers la Manche en formation, cinglant vers leurs cibles... et les chasseurs et la DCA ennemis.

Or, notre flottille à nous, au moment de franchir la côte française s'est rendu compte qu'une autre forteresse essayait de se joindre à eux ; sans doute un retardataire, qui, ne trouvant pas son groupe s'est dit «tant-pis, je n'ai qu'à me joindre à n'importe quel autre groupe. Après tout on va tous bombarder quelque part.»

Mais les 36 forteresses du Colonel HEFLIN, dont la mission était clandestine, avait ordre strict de garder le silence radio ; ils

ne pouvaient donc pas communiquer avec l'avion qui les suivait, qui essayait de se joindre à eux. Cet avion-là tenait dans sa soute non pas des armes pour la Résistance, mais 4 tonnes de bombes.



Parachutage sur la prairie d'Echallon

Ahuris, nos aviateurs ont tout fait pour essayer de dissuader cet intrus : ils ont fait des gestes de main répétés voulant exprimer «Non, non - retirez-vous - quittez notre formation !».

Le pilote du 37ème avion, bon bougre, prenait tout ça pour des gestes d'amitié, et répondait gaiement agitant la main aussi, souriant de toutes ses dents «Bonjour

les potes, tout va bien, OK, vous en faite pas, je suis là avec vous.»

Le Colonel HEFLIN continuait «Au retour de la mission on a retrouvé le pilote du 37ème avion. Il nous avouait qu'il commençait à se poser, des questions quand il a vu la formation qu'il suivait descendre de 4000 mètres à moins, de mille ! De vie de pilote de bombardier de jour on a jamais, mais jamais, vu ça ! Et puis sortir les trains d'atterrissage ! Médusé, il suit quand même. Il a vu s'épanouir les nuées de parachutes devant son nez, et il a passé au-dessus de nos têtes à 600 mètres, avec ses bombes, lui aussi.

«Evidemment» conclut le Colonel, «il ne pouvait pas atterrir en Angleterre avec les chargement de bombes. Il a fallu qu'il les jette quelque part - peut-être dans la Manche ?».

Owen Denis JOHNSON

11.7. COUP DE MAIN SUR LA TRESORERIE GENERALE

De Bourg en Bresse en Haute Silésie et jusqu'à Odessa en Ukraine.

A la fin du mois de mai 1944, les FUJ se voient confier par le **colonel Romans**, chef des FFI de l'Ain et du Haut Jura, une mission particulière. L'imminence du débarquement et des opérations qui incomberont alors aux FFI doit provoquer une forte augmentation de l'effectif des combattants de la Résistance, d'où d'importants besoins financiers que la France Libre à Londres ne peut suffisamment couvrir. Le colonel décide donc de prélever les fonds nécessaires sur l'Etat Français de Vichy, c'est-à-dire à la Trésorerie Générale de l'Ain. Les FUJ sont chargés d'exécuter l'opération. D'ailleurs le même coup de main est programmé à Saint Claude dans le Jura.

➤ **Le coup de main**

Il faut intercepter le caissier, qui transporte à pied chaque matin des fonds importants, de la Banque de France à la T.G. Un inspecteur de police l'accompagne pour le protéger, mais il est convenu qu'ils laisseront faire, tous deux, sans réagir. L'opération aura lieu rue Teynière devant la porte de l'établissement. Le 27 mai le coup est raté à cause d'une alerte aérienne. Le 29, deuxième échec, car le caissier est en retard. Il est risqué de l'attendre trop longtemps.

Enfin, le 5 juin a lieu une troisième tentative : **Paul Baillet**, dit « **Poney** » et **Roger Perret**, venus du maquis FUJ de Gravelle dans une « traction avant » embarquent aux abords de Bourg trois FUJ lycéens : **Gilbert Guiland**, **Roger Guettet** et **Jean Marinet**. *Ce dernier raconte : « La voiture pénètre en ville sans encombre et s'immobilise dans la discrète rue Gustave Doré. La suite des événements montrera que ce n'était pas le meilleur choix...Le caissier doit apparaître à 9h14. Je descends de la voiture, armé seulement d'un pistolet dissimulé sous ma gabardine et m'engage dans la rue Teynière de façon à donner le signal de l'intervention. A 9h 23 un agent de liaison passe en vélo et m'annonce, sans s'arrêter, que notre homme approche dans l'avenue Alsace Lorraine. A ce moment, une camionnette arrive à toute allure de la place Edgar Quinet et s'immobilise brusquement devant l'entrée de la rue Gustave Doré. Nous apprendrons qu'elle était conduite par le milicien **d'Ambert de Sérillac**. En même temps, des miliciens armés surgissent de tous côtés des immeubles voisins. C'était un piège, nous avons été vendus !*

*Séparé de mes amis par la camionnette et les miliciens, je ne peux que disparaître par la rue Thomas Riboud, accompagné par quelques tirs, heureusement imprécis. La voiture est sous le feu de la mitrailleuse de **d'Ambert**. **Baillet** et **Guiland** ripostent et le touchent en pleine poitrine. Mais la « traction » est hors d'usage, et d'ailleurs l'autre bout de la rue est bouché par un deuxième véhicule de la milice...le piège est bien fermé ! **Perret** et **Guiland** sortent en tirant et peuvent s'échapper à travers une maison voisine. **Baillet** et **Guettet** sortent à leur tour sous un feu nourri et s'effondrent touchés aussitôt, le premier à la poitrine, au bras et à la jambe, le second à la clavicule. **Bourderly**, le chef des miliciens s'approche : « Celui-ci a son compte » dit-il en parlant de « **Poney** », et voyant qu'il respire encore, sort son pistolet pour l'achever. Heureusement, l'un des miliciens présents arrête son geste car il a reconnu « **Poney** » qui est un de ses copains. Chacun d'eux*

ignorait les activités de l'autre.

D'abord soignés sommairement par les Dominicaines du couvent voisin, les deux blessés sont transportés à l'hôpital, où les Allemands viendront les chercher pour les emmener à leur caserne. Mais les miliciens récupèrent tout de suite **Roger Guettet**. Ils abandonnent **Baillet** qu'ils croient mourant car ses blessures sont, en effet, sanglantes et spectaculaires. Elles sont en réalité sans gravité. Il restera six jours dans un cachot de la caserne avant d'être remis, toujours vivant, aux miliciens.

La milice possédait une liste des lycéens suspectés d'être résistants, dressée par un élève milicien clandestin, nommé **Delannay**. Cette liste était étonnamment précise. Après la fusillade du matin, où l'implication de lycéens était établie, la milice décide une opération au lycée où se déroulait, l'après-midi même, la dernière épreuve du BAC.

Isolé après la fusillade, identifié et activement recherché par les patrouilles de la milice que je croise plusieurs fois, je me sens traqué comme une bête. J'ai su plus tard par **Roger Guettet** qu'il les avait entendu dire qu'ils devaient m'abattre à vue. Mon ami, **Georges Mellet** me procure alors d'autres vêtements afin de modifier mon apparence. Vers 13h, je réussis à faire prévenir Pierre Fiquet, chef de sizaine, d'une intervention probable de la milice au lycée. Après concertation entre eux, les lycéens résistants décident à la majorité de courir le risque de terminer l'examen (Math pour les uns et Sciences naturelles pour les autres) et de partir aussitôt après. Une heure de plus...une heure de trop ! Ce fut le mauvais choix... »

➤ **Les arrestations**

A 16h15, une horde de miliciens surexcités, vociférants et tirant des coups de feu envahit le lycée en hurlant les noms de la liste qu'ils possèdent. Ils rassemblent élèves et professeurs dans la cour d'honneur, et alignent avec brutalité onze « suspects » et quelques professeurs face au mur, sous la menace de deux fusils mitrailleurs. Le surveillant général **Bourgeois** (en réalité un alsacien nommé **Schmidt**) est retrouvé dans sa chambre puis roué de coups à terre jusqu'à l'évanouissement. Fouille des salles, découverte malheureuse d'une carte d'Etat-major dans le casier de **Fiquet**. L'opération est dirigée par le tristement célèbre **Dagostini**, commandant l'unité combattante mobile de la milice qui s'était « illustrée » aux Glières. Il est bien connu pour sa détermination et sa cruauté.

➤ **Les interrogatoires**

Finalement, une soixantaine de garçons et quelques professeurs sont embarqués dans des camions découverts, sous un violent orage, à destination de Saint Amour où se trouve le P.C. de **Dagostini**. C'est là que le tri va se faire. **Rosette**, devenu combattant FTP depuis 1943 ne figure pas sur la dernière liste des FUJ et, de ce fait est relâché lui aussi. Dix arrestations sont maintenues accompagnées d'interrogatoires musclés : coups de crosse, coups de pieds, coups de poing, torsions des bras, mise à nu pour certains et flagellations avec le ceinturon(jusqu'à perte de connaissance). **Roger Guettet** étendu sur une civière, pâle et ensanglanté est confronté à **Pierre Fiquet** et quelques autres, et sommé de confirmer les accusations de leur appartenance à la Résistance. Pierre gardera toute sa vie les séquelles d'un mauvais coup sur la nuque. Tout cela se déroule sous la direction effective de **Dagostini** et en présence de sa maîtresse, la belle et cruelle **Mlle Champetier de Ribes** (fille d'ambassadeur), très friande du spectacle des hommes nus martyrisés.

Ramenés à Bourg devant l'hôtel de France occupé par la milice, puis dans les caves de l'hôtel de l'Europe, les prisonniers apprennent qu'ils seront fusillés. **Bourgeois** est libéré suite à de pressantes interventions et faisant valoir que sa double identité n'est due

qu'à son souci de rester français plutôt que de devenir allemand. Heureusement, certains des lycéens ont eu le temps de se concerter afin de rendre plausibles leurs déclarations de n'avoir fait que transmettre quelques journaux clandestins, sans appartenir à un groupement organisé. Conformément aux directives de la Résistance applicables en tel cas, ils chargent sans vergogne **Jean Marinnet**, chef de trentaine, dont ils savent qu'il a échappé à la milice et est identifié. Toute la ville est en émoi car le lycée Lalande y est une institution très ancienne et respectée. Une vague d'interventions de personnalités de tous horizons déferle sur le **Commandant Simon**, chef départemental de la milice. Celui-ci n'est pas un guerrier sanguinaire comme **Dagostini**, mais plutôt un fin politique qui craint que cette affaire ne ternisse un peu plus la détestable réputation de la milice dans l'opinion publique. Peut-être aussi a-t-il compris que le débarquement commencé réussirait et que lui et ses semblables auraient bientôt des comptes à rendre.

➤ **Les blessés**

Finalement, les deux blessés seront graciés et « pour se racheter » invités à renier leur passé de résistants. Grâce aux visites de leurs proches, qui assurent la liaison, ils peuvent interroger à distance le **lieutenant Philippe**, commandant la compagnie FUJ.

Réponse : « *Faites ce qu'il faut pour sauver votre vie en attendant que nous ayons le temps d'organiser votre récupération.* ». Le **Commandant Simon** ne manquera pas de les exhiber en ville pour montrer combien il est clément envers « *ces bandits à figure d'ange* », comme il les avait baptisés. Nos deux prisonniers avaient été prévenus que toute tentative d'évasion déclencherait, en représailles, l'exécution d'autres otages. Mais ils savaient aussi que les éléments les plus durs de la milice départementale, comme **d'Ambert de Sérillac**, remis de ses blessures, désapprouvaient la clémence de leur chef et avaient laissé entendre qu'ils ne rateraient pas l'occasion de les abattre à la faveur d'une prétendue tentative d'évasion. Tel était le dilemme. En fin de compte, ils purent s'échapper plus tard tous les deux et rejoindre le maquis FUJ chacun à sa manière : Le mercredi 2 août « **Poney** », autorisé à circuler en ville, est « enlevé », apparemment contre son gré, par un commando FUJ. Ainsi, les autres prisonniers ne subiront pas de représailles. Mais sa mère est emprisonnée à sa place, heureusement pour peu de temps. Pendant ce temps, **Roger Guettet** a été emmené à Nantua par les miliciens qui occupaient la ville après l'offensive allemande de la mi-juillet. Il réussit à tromper leur surveillance et à prendre le chemin de la montagne toute proche où il fut recueilli par des maquisards. De retour à la compagnie FUJ, il y est rejoint par **Jean Marinnet** qui a lutté en juin et en juillet au sein d'un groupe de l'A.S. de Bellegarde.

➤ **La déportation**

Quant aux dix élèves arrêtés au lycée, graciés eux aussi, échappant ainsi à la Cour Martiale, ils furent transférés à Lyon sous la garde de gendarmes français, puis expédiés en Allemagne dans un « camp de représailles » à Heydebreck en Haute Silésie. Dans ce camp cohabitent, entre autres : des prisonniers anglais et ukrainiens, des prisonniers français punis pour motifs divers et d'autres prisonniers. Soumis à douze heures de travail, de nuit pour certains, à quoi s'ajoutent près de deux heures de marche, sept jours sur sept au début puis six, ils n'étaient en aucune façon des « travailleurs libres » comme l'ont dit les miliciens et comme le prétendent certains négationnistes d'aujourd'hui. L'hiver 44/45 sera rude sous la neige et avec des températures de -20° :

- **Pierre Fiquet** avait décidé, fin novembre, de ne plus travailler et de vivre clandestinement et très dangereusement pendant deux mois dans le camp. Lorsque le camp est évacué le 25 janvier au son des canons, il se cache dans les combles d'une baraque, échappant ainsi à l'évacuation et peut s'enfuir en direction des lignes russes

qui sont proches. Après un long périple à travers une Pologne et une Ukraine ravagées par la sauvagerie nazie, il rentrera par la voie maritime depuis Odessa sur un cargo australien. Sur ce bateau, étaient rassemblées toutes les catégories de « personnes déplacées » : travailleurs du STO, travailleurs libres, prisonniers de guerre de toutes nationalités, déportés, parmi lesquels les rescapés d'Auschwitz dont **M. Louis Chanel**, directeur du Cours complémentaire de Bellegarde et futur Maire.

- **Marcel Pellet** réussira, lui, à s'échapper d'un convoi d'évacuation le 12 avril et attendra l'arrivée des Américains, caché par des prisonniers de guerre français employés comme ouvriers agricoles.
- Séparé de ses camarades, **Roger Leboeuf** faisant preuve de mauvaise volonté pendant le trajet pour aller au chantier et exhortant ses compagnons à l'imiter, est abattu d'une balle qui lui traverse le bras et entre dans l'abdomen. Laissé pour mort, il est recueilli par des paysans tchèques qui le conduisent à l'hôpital de Freudenthal où des chirurgiens tchèques et ukrainiens parviennent à le sauver. L'opération réussit, paraît-il parce qu'il n'avait pas mangé depuis plus de 24 heures. Un déporté italien, moins chanceux que lui, est tué par le même individu. Plus tard, **Roger Leboeuf**, aura la satisfaction d'apprendre que les partisans tchèques ont pu capturer son agresseur et l'ont exécuté.
- **Gilbert Rude** et un camarade, après la destruction de l'usine I.G.Farben sont déplacés sur un autre site, toujours en Silésie. Fin février 45, les Russes arrivent et c'est un nouveau départ au sein d'une débâcle indescriptible à la faveur de laquelle ils peuvent obtenir un laissez-passer qu'ils falsifient pour se diriger sur Innsbruck au Tyrol. Cachés quelques semaines dans une ferme, jusqu'au week-end de Pâques, ils essayent alors d'atteindre la Suisse, par la haute vallée de l'Inn. Marche dans la forêt enneigée, marche de nuit dans la vallée et... arrestation tout près de la frontière ! La haute stature de Gilbert le fait paraître plus âgé qu'il n'est et réussir à se faire passer pour un prisonnier de guerre évadé. C'est dans la prison du stalag 18C à Markt Pongau qu'il attendra donc l'arrivée des Américains le 9 mai 45.
- Les autres, **Aimé Chambard, Urbain Colletta, Maurice Lançon, René Picot, François Rabuel** marchent dans la neige, par un froid glacial, parcourant parfois plus de 30km dans une journée. D'un camp à l'autre, d'un chantier à un autre, ils sont ramenés vers l'ouest, à mesure que l'armée soviétique avance, affaiblis par le manque de nourriture et l'épuisement physique. Parfois, la débrouillardise adoucit leur sort.
- Fin janvier, **Lançon** et **Picot** obtiennent de la nourriture dans une ferme. **Rabuel** et **Colletta** rencontrent également des gens secourables. Mais les Allemands récupèrent bientôt la plupart des errants, toutes nationalités et catégories confondues. L'organisation Todt les emploie, sous les bombardements, à des travaux de terrassement et de défense à la fois épuisants et dérisoires. Le groupe des bressans, dans la retraite qui suit, se trouvera dispersé. **Colletta, Picot** et **Chambard** sont séparés le 25 mars à Brandsdorf. Le 28 mars, **Rabuel** bénéficie, par chance, avec quelques autres, d'une « planque » pendant trois semaines comme brancardier dans une école transformée en hôpital militaire où s'activent des sœurs de Saint Vincent de Paul. Là, il reprend quelques kilos. Evacué à nouveau, il assistera à l'arrivée des Russes le 8 mai.

➤ *L'errance et le retour*

De cette errance désordonnée, il reste dans leur mémoire quelques noms des lieux maudits où ils passèrent, bagnards fatigués mais résolus à tenir jusqu'au bout. Ce sont,

entre autres : Woldenberg, Remsdorf, Rautenberg, Wilder Nilgrimm, Brandsorf, Römestadt. Début mai, c'est la fin des épreuves, la libération. Mais ce n'est pas la fin de leurs pérégrinations. Le chemin du retour, à travers les destructions des voies de communication et au gré des possibilités des militaires, reste aléatoire. D'un camp de regroupement à un autre, en train, en camion, ils passeront par Troppau, Ratibor, Zwitten, Prague, Pilzen. Les derniers embarqueront enfin dans un avion qui les ramènera à Lyon le 17 juin.

C'est ainsi qu'amaigris, épuisés, à l'issue de parcours individuels chaotiques, inimaginables, après avoir survécu à l'immense pagaille qui régnait alors dans l'Allemagne en débâcle, aux bombardements alliés, aux effets « collatéraux » des derniers combats, ils rentreront chez eux, riches seulement d'une expérience singulière, ayant appris jusqu'à quel degré de cruauté et d'indignité peut descendre la nature humaine, mais aussi quelle peut être la capacité de résistance morale et physique d'un homme...

NOTES :

- 1) Après la Libération, **Dagostini** et sa maîtresse, furent condamnés à mort et, dit-on, trop rapidement exécutés.
- 2) Le surveillant général **Pierre Schmidt**, alias **Bourgeois**, appartenait effectivement aux FUJ, mais les lycéens l'ignoraient. Il rejoignit le maquis FUJ et trouva la mort lors de la bataille de Meximieux le 1^{er} septembre.
- 3) Liste des dix lycéens arrêtés par la milice le 5 juin et déportés :

- **Chambard Aimé**
- **Colletta Urbain**
- **Figuet Pierre**
- **Lançon Maurice**
- **Leboeuf Roger**
- **Nicod Fernand** (*s'est évadé du train à*

Mâcon, avec l'aide de son camarade François Rabuel car, sa mère étant alsacienne, il pouvait craindre d'être enrôlé de force dans la Wehrmacht.)

- **Pellet Marcel**
- **Picot René**
- **Rabuel François**
- **Rude Gilbert**

- 4) Sources : Les témoignages de : **Paul Baillet, Pierre Figuet, Gilbert Guillard, Roger Guettet, Maurice Lançon, Roger Leboeuf, Jean Mariné, Marcel Pellet, François Rabuel, Marcel Rosette, Gilbert Rude** déjà parus dans les ouvrages suivants : « Essai sur l'histoire des FUJ », « Histoires peu ordinaires de lycéens ordinaires », « Les combattants de l'ombre dans l'Ain. »
- 5) Ci-joint deux exemples de falsification de l'histoire, à propos de cette affaire :
 - Un article paru dans la presse en juin 1944, émanant de la milice (document fourni par Robert Volland, membre des FUJ.)
 - Une page du livre intitulé « La fausse Résistance » d'**André**

Figueras,

néga­tionniste notoire.

➤ ***Synthèse rédigée par Jean Mariné et validée par les témoins concernés membres de l'Association « Résistance Lycée Lalande ».***

11.8. VOYAGE EN SLOVÉNIE

(1987)

Du 24 au 29 mai, une importante délégation des Anciens des Maquis de l'Ain et du Haut-Jura se rendait à Ljubljana Yougoslavie, remettre à nos camarades Slovènes les décorations qu'ils avaient méritées par leur action dans la Résistance Française.

Après la victoire de l'armée révolutionnaire Ljubljana devint la capitale de la République Populaire de Slovénie intégrée à la Yougoslavie. Centre culturel, politique et économique du pays, cette ville chargée d'histoire, nous a fait l'honneur de nous recevoir.

Nous avons beaucoup souffert dans nos régions de l'Ain et du Jura - une partie de la Slovénie devait être rayée de la carte. Les nazis voulaient rendre la Haute Carniole allemande, à cet effet, toutes les organisations culturelles furent dissoutes ainsi que les livres et archives détruits. Les noms des villes, villages, places et rues furent débaptisés au profit de noms germaniques. Les instituteurs remplacés par des maîtres de l'ordre nouveau afin de supprimer la langue au profit de l'allemand. Des déportations massives pour remplacer les habitants par des purs Aryens selon les critères de Himmler, trois camps furent prévus à cet effet. La Slovénie vit aussi partir en flammes de nombreux villages et bourgades qui, pour tout crime, refusaient cet état de fait. Cette Slovénie héroïque n'a pas plié, chaque otage fusillé fut un témoignage sur la douleur, l'angoisse, mais aussi la grandeur et l'inflexibilité du combat pour la liberté menée par ses enfants. Il n'y a plus dans cette région proche de la nôtre de bourreaux. Abreuvée de souffrances elle est revenue à sa sauvage beauté. Nous avons senti dans le bruissement des feuilles, le chant des ruisseaux, cette même complainte qui unit tous les résistants, celle de la liberté face à l'univers concentrationnaire.

A Ljubljana, venus par la voie des airs, nous attendaient notre président, Marius Roche, Jean Miguet et leur pilote, avec le commandant Martin arrivé en voiture, entourés de nos amis yougoslaves. Après une courte nuit, nous visitâmes la Colline Urh avec son église, son parc, ses dépendances où l'on torturait, exécutait sans retenue les patriotes au nom de l'ordre nouveau. Suite à cet émouvant arrêt, nous faisons halte dans la brasserie Union avec dégustation et commentaires, pour visiter ensuite le passionnant musée de la révolution slovène. Ce qui nous a frappé alors, c'est le nombre de jeunes visitant ces lieux et la vérité de leurs archives où rien n'a été occulté sur la collaboration, la lutte et les méprises de cette terrible époque.

La matinée s'est terminée par la visite du centre culturel Yvan Cankar. Centre impressionnant par son modernisme, sa qualité architecturale mettant en avant la valeur des artistes slovènes.

L'après-midi, nous étions conviés à une réception au centre culturel français Charles Nodier. Le Consul Bernard Demange nous saluait comme les dignes représentants de France parce qu'anciens maquisards, appréciés dans un pays qui avait tant souffert et n'avait rien oublié de la lutte des partisans. En fin d'après-midi c'était la réception officielle à la mairie de Ljubljana. Le Maire nous accueillit chaleureusement par un discours bien dans l'esprit de cette résistance Franco-Yougoslave. Madame Nusa Kersovan nous rappela la lutte de son pays pour l'indépendance hors de tout bloc, la dignité des Slovènes et les souffrances endurées, l'amitié entre nos deux peuples et la convergence de vue entre les résistants français et yougoslaves concluant sur la fierté qu'elle avait de présider dans la salle d'honneur une réunion entre les représentants des partisans français et yougoslaves nous souhaitant pour terminer la paix et un heureux séjour en Slovénie.



*Dépôt de gerbe à Ljubelj par Rose DEVILLE
-Claude MARTIN - Pierre BOURCIER*

Le Président Girousse devait répondre par une émouvante allocution, où il soulignait avec ses remerciements, notre communauté de vue, l'amitié entre nos deux peuples et la nécessité pour la paix, de défendre les valeurs essentielles que sont le respect des droits de l'homme, l'indépendance, la fraternité et par dessus tout l'amour de la liberté. En conclusion, le Président assurait que nous avions au maquis la même devise que le Maréchal Tito «Vivre libre ou mourir». Ce fut ensuite, but de notre voyage au nom du gouvernement français, en présence des autorités, la remise de décorations à onze anciens combattants yougoslaves. Ont reçu la croix du combattant volontaire de la Résistance et la croix du combattant 1939-1945 : Franc Kunsic, Yvan Luznik, Lado Gatej, Peter Kolman, Gabriel Justin, Gariel Pangrc, Ciril Civic, Ven Grobotk, Dusan Balantic, Vink Vajt. Cérémonie intense dans sa simplicité, marqué à la demande d'un ancien combattant, décoré, d'une minute de silence en souvenir des partisans français et yougoslaves morts au combat. Après le Chant des Partisans entonné en chœur, la soirée devait se terminer dans une ambiance très amicale autour d'un buffet offert par la municipalité entre anciens résistants des deux nations, heureux de se retrouver.

Le 26 au matin nous avons visité le camp de Ljubelj (Loibl-Pass), annexe de Mauthausen. Le Commando qui était là, devait, dans des conditions inhumaines creuser un tunnel entre la Yougoslavie et l'Autriche, deux Cerdonnais y furent internés. La plupart des déportés étaient des Français accompagnés dans leur calvaire par des Russes, Polonais, Tchèques et Yougoslaves. Ce fut une grande émotion de voir ces lieux où il y eut tant de misère humaine. La grille de fer qui servait de crématoire, l'enfer où le but était de faire de l'homme un sous-animal. Un monument impressionnant marque ce haut-lieu de la Honte réservée à l'extermination. Nous avons quitté ce camp dans sa sauvage beauté pour le Musée de Begunje. Cette prison était réservée à la liquidation des otages. Dans son atroce vérité, il me vint à penser que les barbares nazis passèrent autant de temps à fusiller et torturer des populations civiles innocentes qu'à se battre et ceci dans toute l'Europe. Les dénonciations existaient là aussi, des milliers de Slovènes trouvèrent la mort dans les cellules de Begunje, même les enfants n'étaient pas épargnés par les assassins de la gestapo.

Après une halte à Bled et une visite des gorges du Vintgar, nous dînions à Brdo au messe des officiers supérieurs, honneur réservé seulement à certains visiteurs de marque. Brdo, château du 14ème siècle appartenait au Prince Paul, cousin du roi Alexandre assassiné à Marseille par les oustachis, château devenu bâtiment public, par la suite une de demeures du Président Tito.

Un grand moment nous attendait encore, la visite de l'hôpital clandestin Franja où étaient soignés les partisans. On ne peut s'empêcher de penser aux souffrances que les blessés enduraient pour gagner ce refuge difficile d'accès, isolé de tout, au fond d'une gorge, enfoui sous les ramures. Cet hôpital où de nombreux blessés furent sauvés était un réconfort moral pour les combattants, ils savaient que, grâce aux médecins patriotes une chance de s'en tirer en cas de blessure grave leur était encore réservée.

Au retour, nous visitons les curieuses grottes de Postojna où les partisans firent sauter un dépôt d'essence allemand. Le dernier jour nous vit à la Chartreuse de Pleterge, issue de la Grande Chartreuse Française. Le Prieur Don Léon fut un grand résistant qui racheta par son attitude les erreurs commises par certains ecclésiastiques égarés.

Le Maréchal Tito, ce grand fédérateur des six Républiques Yougoslaves, montra

son sens de l'Etat en décernant au Prieur et à la Chartreuse la plus haute décoration yougoslave pour fait de guerre. Une photo matérialise cet événement où l'on voit le Maréchal entouré des moines partager le verre de l'amitié. Là nous attendait une réception digne de l'accueil yougoslave, une délicieuse charcuterie arrosée de vin du cru qui nous fit le plus heureux effet.

Le lendemain, après le salut de nos responsables à leurs grognards, les effusions avec nos amis yougoslaves que nous remercions pour leur dévouement en particulier notre guide Paul Fléré, les amis Sivic et Paugr, c'était un au-revoir plein de chaleur et d'amitié. Le chemin du retour fut pris, la tête chargée de souvenirs des bons et émouvants moments passés dans ce beau et glorieux pays où nous nous sommes sentis parfaitement à l'unisson. Le voyage en car ne parut pas trop long, par le plaisir que nous avons de nous retrouver à échanger les anciennes anecdotes, les plaisanteries qui font toujours effet et les souvenirs des événements traversés. La joie de vivre côte à côte, de rompre le pain sous le même toit, de se retrouver plusieurs jours ensemble dans une chaude atmosphère comme du temps de l'armée des ombres.

Pour terminer ce compte-rendu, un salut particulier à notre Président (toujours à la hauteur), à notre Secrétaire, véritable mère poule.

Un sentiment me vient aussi, la fierté dont peut s'enorgueillir notre modeste association. Par son esprit de corps, sa qualité, ses convictions et l'efficacité de ses responsables, l'AMAHJ a su se manifester hors de l'hexagone, aux Etats-Unis grâce à Paul Johnson, en Angleterre avec Xavier, en Slovénie entourée de nos camarades yougoslaves.

Oui, ce fut un beau et émouvant voyage où se sont rencontrés l'amitié et le souvenir de nos luttes face à l'intolérance, dans le souvenir de nos disparus tombés aux chants de la Liberté.

LOULOU

(Louis BLETEL)

11.9. Quelques liens internet ...

* <http://www.ordredelaliberation.fr>

Site de l'Ordre de la Libération

* <http://www.charles-de-gaulle.org>

Site sur le Général De Gaulle

* <http://www.fondationresistance.com>

Site de la fondation de la résistance

* <http://www.concours-resistance.org>

Site officiel du Concours national de la Résistance et de la Déportation

* <http://www.france-libre.net>

Le site de la France Libre

* <http://www.secondeguerre.net>

Sur ce site vous trouverez les descriptions des batailles, des événements et des armes de la guerre.

11.10. Le Chant des Partisans

Paroles: Maurice Druon, Joseph Kessel. Musique: Anna Marly 1944

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.

Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau: dynamite...

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.
La haine à nos troussees et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes.
Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...

Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Oh oh...

11.11. Contact

Email : admin@maquisdelain.org Web : <http://www.maquisdelain.org>

11.12. Bibliographie

* HISTOIRE DE LA RESISTANCE ARMEE DANS L'AIN

Enjeux stratégiques et services secrets

Patrick Veyret

Edition La Taillanderie

www.maquisdelain.org/pveyret/ain.html

* LA FORMATION DES MAQUIS DE L'AIN

DECEMBRE 1942 - FEVRIER 1944

Yves MARTIN

A.M.A.-H.J.

* LA NUIT SANS OMBRE

Histoire des mouvements unis de résistance, leur rôle dans la libération du sud est

Alban Vistel

Fayard, 1970 - 642 p.

* NOUS ATTERISSIONS DE NUIT...

Hugh VERITY

Edition Varoi

www.boutique.aero/chercher.aero?query=hugh+verity&chercher=Go

* UNE PORTE OUVERTE SUR LE MAQUIS

Patrick Veyret

Edition la Taillanderie 2002

www.maquisdelain.org/pveyret/maquis.html

11.13. Remerciements

Ce site a été réalisé en hommage aux Maquisards de l'Ain qui ont combattu l'occupant nazi durant les heures sombres de la IIe Guerre Mondiale.

Il n'a pas la prétention d'être exhaustif, mais de cerner les principaux jalons qui balisèrent une période pas comme les autres et de diffuser, auprès d'un public aussi large que possible, cette histoire qui fait partie de notre patrimoine...

A travers des témoignages, des articles de la «Voix du Maquis» et des rapports de l'époque, revivez cette aventure extraordinaire ...

Marius ROCHE, ancien résistant, et Patrick VEYRET, historien, ont apporté leur contribution sans laquelle ces pages n'existeraient pas.

Merci à :

- * La voix du Maquis (documentation)
- * Pierre MARCAULT (documentation / photos)
- * Pierre MICHAUD (design sonore) www.wio.fr
- * Dany ROCHE (corrections / relecture)
- * Jérôme MERCIER (Diaoprama Flash) www.mediavance.com
- * Mathieu BRULE (photos)
- * Cécile MICHAUD-DAVIDOVICH (Attachée de presse)
- * Ori DAVIDOVITCH (photos)
- * Jean-Paul MICHAUD (corrections / tests)
- * Roger DEGOUTTE (documentation)
- * Henri PEYRELONGUE (documentation)
- * Paul MORIN (documentation)
- * Raymond GOLIN (documentation)
- * Annie MARINET (documentation / photos)
- * Association Nationale en Mémoire des Maquis Ain - Haut Jura
- * **Tous ceux qui ont combattu hier pour notre liberté d'aujourd'hui...**